

# BOX MOX

*Pierre Blondel*

## *Ses pas dans les siens - Ailleurs - Loin d'ici*

### 1 ICI

#### 1 Chaussées Chaussées

Chaussée de Malines, chaussée de Neerstalle, chaussée d'Anvers.

À Bruxelles, il y a plusieurs chaussées, qui fuient le centre, comme les lapins devant le chasseur. Elles portent le nom du hameau ou de la ville auxquels jadis elles conduisaient le voyageur, chaussée de Rodebeek, chaussée de Vleurgat, chaussée de Boendael... avant que les autoroutes ou les voies à quatre bandes ne s'en chargent et ne les relèguent, dans le meilleur des cas, à une fonction plus modeste de desserte locale : chaussée de Wavre, chaussée d'Helmet, chaussée de Saint-Job... Elles ont en commun un tracé étroit, découpé en tronçons rectilignes, chaussée de Jette, chaussée de Gand, chaussée de Charleroi... articulé par des carrefours à chaque changement d'angle dont les noms, "Etangs Noirs", "Vert Chasseur", "Ma Campagne", quoique imagés, n'évoquent plus rien de concret aux passants.

Certaines ont la chance - ou l'infortune - de développer sur un segment précis un quartier commercial : chaussée de Forest, chaussée de Stockel, chaussée de

Mons... avec parfois un cinéma de quartier reconverti en marchand de tapis ou de peinture, succession de magasins serrés qui s'accommodent mal du parcellaire étroit et dont les vitrines occupent toute la largeur de l'ancienne maison, de sorte que les étages, inoccupés, présentent sur la rue leurs fenêtres mortes, voilées de tentures poussiéreuses ou de panneaux en contre-plaqué : chaussée de Louvain, chaussée d'Alsemberg, chaussée d'Ixelles...

Quand le quartier est bourgeois ce sont des pâtisseries-salons de thé, des chausseurs de luxe, des poissonniers reconvertis en traiteurs. Quand il est en déclin, ce sont des solderies - "Tout à cinq Euros!" écrit à la peinture sur une pauvre planche vissée à même la façade - des vendeurs de matériel électronique ou de téléphone portable. Quand il est pauvre, immigré et proche du centre, ce sont des boucheries halals, des épiceries turques, des marchands de tissus.

Certaines peuvent se targuer d'arriver à destination, chaussée de Waterloo, chaussée de Watermael... d'autres s'arrêtent bien avant, chaussée de La Hulpe, chaussée de Tervuren, chaussée de Tongres... Mais celles qui, vaillamment, ont réussi à se frayer un chemin jusqu'à la destination qui a justifié leur nom ne s'en remettent pas et voient leur tissu s'effriter, sans cesse prises dans le tourment d'un état urbain qui n'arrive pas à se maintenir face à la campagne, à

moins que l'on n'envisage l'affaire dans l'autre sens, d'un état rural qui ne peut se poursuivre en s'approchant de la ville, chaussée de Ninove, chaussée de Louvain, chaussée de Haecht...

Alors apparaît la banlieue dans sa version américaine, des surfaces commerciales se greffent au hasard, "Intercaro" pour le carrelage, "Carglas" pour le pare-brise, "Midas" pour l'échappement, et là où ces enseignes n'ont pas encore fleuri, entre les panneaux publicitaires et les parkings, là où la vague de la consommation ne s'est pas encore déroulée, il reste quelques maisons en rangées, construites au début du siècle passé par des ruraux à la fois progressistes et naïfs, qui crurent en leur temps aux vertus des chaussées dans le développement urbain.

La plupart de celles-ci, construites trop près de la route, semblent condamnées ; d'autres résistent et se réorientent vers le restaurant chinois, le night shop ou le commerce des plaisirs. Alors on peut voir des enseignes énigmatiques ou suggestives : "Le monocle", "La rose pourpre", des écriteaux "On demande serveuses", des parkings à l'arrière, à l'abri des regards, des haies de buis, des jardins coquets.

Mais la plupart de ces vestiges ont disparu : la lumière aveuglante du néon a gagné sur la pénombre de l'abat-jour, tout comme l'abstraction du rond-point sur le feu rouge.

Comment peut-on habiter aussi loin ? Chaussée d'Alseberg, 1250, le bout du monde. Au début les numéros des maisons, aperçus entre deux rafales de pluie, se sont succédés avec rapidité, le trajet ne prendra pas trop de temps, mais lors d'un changement de commune, ou peut-être à la sortie de l'agglomération, tout a recommencé à zéro et cette fois les immeubles sont plus larges, les espaces entre eux plus fréquents, cela n'avance pas, avec tous ces feux et ce tram que Maurice s'obstine à ne pas vouloir dépasser, on peut dire qu'il a le sens de la loi, il doit être rentré au service par vocation. "L'ordre public" dit-il à la manière du ministre de l'intérieur, ce qui énerve Antoine tout particulièrement. Ce type, triste, trop sérieux, si jeune et déjà vieux.

Encore un carrefour, un feu rouge, un supermarché, un pont, tous les ouvrages d'art sur ces chaussées, petits ou grands, ont un aspect massif, des arches assemblés avec une infinité de briques rouges, brunies par la saleté et foncées par la pluie, mais qui a donc maçonné tout ça ? Quels esclaves sur des échafaudages branlants pour additionner ces millions de petits parallélépipèdes de terre cuite, dix-neuf centimètres de long, huit centimètres de haut, plusieurs centaines de tas, panneresses et boutisses - il aime les mots croisés, "tête de brique, "corps de brique" - la

tête de brique, c'est Maurice, dont les sourcils vont être peignés par l'essuie-glace, s'il s'obstine à coller sa tête au pare-brise, la mâchoire serrée derrière le tram, comme pour s'accrocher à son pare-chocs arrière.

Cela dure quelques kilomètres que Maurice ponctuée de remarques déplaisantes "Connard de tram", "Enfoirés de Belges", puis le tram part sur le côté et devant, il n'y a plus rien, un peu de pluie et des feuilles, c'est le terminus, mais personne ne descend, qui prend le tram à quinze heures et par ce temps ? Antoine voit un panneau "cimetière", comprend alors l'indication à l'arrière du tram : "Silence-Stilte" ; drôle de nom de rue pour un cimetière, mais déjà Maurice a accéléré et il est plaqué contre le dossier.

Il y a un marchand de meubles, un concessionnaire automobile qui promet des réductions de rêve et enfin, au sommet d'une côte, avant un rond-point et derrière un parking trop grand pour lui, le bâtiment du "Video-club des Étoiles".

Maurice s'engage sur le parking, trop vite, freine, trop fort, bondit hors de la voiture pour attendre qu'Antoine replie sa carcasse, ouvre la portière, s'extirpe en s'étirant. Il tend le bras et, à distance, ferme les portes avec un sourire satisfait. La voiture émet un double bip servile et les phares se mettent à clignoter d'un air las ; le temps de se retourner, il a poussé la porte et, avant qu'Antoine ne le rejoigne,

un violent courant d'air traverse le magasin.

Il y a des gens dont on dit qu'ils n'ont pas d'âge, et l'homme, derrière le comptoir, en est un exemple ; non de ceux qui très jeune, pris au jeu de la vie d'adulte, ont toujours eu l'air vieux, ayant voulu anticiper sur la vieillesse, puis s'étant fait rattraper par elle, mais qui, dans le même visage, arrivent à mélanger des caractéristiques de l'enfance, traits arrondis, fossette au menton, joues glabres, avec celles de la maturité, nez droit, rides au coin des yeux, cheveux clairsemés ou grisonnants. Ceux-là, jeunes et vieux à la fois, présentent une physionomie désaccordée à leurs interlocuteurs, bien en peine de leur donner un âge.

Pourtant Antoine, et surtout Maurice qui, en bon élève, a sûrement revu ses fiches ce matin, doivent connaître avec précision sa date de naissance, la même que celle de Louis puisqu'ils sont de la même promotion, de la même levée comme on disait autrefois pour les étudiants ou les militaires, entre trente-cinq et trente-six ans. Ni plus, malgré son air de vieux noceur, ni moins, malgré ses yeux clairs de garnement.

Il n'a pas fait attention à eux et continue une conversation peu soutenue avec des clients, des habitués sans doute ; pas des cinéphiles prêts à s'offrir une rétrospective Bergman pour la soirée, plutôt le genre

à porter des survêtements de sport comme pour mieux souligner qu'ils n'en font jamais, de ceux qui fréquentent ce genre d'endroit parce qu'il n'y a plus de bistrot dans les environs et qu'ils trouvent là leur content de fardes de Saint-Michel ou de quotidiens "La Dernière Heure les Sports". Avec ses frigos garnis de glaces et de pizzas surgelées, ses rayons de chips, de biscuits et de cocas, ce commerce, doit servir aussi de night-shop, et peut-être même de centre social se dit Antoine en jetant un regard distrait sur une pile de DVD ; mais sans animateur, sans salle de réunion ni table de ping-pong.

- Et pour ces Messieurs ?

Il s'est adressé à eux sur le ton ordinaire d'un tenancier de bistrot, mais il a compris qu'ils ne sont pas venus pour louer une vidéo à deux euros cinquante, ni pour le journal ou les cigarettes, encore moins pour acheter des canettes ou du gouda en tranches.

Les autres se sont mis de côté, ont posé sur la plus proche étagère leurs cinquante centilitres de Jupiler et feignent tout à coup de chercher un article dans les étalages.

Maurice se dirige vers le comptoir, d'un pas assuré.

- Vous êtes Jan ? Nous aimerions vous parler de Louis.

- Louis qui ?

- Louis Dumoulin.

- Louis...



Il réfléchit, comme s'il ne connaît aucun Louis Demoulin, ou s'il en connaît trop pour pouvoir identifier celui dont il est question, puis :

- Koen, tu tiens le magasin un moment ?

Le dénommé Koen ne lève même pas les yeux, trop occupé dans la contemplation d'une boîte de choucroute William Saurin, mais cela semble suffire à Jan, de toute façon l'heure n'est pas à l'affluence.

- On sera plus à l'aise en haut.

Au fond de la salle, derrière l'effigie en carton d'Uma Turman brandissant un sabre, ils découvrent une porte étroite, un escalier raide dans la pénombre.

En haut, une grande pièce, une fenêtre tout en longueur sur le parking, une large table en pin, les restes d'un petit-déjeuner, une cafetière, des miettes et un cendrier débordant, quelques affiches aux murs et des livres en pagaille : sur les étagères, sur les chaises, à même le sol. Il les fait asseoir côte à côte, comme deux écoliers en visite chez le proviseur et prend place en face d'eux. Il n'allume pas malgré le temps exécrable, attrape une cigarette, sans leur en proposer, la met en bouche, pose ses coudes sur la table et dépose son menton entre ses mains.

- Et alors ?

Il l'a dit sans détour, avec un petit sourire jovial qui le révèle dans sa version jeune, toutes rides effacées excepté autour des yeux froncés par la fumée, et Antoine se dit que ce ne serait pas aussi facile que

prévu. D'autant que Maurice, exaspéré par ce revers de situation, se lève de la chaise qu'il occupe depuis peu ; Antoine voit avec effarement son profil buté passer et repasser en contre jour devant la baie. "Et alors il y a, Monsieur le vidéaste, qu'il ne faut pas jouer au plus fin, que nous devons, que nous voulons savoir ce que vous êtes en mesure de nous dire sur ce Louis, parce que c'est très important pour nous et par ailleurs je tiens à vous signaler que nous sommes mandatés...", la diatribe se poursuit et Antoine pense "Mon Dieu, je fais vraiment équipe avec un crétin. "

Quant à Jan, il s'est refermé comme une huître. Ses yeux, des billes d'un bleu très pâle, ont commencé à se couvrir de ses paupières comme le soleil s'enfonce dans la mer - Antoine espère même y voir le rayon vert promis par les films de Rohmer. À la fin du réquisitoire, Jan paraît s'être complètement endormi. Il y a un long moment de silence, on entend la pluie redoubler d'effort sur le carreau, puis la voix de Jan, pâteuse comme après une terrible gueule de bois "Je n'ai rien à vous dire, je vous raccompagne." L'accent flamand est beaucoup plus perceptible, dans l'escalier il fait attention aux marches comme un homme âgé. Il ne les salue pas et, avec les habitués, reprend sa conversation où il l'a laissée, c'est-à-dire nulle part.

Sur le parking, Antoine ne s'énerve pas, ça ne servirait à rien. Il regarde Maurice droit dans les yeux "Tu as certainement une course à faire dans le quar-

tier, un pare-brise à remplacer, ou un accessoire pour ta salle de bains, alors fais-moi plaisir et repasse dans deux heures, veux-tu ? Je t'attendrai à l'intérieur."

Le ton est calme, presque affectueux, mais on y sent une telle fermeté que Maurice, qui est pourtant son supérieur, ne bronche pas, tourne les talons, monte dans la voiture et démarre en projetant des graviers. Mais dans quel film se croit-il ?

Dès qu'il a disparu, Antoine pousse à nouveau la porte, Jan ne lève même pas les yeux. Il lui faut quelques minutes, pour se calmer d'abord, pour réfléchir ensuite et il se met à parcourir les rayons. Deux éléments ont attiré son attention : d'abord, on ne vend pas d'alcool, pas la moindre trace de rosé portugais, ni de ces breezers dont les adolescents sont si friands ; pas la moindre canette de Jupiler, la bière qui - tout aliment confondu - est quand même la base nutritive du Belge moyen. D'où sortaient celles des habitués ? Sans doute amenés avec eux, comme on promène son chien. Ensuite, et plus étrange encore, le choix de certains films échappe à la bouillie usuelle de ce type d'établissement. Bien sûr il y a "Le retour du fils du dragon", "Massacre à la tronçonneuse", "Sauvez Willy", mais plusieurs étagères promettent autre chose que la guerre, l'horreur ou la guimauve. Le choix d'un connaisseur éclairé, exigeant, sans concession : l'oeuvre quasi complète de Jarmush, celle de Kaurismaki, pas mal de Godard,

"Alphaville" qu'il n'a pas revu depuis longtemps, des Wenders de la première période, "Alice dans les villes". Puis des oeuvres moins connues, que lui-même a découvert au musée du cinéma et dont il n'a jamais soupçonné l'existence en version numérique. Il n'est pas long à se décider : un Pasolini des débuts, "Uccellini-uccellacci", deux Cassavetes - un drame avec Gena Rowland et "Meurtre d'un Bookmaker chinois" - et un film brésilien dont il avait tout oublié si ce n'est le rythme d'une samba, un vieil homme qui secoue une boîte d'allumettes, tchiquitchi tchiquitchi... Quatre films, ce sera suffisant pour la soirée à l'hôtel, plutôt que de s'énerver sur ce crétin qui doit toujours être en train de renifler l'arrière d'un tram. Il pose le tout sur le comptoir, Jan y jette un oeil puis lève les yeux sur lui. Antoine tourne machinalement la tête pour voir à qui, au-delà de son crâne, est adressé ce regard si aigu, mais il n'y a personne, à part le paysage sinistre du parking. Il se souvient du chat qu'il avait croisé un jour dans un parc et dont les yeux, de la même couleur que l'herbe, lui avaient fait l'effet de cavités vides; il devait en être de même du regard de Jan, à la mer ou par beau temps : deux sphères d'absence dans lesquelles vos yeux n'avaient qu'à se perdre. Un mot pour Koen : "Tu peux ?" Puis il lui fait signe de le suivre.

L'escalier est toujours aussi raide mais son pas plus léger. Antoine s'assied à la même place, Jan choisit

un fauteuil face à la grande baie, allume une cigarette et fait pivoter le dossier, de sorte qu'il lui tourne au trois-quarts le dos. Tout dans son attitude se ralentit encore, comme s'il voulait prendre le temps d'expliquer clairement ce qu'il a à dire, de peser les mots, de ne pas écorner la vérité, et Antoine se dit qu'ils en auront sans doute pour quelque temps.

1982 Louis

Durant les vacances d'été, c'est merveilleux, en une seule après-midi, il peut être tout le monde ; ceux des livres et des films, le pirate, le soldat, le trappeur, mais aussi le pilote de l'avion qui, là-haut, laisse une ligne blanche comme de la craie, l'homme à moto qui s'est arrêté deux minutes au magasin du village pour acheter des cigarettes, le conducteur de camion qui sommeille dans sa cabine au bord de la route.

Le soir il n'arrive pas à dormir : les images de la journée affluent à l'arrière de ses paupières, toutes ces vies, toutes ces possibilités, comme une vague qui se déroule, comme l'eau sur le rivage, flux et reflux. Alors il ouvre les yeux et voit son père, assis à côté de lui, sur un coussin ; il a un livre sur les genoux, c'est bien, il lira même s'il s'endort. S'il le demande, il lui chantera une chanson. Sa préférée, celle de son père aussi, il l'entend à sa manière de répéter le refrain : "Sucrez vos mouchoirs, quand vous pleurez, vos larmes d'un soir deviendront des fées." Il ne comprend pas grand-chose : "Il aura froid, tout en haut de son beffroi." Qu'importe, l'histoire se passe sûrement dans un autre pays, très loin, et, alors que ses yeux se ferment, il pense : Ailleurs, j'irai, j'y vais.

Le matin il se réveille tôt, mais reste dans son lit et quand sa maman vient tirer les rideaux, ouvrir la

fenêtre - un grand bol d'air, c'est son expression - il se renforce sous les couvertures, il est dans sa cabane et la porte, bien fermée, ne laissera pas passer les loups qui rodent autour de son lit .

Sur la table de la cuisine, des fruits, du pain, des yaourts " Je peux manger ce que je veux ? Oui mon chéri." Il sait que le pot de Nutella ramené d'Italie par son oncle est caché dans l'armoire, mais il ne veut pas décevoir sa maman et sort dans le jardin.

Il fait déjà chaud, ses pieds nus sur l'herbe de la pelouse sèche comme un paillason ; il est seul dans la steppe, le nomade solitaire, l'Indien qui piste le bison. Les grillons, les oiseaux, les tondeuses le matin, les commentaires du Tour de France l'après-midi, moins de voitures sur la route, c'est l'été.

Au bout du lotissement, il reste une parcelle cultivée avant le village, il prend le chemin habituel, celui qui borde les bois et arrive aux premières maisons, désertées par les habitants. Peut-être que les martiens sont venus et ont emporté tout le monde, en ne laissant qu'une odeur de métal ; le boucher est fermé, l'épicier et le pharmacien aussi, mais pas le magasin du père de Jan, qui reste toujours ouvert.

Il longe la façade de l'école, puis la clôture de la cour de récréation, la sueur lui coule le long des tempes, attire les mouches. L'école est déserte, abandonnée dans le silence de l'été. Derrière la remise du potager - une activité pédagogique, comme l'a expliqué le

directeur - la clôture a été repliée sur le sol, aucun adulte ne le sait c'est par là qu'ils sortent à la récréation.

Il prend le petit chemin, fait cent pas. Le dernier jour de classe, sous un amas de feuilles, il a caché un trésor, un secret qu'il retrouve chaque jour : une mitraillette, pour de vrai, avec un chargeur courbe, un canon mince, et une corde pour la transporter en cas de coup dur, comme dans les films de guerre qu'il a vus chez Jan. Pas à la maison, ses parents n'ont pas la télévision, ont horreur de la guerre, c'est comme ça qu'ils disent, horreur de la guerre, ça veut dire quoi ?

Maintenant qu'il est équipé, la bataille peut commencer, il chasse les Chinois du Tibet, capture les tueurs de phoques de la banquise, personne ne peut l'empêcher d'être ce qu'il est, là où il le veut. Quand il sera grand, il deviendra explorateur, il ira partout, aura des amis dans tous les pays, plusieurs métiers, plusieurs aventures, plusieurs costumes, plusieurs uniformes, plusieurs vies, il mangera du Nutella sans énerver sa maman et portera des armes sans attrister son papa.

Parce qu'il ne sera pas la même personne, la même petite personne qui a chaud et est énervée par les insectes. En fait plus tard ce ne sera pas lui, ce ne sera plus lui, il sera, enfin, quelqu'un d'autre.



Jan

Jan, la tête renversée, souffle la fumée, se racle la gorge et se met à parler :

"Je ne suis pas quelqu'un qui s'exprime facilement par écrit, je n'ai pas étudié assez longtemps pour ça, mais l'oral n'est pas mon fort non plus. On me dit taiseux. Les discours et les bavardages, je les laisse aux autres, et par ailleurs j'entends plus souvent des bêtises que des choses intelligentes dans les rares lieux publics que je fréquente, mais je ne choisis pas les bons endroits, ni les bonnes relations sans doute, et quand à ce que je pense, même si cela sort parfois de l'ordinaire, ou que ce n'est pas tout à fait idiot, je ne prends pas le temps de le développer plus avant, d'y réfléchir ni de m'en souvenir, je n'ai presque pas de mémoire, je n'en ai jamais eu et le temps n'arrangera rien à l'affaire à ce qu'il paraît. Pourtant, malgré tout, et surtout malgré cette mauvaise mémoire, je voudrais vous raconter ce que j'ai entendu un jour, d'abord parce que je pense en avoir retenu le contenu et la forme, presque mot pour mot, ce qui signifie sûrement quelque chose, ensuite parce que cette histoire pourrait vous aider à mieux cerner le personnage que vous cherchez, que vous traquez peut-être..."

Il apparaît, dans ce préambule, comme une contradiction avec ce que Jan a dit de lui-même, un mélange

assez tortueux de calcul et de franchise. Antoine ne peut pas dire si son interlocuteur, qui parle d'une voix égale et continue, ne s'interrompant que pour tirer sur sa cigarette, est dans l'improvisation pure ou le discours préparé, la confession ou la totale fabulation. Tout juste perçoit-il que celui dont il observe le profil, mi-enfant mi-vieillard, s'est lancé dans une histoire dont le contenu et les résonances l'ont obsédé, ou l'obsèdent toujours. Il se sent tenu d'intervenir : "Nous ne le traquons pas, disons qu'il s'est peut-être mis dans de sales draps." Mais Jan ne fait pas mine d'avoir entendu.

"Il y a quelques années, pour une histoire sans gravité, j'ai dû passer quelques jours à l'hôpital. Une opération bénigne m'avait expliqué le médecin, un homme gras et affable avec des manières de prélat. "Opération bénigne", c'est la logique de celui qui soigne, non de celui qui est soigné, il y a là deux termes qui, comme agneau et loup, n'ont pas à se côtoyer. Quand un médecin parle d'intervention, c'est comme avec les militaires, autant se méfier, il y aura toujours quelques morts à l'arrivée, enfin vous voyez ce que je veux dire, quant à l'adjectif bénin, c'est le contraire de malin, qui lui-même est le contraire d'idiot.., je m'égaré. Bref me voilà à l'hôpital, avec cette tenue dégradante que l'on vous fait porter dans ces occasions, une sorte de chemise de nuit, mais qui s'attache par l'arrière pour déjà vous

faire sentir combien vous n'êtes rien face à la puissance du médical. C'était donc bien une opération en règle, avec anesthésie, ils m'avaient fait rentrer la veille, comme ça on est sûr que vous n'aurez pas mangé avant cher Monsieur, toujours cette manière de vous prendre pour un gamin et quand on parle de nourriture, pour ce qu'ils vous donnent à manger à l'hôpital, repas du soir à dix-huit heures, tartines au jambon aussi clair que le gras qui le borde, margarine et café au lait..., je ne fais pas spécialement attention à ma santé, le tabac par exemple, mais il ne faut pas être spécialiste pour comprendre qu'il n'y a pas là de qualité ..., mais je me perds à nouveau. Vous comprendrez que ce rituel conduit à des soirées interminables, l'angoisse préopératoire se conjuguant avec l'ennui. Le deuxième lit de ma chambre était vide, j'avais vaguement jeté un coup d'oeil à la page sportive de mon journal, tenté, sans succès, de comprendre le fonctionnement de la télécommande pour me résoudre à aller traîner dans les couloirs, voire même un peu plus loin et, qui sait, sortir pour griller une cigarette. Mais le couloir se prolongeait par un autre, qui débouchait sur une sorte de centre commercial, que voulez vous, les malades eux-mêmes doivent pouvoir consommer, et ceux qui les visitent également, il faut se rassurer par des fleurs, des revues ou des aliments, bref, j'étais rentré dans ma chambre, frustré et vaguement inquiet par la nature

de cette fameuse intervention.

"Je trouvais ma chambre occupée, un corps était allongé sur le second lit, une figure décharnée dépassait du drap, sur laquelle je ne m'attardai pas, par discrétion et aussi parce que, dans ce genre de circonstance, le patient se défie de qui semble plus mal-en-point que lui, comme pour marquer sa différence face à la maladie, ou à la mort. L'homme n'était pas seul : derrière la porte, une femme vêtue d'un manteau rouge foncé était assise sur une chaise, silencieuse, légèrement penchée sur le malade. Celui-ci parlait sans discontinuer, tantôt faiblement comme un vieillard épuisé, tantôt d'une voix haute et claire, avec des inflexions autoritaires comme un enseignant, un homme politique ou un magistrat. Je ne comprenais pas ce qu'il disait, mais les réponses monosyllabiques de son interlocutrice, comme un instrument, rythmaient sa périclase et finalement, me berçaient. J'avais choisi le lit près de la fenêtre, en une tentative dérisoire d'échapper encore un peu aux projets qu'avait pour moi la médecine, et je m'étais allongé sur le côté, face à la baie : un paysage morne s'étendait devant moi, mécanique, banal, dessiné par les toitures de bâtiments moins élevés, leurs lanterneaux blafards et les gigantesques systèmes de ventilation qui, dans le crépuscule de cet automne finissant, prenaient la forme de mammoths assoupis. Plus tard, peut-être avais-je du m'assoupir, la voix

remonta d'un cran et je me retournai pour manifester ma mauvaise humeur. Mais à ma grande surprise, la femme avait disparu : allongé sur le dos, revêtu de son drap comme s'il se fût agi d'un suaire, l'homme âgé, les cheveux gris taillés en brosse, le nez fort et les sourcils en broussaille, parlait tout seul, et c'est à ce moment que je commençai réellement à écouter."

Jan, toujours sans bouger, fait une pause, Antoine comprend qu'il ne faut pas se manifester : ce long préambule est certainement nécessaire à ce que l'histoire gagne en intensité dramatique, voire en authenticité.

"Si aujourd'hui encore, alors que cette histoire s'est passée il y a fort longtemps, je peux vous répéter ce que j'ai entendu ce soir-là, c'est pour la bonne raison que je pris alors ce discours pour moi, comme si j'étais l'unique destinataire à laquelle ce message était adressé. La voix du vieillard s'était faite parfaitement claire, son élocution lente mais persuasive ne souffrait pas l'interruption et tels furent exactement ses mots : "Vous comprenez, les gens, parfois vous pensez les connaître, non, vous êtes sûrs de les connaître. Enfants, vous avez partagé les mêmes jeux, batailles ou marelles ; adolescents, les mêmes rêves, amours ou voyages ; jeunes adultes les mêmes ambitions, carrière ou famille. Vous avez confiance en eux, vous pensez pouvoir vous appuyer sur eux si la vie vous glisse une embûche, de même que vous

vous sentez prêts à être la bouée s'ils venaient à faire naufrage. Il n'y a pas de doute en vous sur cette fidélité, ni sur l'amitié qui la fonde et, chaque soir, vous vous endormez sur le coussin de cette certitude. En fait vous n'avez rien compris : un jour, vous vous retournez, sans même y faire attention, vous les avez perdus de vue. Sans eux très vite se passent deux dimanches, trois étés. Un matin, par hasard vous les croisez à nouveau, cette rencontre vous fait plaisir, les habitudes reviennent, c'est comme si vous vous étiez quitté la veille. Mais il ne faut pas longtemps pour qu'une gêne apparaisse : quelque chose de léger, d'immatériel s'est disposé entre eux et vous. De l'extérieur, corps, visage, habits sont identiques - le temps y a mis ce qu'il faut de rides et de rouille - mais les sourires et les gestes trahissent, ils ont changés. En mer ils ont affronté des tempêtes, seuls, vous étiez loin, vous-même en train d'endurer une épreuve pour laquelle ils ne pouvaient vous être d'aucun secours. Ou alors vous vous apercevez que si ce ne sont pas eux, c'est vous qui êtes parti dans une autre direction et c'est cela qui est insupportable : ils sont restés les mêmes, englués dans un passé qui vous paraît loin et dont vous ne voulez plus, ce même passé que sans cesse ils rappellent à votre souvenir. L'erreur, la grande erreur aura été de croire jusqu'au bout en la permanence des choses, celle des autres, ou la vôtre. Naïveté magni-

fique de celui qui, face à la mer, préfère voir l'image figée produite par le photographe ou le peintre, et que fascine plus la vague arrêtée et l'écume en suspens que le fracas de la lame s'écrasant sur la grève".

Jan s'arrête un moment, écrase une cigarette qui s'est consumée sans lui. "Voilà quelles furent ses paroles, presque mots pour mots, ensuite, comme épuisé, l'homme poussa un long soupir et s'endormit. Vous comprenez, cette histoire m'a obsédé..., et, je crois parfois aidé..., dans les moments les plus inattendus. "Il allume une nouvelle cigarette. Antoine n'a pas bougé. "Mais revenons, à votre histoire, c'est-à-dire à notre histoire, celle de Louis et Jan: nous nous sommes rencontrés à sept ans. Il faut vous dire que dans notre village, il y avait deux sortes d'enfants, parce qu'il y avait deux sortes de parents. Les uns avaient toujours habité le coin, pas nécessairement des fermiers mais des gens installés là depuis des décennies, reconnaissaient parmi eux le facteur, le boucher, l'échevin ou l'employé communal, parce qu'ils ou elles étaient des leurs. Là je vous parle des années 80, quand il y avait encore là-bas des morceaux de campagne. Les autres, ceux qui venaient de l'extérieur s'étaient justement déplacés pour cette nature, pour ses vertus de calme et d'air pur, sans se douter qu'en réalité, en venant s'installer ici dans des lotissements, ils participaient à son inéluctable déclin. Ils venaient de Bruxelles et avaient su profi-

ter du fait que la construction de l'autoroute, d'un coup de bulldozer magique, avait rapproché ce village vallonné et charmant de l'activité métropolitaine, avant par ailleurs que, quelques années plus tard, les embouteillages ne l'éloignent à nouveau, et pour toujours. À cela se mêle un autre aspect que vous connaissez sans doute - bien que je l'entende, vous soyez Français - qui est la question linguistique, sur laquelle je ne m'attarderai pas, d'autres ont écrit ou discouru là-dessus pendant des années et bien mieux que moi. Il y a eu des interventions parlementaires, des bourgmestres non nommés, des manifestations, des marches pacifiques ou revendicatives, des scissions d'arrondissement et des chutes de gouvernement, des démineurs, des conciliateurs, des arbitres, des démissions, et tout cela pour pas grand-chose, évidemment. Disons pour faire simple qu'autour de Bruxelles, qui est une sorte d'île francophone dans la Flandre, mais une île sans rivages ni cocotiers, une partie des Flamands avaient vendu aux Bruxellois leurs terrains agricoles, transformés - magie là aussi - en terrain à bâtir par la grâce d'un permis de lotir, des paysans ravis comme les propriétaires d'une poule dont on aurait converti les oeufs en or, puis s'en étaient allés, fortune faite, plus loin dans les Flandres ou à Malaga, méditer sur la nécessaire évolution des choses. La version est ici racontée en présentant les Flamands comme acteurs,



et les Francophones sur un plan plus passif, mais nous pourrions inverser le propos, et cela prendrait un sens très différent. C'est comme pour les affaires de corruption, qui est le plus condamnable, le corrupteur ou le corrompu ?

Mais tous n'avaient pas fait de même, soit qu'ils aient conservé leurs terrains, soit qu'ils en étaient dépourvus, et ceux-là devenus donc minoritaires. On sort alors de la question linguistique pour rentrer dans la question sociale, c'est obligatoire - ce n'est pas parce que le mur est tombé que Marx a dit des bêtises - et là aussi, il nous faudra prendre des raccourcis pour ne pas s'égarer, mais il est clair que les nouveaux habitants avaient tous de l'argent, l'argent de celui qui à une profession aisée en ville et le salaire pour se permettre d'offrir la campagne à ses enfants. Les anciens habitants étaient donc restés chez eux, dans les maisons du village, ou le long de la chaussée, comme ici pas très loin, rangées discontinues de petites mitoyennes où l'on affichait une certaine urbanité sur la façade avant, mais où l'on pratiquait encore la campagne à l'arrière, potagers en enfilade, appentis bricolés pour les poules et les lapins.

Les Flamands connaissaient bien le français - avant qu'on ne les convainque que ce n'était pas nécessaire et que la langue des affaires est l'anglais - et le parlaient volontiers, en s'étonnant parfois qu'on ne leur adresse jamais la parole dans leur langue. Les Fran-

cophones, eux, ne parlaient pas flamand - avant qu'on ne leur explique que pour trouver du travail, ce serait indispensable - et comme ils avaient pris l'habitude qu'on leur parle en français trouvaient tout ça bien normal. Ajoutez à cela l'arrogance de celui qui, des Ardennes à la Côte Belge - la seule partie de la Flandre qu'il connaisse - s'est toujours approprié le pays, et le ressentiment du Flamand qui a dû attendre la première guerre pour voter dans sa langue - les officiers étaient tous francophones - et la seconde pour être jugé dans celle-ci.

Entre eux les deux groupes n'échangeaient que les civilités nécessaires, en français naturellement : bonjour, bonsoir, trois cents grammes de filet américain préparé s'il vous plaît, je viens chercher un recommandé, est-ce que vous avez encore Le Soir de mercredi, il fait beau aujourd'hui, allez, nous aurons un beau week-end... Mais les enfants se rencontraient si l'un connaissait la langue de l'autre ; les enfants sont, dans certains domaines, beaucoup plus conservateurs que leurs aînés et parfois d'une cruauté sans commune mesure avec ce que pourraient imaginer leurs parents, mais en contrepartie, ils peuvent développer beaucoup moins de préjugés.

Ce fut le cas pour Louis et pour moi. Nous aurions pu ne jamais nous croiser, mais ses parents, francophones tous les deux, avaient décidé, tant par progressisme que par réalisme économique, que Louis

serait inscrit à l'école primaire du village, donc en néerlandais. Quant aux miens, ou plutôt quant à mon père, il s'était mis dans la tête, pour une raison qui serait trop longue à vous expliquer - mais qui tient sans doute à ce que je vous parle de mon père et non de mes parents - de me mettre dans le système francophone. Nous n'étions donc pas dans la même école, mais nous avons les deux langues pour nous rencontrer."

Jan fait une nouvelle pause. La nuit est tombée et ses traits se brouillent sur l'écran de la baie vitrée. Pourtant, Antoine a senti qu'une inflexion s'est introduite dans son discours : le début de l'histoire, qui n'était qu'un prologue, avait été complexe, ampoulé et verbeux, il s'agissait d'une fable qui, bien que réelle, devait garder un caractère de symbole, une dimension métaphorique. N'étant pas l'histoire, elle pouvait supporter ce qu'il faut de décor, d'emphase, de pompe ; alors le ton, le rythme et l'agencement des phrases avaient été celles d'un conteur. Depuis qu'il était rentré dans le vif, Jan s'était fait plus technique : il s'agissait avant tout d'expliquer, de rendre compte. Mais il ne fallait à aucun prix, sous peine de perdre le fil, oublier l'avertissement préliminaire, négliger la fable. Et les séquences rapides volées à son visage, quand une voiture s'engageait sur le parking et qu'un faisceau lui balayait la face, confirmaient cette impression : c'était le chroniqueur qui avait pris le

relais, le conteur avait muté, mais la vérité n'avait pas changé de camp.

"Mon père tenait, dans une rue du village, un de ces commerces fourre-tout déjà totalement démodé à l'époque, qui conjuguent l'épicerie, dans le sens le plus large - on disait "le magasin" - avec le bistrot, l'un prenant le pas sur l'autre en fonction des saisons, des denrées, des affaires ou de l'évolution générale des mentalités. Sa proximité avec l'école aurait pu le cantonner dans ce qu'on appelait à l'époque un "bollewinkel", un magasin de bonbons, mais on y trouvait également des journaux, trois ou quatre titres, dont un sportif et un francophone, un minimum de papeterie, quelques jouets en plastique, voire des asticots et des vers au moment de la pêche. Le mur du fond, derrière les tables - les clients âgés, souvent prostrés derrière une bière à moitié vide et sans mousse - portait encore la marque, comme un stigmate, des casiers à pigeons qui faisaient la fierté du village, à une époque déjà lointaine où la Belgique se voulait plus unitaire, plus rurale et plus colombophile. On trouvait également, suspendus aux murs, des étagères bourrées de produits disparates, pas toujours rangés suivant la logique, disons que mon père avait la sienne, des calendriers de la poste, des publicités pour les pneus ou les éloigne cafards.

"Les parents de Louis n'étaient pas des clients régu-

liers de mon père, ils allaient faire leurs courses dans les grandes surfaces, qui vont de pair avec l'urbanisation en lotissement, et plus tard dans des commerces alternatifs surfant sur la vague bio, n'achetaient pas d'asticots et ne s'arrêtaient jamais pour boire une bière. Mais ils se sentaient obligés de passer de temps à autre, surtout à partir du moment où il devint clair que Louis et moi étions devenus inséparables, en ressortaient avec "Le Soir", une boîte de clous ou une série de pinces à linge en bois. Le ton que son père prenait en parlant au mien énervait Louis par-dessus tout, il prétendait qu'à cette occasion, il modifiait son accent, le rendant plus flamand, il y voyait un mélange d'empathie et de condescendance, ce qui n'était pas le cas, mais les enfants ont vite honte de leurs parents.

"C'est dans ces circonstances-là que Louis et moi sommes devenus amis, très simplement et sans raisons particulières, enfin, il y a toujours des raisons..."

Il y a de nouveau un silence prolongé, la dernière phrase de Jan a été énoncée à voix basse et d'un rythme si lent qu'il faut attendre l'arrivée d'une nouvelle voiture pour être sûr qu'il ne s'est pas endormi.

..."Elles étaient des deux côtés différentes. En ce qui me concerne ce n'est pas compliqué : l'année précédente, j'avais souffert de ce qu'on nommait pudiquement "des problèmes familiaux"; ensuite je m'étais disputé avec à peu près tout le monde, j'avais

mauvais caractère à l'époque, c'est peut-être toujours le cas. Et à l'école, mes condisciples n'étaient pas très tendres avec le "petit Flamand" que j'étais à leurs yeux, bref j'étais assez seul. Quant à lui, il a toujours été intéressé par les autres, surtout... surtout par ceux qui lui étaient le plus opposés, non, ce n'est pas le bon terme, disons, dont il était le plus différent. En devenant mon ami, en me choisissant comme ami, je crois que Louis me considérait dans un ensemble, une sorte de contexte général qui lui convenait et qui englobait d'abord mon père, ensuite le magasin, puis notre langue, si décriée dans son milieu... et peut-être un peu moi... du moins je l'espère."

1989 Louis

On faisait quoi le dimanche après midi, au mois d'octobre, à quatorze ans ?

D'abord on n'avait pas envie de rester à la maison, il n'y a même pas la télé, ni de jouer à des jeux débiles, ni de ranger sa chambre, elle est rangée, en apparence - c'est à dire que tout ce qui peut être vu y est montré, les livres, les affiches de Star Wars, les vêtements sur les cintres ou pliés sur les étagères, le reste est dissimulé, canettes de coca, chips, chaussettes sales - ni de faire ses devoirs, ils sont faits, comme ça on vous laisse tranquille. Ni de rester à la maison et de regarder dehors, le rien qui s'y passe, les arbres immobiles, il n'y a pas de soleil, il n'y a pas de nuages, le ciel est blanc, de temps en temps une voiture glisse en silence sur la route. On n'avait pas envie d'aller voir, à la cave, la cabane aménagée avec des caisses d'oranges, des piquets de tentes et de vieilles couvertures, ni d'écouter de la musique, on en écoute déjà sur le chemin de l'école, à la récréation, même en classe, avec les écouteurs sous les boucles, ni de jouer à l'ordinateur ou de classer les vieilles b.d.

qu'on a relu cent fois mais qu'on ne lira plus, ses vignettes Panini, ses fossiles, ses Kinder Surprise, toutes ces méga collections, mais c'était avant. Pas plus d'aller dehors, si c'est pour n'y rencontrer personne, ou traîner avec les autres, dans ce lotissement ils ont tous le même âge, leurs parents sont arrivés au même moment, ont construit là, avec les mêmes briques et la même toiture à versants la même maison banale, trois chambres, seul varie le nombre de lanternes sur le toit, la présence ou non d'une véranda à l'arrière et la position du garage par rapport à la maison, intégré dans le volume ou en excroissance, comme une gigantesque niche à chien. Tous du même âge, mais la moitié jouent encore comme des petits, font des camps dans le talus du train, se poursuivent en riant bêtement, achètent des pétards qu'ils font exploser dans les boîtes aux lettres, et l'autre joue aux grands, se saoulent à en vomir, volent des cigarettes à leurs parents qu'ils fumeront en les planquant sous la paume de la main et dont il faudra masquer l'odeur en suçant des bonbons à la menthe, se vantent de trucs qu'ils auraient fait avec des filles super, mais qu'on ne voit jamais. Pas envie de gagner de l'argent de poche, comme Jan qui aide son père le week-end en déchargeant la camionnette ou en servant des bières aux vieux, ni d'aller chez les scouts, ces gens en uniformes qui se groupent pour pousser des cris furieux, ou aux activités parascolaires, qui



sont à l'école ce que les activités paramilitaires sont à l'armée, une mauvaise imitation d'une mauvaise chose.

Alors, on reste dans sa chambre. Par la fenêtre, il ne se passe toujours rien, maman ouvre doucement la porte, comme quand on est malade : "Tu veux faire une promenade ?" Mais elle connaît déjà la réponse, et plus tard c'est le père, déjà équipé, qui s'y risque : "Un tour à vélo ?" Il n'arrive pas à s'imaginer pourquoi cela lui plaisait avant. La porte du garage claque et il voit la silhouette qui s'éloigne, avec son maillot et sa culotte moulante, c'est dingue que les adultes aiment encore à se déguiser.

On attend que sa mère soit revenue de promenade, elle a trouvé des fleurs sur le chemin et son panier en osier déborde de couleurs ; que papa ait terminé son Tour des Flandres, que le soir commence à tomber "Où tu vas ?", question rituelle, "Faire un tour", réponse passe-partout. On a mis son sweat à capuchon, comme le gars qui habite le toit dans Ghost Dog. Si les parents savaient qu'il a vu chez Jan ce film génial, mais hyper violent, et se doutaient de ce qu'il y a dans le sac troué qui lui sert de cartable "Tu ne veux pas qu'on en achète un nouveau mon chéri ?" En fait, ils sont gentils, mais peuvent-ils comprendre ?

Pour les bombes, il y a en ville des magasins spécialisés, mais le Brico c'est mieux, et piquer là-bas c'est

plus simple. Tout est bon pour mettre la main sur quelque chose, parfois des trucs qui servent, comme la peinture pour taguer, mais souvent juste pour le plaisir : le samedi matin, on prend la direction de la grande surface, on se choisit n'importe quoi et on le balance par-dessus le grillage de la réserve extérieure du "Garden center". On vient le récupérer plus tard, ou même jamais, le plaisir, c'est le délicieux frisson du lancer, et la courbure de vol de l'objet dérobé qui traverse le ciel et finit dans les buissons. Ou bien faire les chantiers, une mine inépuisable et les travaux n'arrêtent pas dans les environs - avec l'extension du lotissement, il n'y a presque plus de champs, la rue a été prolongée et même la pétition des riverains n'a servi à rien. Toutes les semaines un nouvel objectif à viser, des clous, des barres de fer, des guirlandes de lampes puis plus tard, casser une vitre, une foreuse, une boîte à outils, du fil électrique. Ensuite, on essaie tant bien que mal de "fourguer le matos" comme on dit. Mais ce n'est pas ça l'important, ce qui compte c'est le cadre et le vocabulaire. L'usage de l'argot, comme les équipées nocturnes, le frisson de la porte qui s'ouvre sous le pied-de-biche ou le sac lourd que l'on ramène avec soi vous donnent la sensation de l'ailleurs, D'être quelqu'un d'autre. Il a lu "Ringolevio", l'autobiographie d'Emmet Grogan, lui aussi a commencé à treize ans.

En claquant la porte de la maison, comme chaque

fois qu'il s'en échappe, il y a toujours ce moment d'exaltation, le sang qui remonte à la tête, il est sans doute écarlate, il déteste, mais l'inconnu est si délicieux. À part Jan, qu'il rejoindra au pont, personne ne sait où il va, personne ne sait ce qu'il va faire et lorsqu'il se sera éloigné du village, personne ne saura qui il est.

Il met ses oreillettes, choisit une musique, descend le petit chemin qui oblique vers le bois. Il y a dans l'air cette odeur indéfinissable de l'automne à venir, peu d'oiseaux, de toute façon, il ne pourrait pas les entendre, le son est trop bien, son sac bat légèrement dans son dos, le matériel est calé à l'intérieur, il a pensé à tout : c'est merveilleux d'être un autre.

Il arrive à l'ancienne gare, il y a encore des trains et un arrêt toutes les heures, mais le bâtiment, pourtant récent, n'a jamais servi, comme si le découragement devant l'idée d'une gare si proche de l'autoroute l'avait emporté. Ses murs de briques et ses escaliers en béton sont recouverts de tags, pas un espace qui n'ait échappé à la vigilance des ados, trop facile, du travail de gamin ; il ne les méprise pas, il y a quelques années, lui aussi aurait été tenté, mais maintenant il est sur d'autres trucs, plus solides, plus consistants.

Depuis cette espèce de ruine moderne, un sentier longe la voie, il y a d'abord des potagers, en fin de parcours en cette saison de pluies et de feuilles,

quelques courges trop grosses, des choux montés et le reste à l'abandon, tant mieux ; puis les plantations s'achèvent, un dernier cabanon presque écroulé, comme le signal d'un nouveau territoire et les arbres se resserrent, le sentier tente une improbable prolongation puis abandonne dans les gravats et les sacs en plastique, mais pas lui : il se rapproche de la voie, cela devient intéressant, il faut juste lever les pieds un peu plus haut pour ne pas heurter les cailloux du ballast.

Après un premier kilomètre, il y a un pont, puis un tunnel dont on aperçoit l'issue, comme la lueur éclairée au fond de la gueule d'un géant. Au milieu, dans le noir, il sent l'odeur de salpêtre et d'humidité, puis tout va très vite, d'abord un souffle, ensuite un bruit, un bruit énorme qui écrase même la musique. Un train : avec ses écouteurs, il ne l'a pas entendu. Il se plaque contre la paroi de briques, le fracas du convoi fonce sur lui, puis s'éloigne, mais son écho ne s'épuise que bien après qu'il ne soit passé, et alors qu'il croit en avoir fini avec ce cauchemar en éclair, un dernier caillou, emporté par le souffle, vient terminer son parcours sur sa cuisse, comme s'il fallait conclure cette violence par la douleur. Il tâtonne, le pantalon est déchiré, il a mal mais ne pense qu'à s'échapper du tunnel dont il atteint le bout en courant, hors d'haleine, tremblant. Il n'a pas eu le temps d'avoir peur, mais en sortant du boyau il doit

s'asseoir. Dos aux rails, à même le sol, il étend les jambes en se parlant à lui-même : "Ca va, c'est pas grave, ça va, allez, ça va". Il retrousse son jean déchiré plein de poussière et de sang "Pas grave, c'est pas grave". Il fait une sorte de bandage, se remet en route, mais son souffle est court et ses jambes flagellent un peu. Il lui faut encore une demi-heure pour rejoindre son but. Au loin il aperçoit Jan qui jette des cailloux dans le fossé :

- Tu faisais quoi ?

- Rien, t'occupe !

Il n'ose pas dire qu'il a eu peur, qu'il a mal. Même avec Jan il n'arrive pas à être têt à fait franc, à tout raconter et pourtant il sent que cela lui ferait du bien. L'entrepôt est là, encore plus beau, encore plus grand que ce qu'il avait pu imaginer depuis le pont. Le soir commence à tomber, mais le mur est éclairé par les réverbères qui, là-haut, font comme deux auréoles de lumière orange. Il pense à la sentence du devin, dans "Coeur de verre", le film de Werner Herzog, dont ils ne comprennent pas la moitié, mais adorent le sombre fatalisme "Sur ce pont passera un voleur,... puis un menteur...", et le bruit des pas qui, par deux fois, martèlent le tablier, confirment la prédiction. À huit heures trente, il est de retour, a pris une douche et s'est mis en pyjama.

Jan

"Voilà en quelque sorte notre enfance, puis notre adolescence, moi et lui, lui et moi plutôt, ensemble, sans cesse à mijoter quelque chose. Lui toujours fourré chez moi, jamais l'inverse ; je pensais, au début, qu'il ne voulait pas me présenter à ses parents, parce que ceux-ci ne m'auraient pas considéré comme une "bonne fréquentation". Mais ce n'était pas ça, je crois que, dans le cercle assez fermé des enfants du lotissement, Louis était plutôt fier de s'être fait un ami différent. C'était l'inverse, il était gêné par son propre milieu. Il reprochait à ses parents leur banalité, leur normalité tout autant que leurs petites excentricités - le père était fou de vélo et sa mère mangeait bio. "Tu as de la chance", me disait-il. De la chance, sans mère et avec ce père-là, je n'en étais pas convaincu.

Mais il aimait bien mon père, c'est sûr, ne se lassait pas de lui parler, pourtant il n'était pas très bavard, de rester en notre compagnie, soit dans le magasin, il servait même les clients à l'occasion, soit à l'arrière, où une pièce unique - qui faisait office de cuisine, de salle à manger et de séjour, la télé allumée en permanence, le plus souvent sans le son - donnait sur un minuscule jardin encombré de chaises en métal plus ou moins cassées, d'arrosoirs, d'outils de toute sortes et de cageots mal empilés. Je crois qu'il aimait l'at-

mosphère, l'absence générale de règles, je ne sais pas s'il y avait beaucoup de contraintes chez lui, peut-être s'en inventait-il.

Mon père avait sur l'éducation des idées très éloignées de celles de ses parents, ou plutôt il en avait très peu, ayant lui-même, plus jeune, eu pas mal de problèmes avec l'autorité et aussi sans doute avec la justice, bien qu'il ne se soit jamais étendu sur le sujet, ce n'était pas son genre. Il restait discret, mais recevait parfois des visites, "les amis improbables de Léo", comme disait Louis, des types tatoués qui débarquaient tard le soir, un sac ou une valise défoncée posée sur le mur du fond, que je découvrais le matin en traversant le magasin, des gueules comme on n'en voit qu'au cinéma - le crâne rasé, ou les cheveux soigneusement ramenés vers l'arrière, avec la trace du peigne bien visible, chaîne en or et gourmette - que mon père hébergeait quelques jours et qui dormaient sur un matelas en mousse qu'on déroulait à l'arrière du magasin. La plupart restaient silencieux, baissant la tête et tournant longuement dans leur café comme s'il se fut agi d'une activité sacrée, d'autres laissaient entendre qu'ils avaient partagé quelque chose avec mon père, et ce n'était sans doute pas le pain quotidien. Au début ces visites, tenant compte de la nature de nos activités - disons pour faire court qu'il nous arrivait de chaparder l'une ou l'autre chose - nous fascinèrent, mais ces types, fina-

lement, avaient l'air si malheureux qu'ils cessèrent après le premier temps d'excitation de nous intéresser.

Mon père fermait donc les yeux sur nos petites combines à Louis et à moi, qui finissaient malgré tout par remplir, au fond du jardin, un appentis où l'on n'élevait plus de lapins depuis longtemps, mais qui sentait encore la crotte et l'herbe fermentée. En fait ce n'est pas tout à fait ça, il ne fermait pas les yeux, il les a toujours gardés bien ouverts, mais il ne voulait pas intervenir, sans doute ne se sentait-il pas bien placé pour le faire, ou ne voyait pas comment procéder, je ne sais pas... enfin, ce n'était pas son genre, vous comprenez..."

Antoine perçoit comme une nouvelle hésitation, dans l'histoire de Jan, chaque partie, chaque détail, était formulé avec clarté et éloquence, il avait dû y penser souvent, ruminer ce passé avec obstination, mais où ça coïncidait d'avantage, c'était dans les articulations entre les éléments, comme une bielle tordue qui entre moteur et roue déforçait la transmission.

"...Enfin, quand il y a eu des problèmes..."

- Vous avez eu des problèmes ? Demande Antoine pour l'aider, tout en se reprochant ces mots à l'instant même où il les prononce, mais trop tard, Jan se tourne vers lui comme s'il était un intrus qui, soudain, venait de prendre corps dans la pièce. Il y a une nouvelle pause, puis Jan reprend :



"En fait, il en va de même avec les paysages. Ce jour-là, vous avez une course à faire en ville et, longeant un square, vous vous faites surprendre par une averse. Un bistrot est là, providentiel, dans lequel vous entrez pour vous protéger. Vous vous installez près de la fenêtre et commandez un café, vous savez qu'il ne sera pas bon, c'est encore un de ces établissements qui servent des cafés à filtre en plastique, comme à la mer du Nord, et pire encore le biscuit qui l'accompagnera, une crêpe de carton fourré de vanille, mais vous êtes content d'avoir échappé à la pluie. Vous jetez un coup d'oeil sur le journal qui traîne sur la table, vous regardez le bas de votre pantalon tâché de boue, vous levez les yeux et vous êtes soudain subjugué par la beauté de ce que vous voyez dehors. Il n'y a rien d'exceptionnel pourtant, mais les saules rabattus par le vent, les nuages gris et noirs qui se poursuivent dans le ciel, la pluie en rafale que la dolomie du petit parc n'arrive pas à évacuer et qui forme des flaques frissonnantes, puis là-haut, à droite, un tout petit peu de bleu, une trouée par laquelle deux mouettes, venues de nulle part, semblent vouloir s'échapper. Ce mélange de mélancolie, d'amertume et d'espoir s'accordent à votre humeur du moment, y trouve résonance, laisse comme une marque dans votre mémoire.

Des mois plus tard, une sorte de coïncidence vous conduit à passer au même endroit, dans des circons-

tances météorologiques semblables. Vous entrez dans le bistrot, la table est libre, vous vous y installez et commandez, presque par superstition, un café. Les arbres sont toujours là, le gros marronnier à l'avant-plan, les saules à l'arrière, flaques, ciel et mouettes, tout est en place. Mais il ne se passe rien, ce ne sont pas les mêmes nuages ni les mêmes oiseaux, mais surtout vous êtes différent, vous êtes ailleurs, vous avez changé et en vous, vous ne retrouvez plus rien." Le conteur avait pris la relève, probablement activé par la remarque intempestive d'Antoine, il fallait simplement être patient.

"À la fin d'un été, je ne revis plus Louis, je supposai qu'il n'habitait plus chez ses parents, qu'il était à l'université ou dans une école quelconque ; il venait de terminer, assez laborieusement, ses études secondaires, nous ne parlions jamais d'école, le sujet le fâchait autant que moi. Puis un matin, je croisai son père, qui était venu chercher le journal, et lui demandai des nouvelles de Louis. Il prit un air embêté, mais le père de Louis avait toujours cet air-là, de ceux qui, sans cesse, ont peur de déranger et pour ces raisons mêmes finissent par gêner souvent.

- Quoi, enfin, il ne t'a pas dit ?

Il avait dû se passer quelque chose de grave.

- Il est à l'université.

- Ah, il fait quoi ?

- Théologie.

Je ne pus m'empêcher de sourire, il avait choisi l'expression exacte qu'on pouvait attendre de lui pour annoncer cette nouvelle, à la fois piteux et compréhensif, comme s'il m'avouait que son fils était publicitaire, homosexuel ou séropositif ; toute chose qui jadis aurait pu passer pour épouvantable, mais devait aujourd'hui être acceptée avec tolérance. Il aurait pu ajouter "Mais cela ne nous dérange pas", "Il fait ce qu'il veut", ou "Du moment que cela lui plait". Et là nous devons à nouveau balayer l'histoire de la Belgique ; après les questions scolaires, sociales et linguistiques, il nous faudra évoquer les questions religieuses... non, nous n'en parlerons pas."

Jan a jeté un coup d'oeil à sa montre et Antoine se dit que la conversation ne va plus durer, pourtant on n'est pas encore très loin, mais il ne sert à rien de brusquer, de toute façon, Jan commence à lui devenir sympathique. Ce qui l'intéresserait, c'est de mieux comprendre sa nature, mesurer l'écart entre l'image qu'il veut donner et ce qu'il est en réalité. Pas un instant, il n'a parlé de lui, si ce n'est dans la stricte perspective de son récit. De toute façon, il y a encore beaucoup à apprendre, mais cela n'a rien à voir avec son "domaine d'investigation", comme aurait dit Maurice.

"Pour faire court, nous dirons que la famille de Louis était des athées convaincus, militants, passionnés, l'athéisme comme religion, vous voyez ce que je

veux dire ? Pas de ces agnostiques qui ont choisi le doute, ni des ex-croyants qui ont renoncé à la fois pour s'y être frotté de trop près, mais de ceux qui, pour une raison ou une autre, se plaisent à l'ignorer avec ce qu'il faut de provocation, n'hésitent pas à choquer l'officier d'immigration américain en rayant le questionnaire "religion" ou en le complétant avec le mot "without". J'avais moi-même dû expliquer à Louis le sens très approximatif que je donnais à "baptême", "communion", "confirmation" etc.... Au village, tout le monde était catholique bien sûr, de près comme le curé, ou de loin comme mon père, mais ceux du lotissement arrivaient indifféremment laïques ou croyants. Je compris dans le même temps l'embarras de son père - de toutes les études, c'étaient celles qu'il aurait le moins envisagées pour son fils - et la raison du choix de Louis : en profiter pour changer de milieu et vivre dans une sphère qui lui était totalement étrangère. Ne pensez pas qu'il s'agisse chez lui d'une sorte d'instabilité, d'une frénésie de changement, d'une perpétuelle remise en question, non Louis était très loin de ça. En fait, même enfant, il a toujours été fasciné par les autres, moins par leurs apparences ou leurs personnalités que par leurs vies, et plus encore par l'usage qu'ils en faisaient, leurs actions, leurs combats, les situations paisibles ou extrêmes qu'ils avaient à affronter. Il a toujours désiré être plusieurs, comme quand il était

enfant et se voulait à la fois l'Indien et le cow-boy, mais aussi le crotale qui se cache sous une pierre, le vautour qui plane au-dessus de la caravane en détresse, et le capitaine de cavalerie qui viendra la sauver. Et plus tard, le bon fils à ses parents en même temps que la petite frappe toujours à l'affût du mauvais coup. Quand il s'est aperçu qu'il ne pourrait arriver à ce rêve d'ubiquité, il a parfois changé de costume, non, ici je suis encore imprécis, il enfile un costume par-dessus le précédent, et s'il le trouve à son goût, il l'use, jusqu'à la trame... "

Antoine pense : Jan considère-t-il que Louis les a usés, son père et lui, jusqu'à la trame ?

"...Avant de passer au costume suivant. Il n'a donc pas perdu l'effet de ses précédentes transformations, il les porte toujours sur lui mais, usées, ces couches lui sont légères et ne le gênent pas."

Antoine se souvient alors des précautions oratoires par lesquelles Jan avait débuté son récit : "Je ne suis pas quelqu'un qui s'exprime facilement par écrit, je n'ai pas étudié assez longtemps pour cela, mais l'oral n'est pas mon fort non plus, on me dit taiseux, les discours et les bavardages, je les laisse aux autres ....". La forme entière de son histoire avait démenti cette introduction.

"La dernière fois que je l'ai vu, c'était il y a une dizaine d'années, tout à fait par hasard. Entre-temps, les parents de Louis avaient déménagé et j'étais sans

nouvelles de lui. Avant de reprendre ce commerce, j'ai fait pas mal de petits boulots et j'ai travaillé, comme aide plutôt que comme ouvrier, pour un chauffagiste indépendant, un ami de mon père, un homme qui travaillait à l'ancienne, c'est-à-dire qui ne se contentait pas de dérouler des tuyaux en plastique et de les souder avec des raccords rapides, ce que peut faire n'importe quel bricoleur avisé avec une boîte à outils et du matériel acheté en grande surface, mais réalisait ses installations avec des tuyaux en acier galvanisé que l'on coupe à mesure, et dont on taraude les extrémités pour les assembler avec des raccords qui se jaugent en section de pouce, de demi et de quart. Cet homme n'avait donc pas tellement de travail - qui porte encore un fardeau sur son dos quand on a inventé la brouette ? Mais se concentrait sur les réparations d'installations existantes. Je l'avais accompagné à Bruxelles où il devait, dans l'urgence, procéder à la réparation du chauffage central d'une école, en dehors des heures de cours évidemment. Nous sommes arrivés sur place, rue de Bordeaux à Saint-Gilles, vers dix-sept heures, un de ces jours de novembre où il est difficile de se rendre compte s'il fait sinistre à cause de la pluie, ou parce que le soir est déjà tombé. Les enfants avaient déjà quitté l'école mais les portes étaient restées ouvertes, je supposai qu'elle devait abriter des activités extra-scolaires et comme cela m'arrivait souvent, je pensais à une des

expressions que nous avions avant, avec Louis : "Parascolaire, paramilitaire, même combat" et je revois encore son air sérieux, les sourcils froncés et son petit poing fermé brandi au-dessus de sa tête, "no pasaran", nous avions vu un film sur la guerre d'Espagne et Louis avait, avec cette maxime et beaucoup d'obstination, déjoué toutes les tentatives de ses parents pour lui proposer ces activités très à la mode dans son milieu - atelier cirque, scoutisme, langues étrangères etc. - dans le mien, il ne fallait même pas y penser. Devant la porte, sous un parapluie rouge, le concierge nous attendait, un homme affable qui semblait aimer tout le monde et surtout son école. Le préau, dont la charpente en métal ouvragé évoquait une cathédrale, était presque désert : d'un côté deux ou trois gamins comme oubliés, encapuchonnés et portant des cartables très lourds, traînaient dans le froid en attendant leurs parents, de l'autre le même nombre, le même âge, mais en training ou en tee-shirt léger, sautillaient à la corde. "La chaufferie est dans la cave" prévint le concierge, comme pour s'excuser.

Dans l'escalier, nous avons croisé deux adolescents en short et coiffé de ces casques qu'on met à l'entraînement des sports de combat ; en bas, face à la volée, une affiche mangée par l'humidité et punaisée au mur :

"14 décembre 79

Albert SYBEN / Rudy GAUWE

combat de BOXE

maison du peuple LA LOUVIÈRE"

Mon patron a demandé "C'est un club de boxe ici ?"

- L'union boxing club de Saint-Gilles, un des plus vieux club de Belgique, on s'entraîne ici depuis 1961. En effet, les caves avaient dû être aménagées, il y a longtemps : une succession de salles éclairées crûment, des plafonds bas en voussettes de briques, des murs cimentés puis peints aux couleurs de la commune, fond jaune et soubassement bleu, striés de câbles électriques et de tubes de chauffage. Des affiches de différents formats, toutes parlant de combats, de championnats professionnels et de palais des sports semblaient maintenir les différentes couches de peinture et de chaux. Nous sommes partis sur la gauche à la suite du concierge et c'est alors que j'ai entendu une voix avec un fort accent étranger : "Sur le grand, Selim et Louis !"

Machinalement je me suis retourné : je ne l'ai pas reconnu tout de suite, de dos, torse nu, se penchant pour passer sous les cordes d'un ring posé à même le sol. Je l'avais connu enfant, frêle, puis adolescent, maigre, étroit comme on peut l'être à cet âge, je le découvrais musclé, puissant, à la fois souple mais coulé d'un bloc, un étranger. Lorsqu'il s'est retourné, je me suis reculé dans l'ombre. Les arcades sourcilières, comprimées sur ses yeux par le casque, lui



donnaient un air butté et le protège-dents comme une moue de dégoût. De ce Louis-là, je ne voulais pas, dans le présent comme dans mes souvenirs. Celui qui semblait être l'entraîneur, un homme et à la gueule cassée, aux cheveux frisés blancs qui me fit penser à Harpo Marx, donna le signal et je fus à ce moment tout à fait sûr que c'était lui : Tête en avant, épaules rentrées, Louis s'était rué sur son adversaire avec une rage que je ne lui connaissais pas, mais dont je retrouvais le moteur : cette manière méthodique, déterminée, de faire les choses à fond.

Les gamins qui frappaient les sacs, les ados qui bavardaient à l'écart, tous les cheveux courts lissés au gel, les carrures larges et les mâchoires saillantes s'étaient tournées vers le ring pour suivre cet entraînement qui avait l'air d'un combat. Alors que, fasciné moi aussi, j'étais en train de regarder Louis, on tira ma manche, un gamin en short violet :

- Eh Msieu, tu l'connais dis, tu l'connais ?

- Oui, on était dans la même classe.

Je ne sais pas pourquoi j'avais dit ça, d'abord c'était inexact : bien qu'étant du même âge, Louis et moi n'avions jamais été dans la même école et puis qu'avais-je à me vanter devant un môme de huit ans ? Il me détailla des pieds à la tête avec un air dubitatif, comme s'il me soupçonnait de dire n'importe quoi.

- Ouais, t'as vu, le mec il est trop fort hein ?

- Oui, trop fort."

Puis je suis allé travailler. C'est tout."

Il avait dit ça dans un souffle. Antoine comprit qu'il n'obtiendra plus rien.

- Voilà, c'est la dernière fois que je l'ai vu, et aussi tout ce que je peux vous dire sur Louis, c'est assez ?

- C'est-à-dire...

- Non bien sûr, vous en voudriez plus.

- Vous l'avez revu depuis ?

- Non.

- Vous ne vous êtes plus parlé depuis l'école secondaire ?

- Non, enfin oui, disons que c'est plus compliqué, mais... il se fait tard, je vous raccompagne, nous ne nous sommes pas présentés, moi c'est juste Jan et vous ?

- Antoine, simplement.

- Ah Antoine, c'est bien, c'est à cause de Doisnel ?

- Non, enfin oui, disons que c'est plus compliqué.

- Je comprends.

Alors qu'il est déjà en bas de l'escalier, il entend Jan qui le rappelle :

- Antoine, après "Paris Texas", Wenders a beaucoup baissé, vous ne trouvez pas ?

- À mon avis, même "Paris Texas" n'était plus très bon, le peep-show, la musique de Ry Cooder, tout ça c'est un peu facile, je préfère me souvenir de "L'ami Américain" ou de "Alice dans les villes".

Il a répondu. Honnêtement, sans réfléchir, pas en flic

ni en stratège et même si Jan n'est pas de cet avis, cette réponse paraît lui convenir.

- Oui, je vais réfléchir à tout ça, à bientôt et bon retour.

"À tout ça", a-t-il voulu parler de Wenders, ou de Louis, est-il au courant de l'état des choses ?

Dans le magasin, Maurice l'attend.

Alice

Ce soir-là, elle rentre plus tôt que d'habitude.

Son travail se termine à seize heures et, s'il n'y a pas de réunions, elle pourrait être chez elle un peu plus tard. Mais des réunions sont souvent programmées en fin de journée, presque d'avantage que de travail effectif : c'est la rançon du travail en équipe, il faut sans cesse organiser, discuter, évaluer, se transmettre des informations sur d'autres expériences, sur d'autres évaluations, et bien sûr d'autres réunions à prévoir, à confirmer ou à annuler, sans compter les conseils d'administration, les plénières, assemblées ordinaires et extraordinaires, ennuyeuses pour la plupart, parfois excédantes, on a l'impression de perdre son temps. Par malchance, une minorité de celles-ci se révèlent tellement utiles, motivantes - le sentiment de la force du collectif et la solidarité qui en émane produisent comme une intelligence - pour vous décourager à jamais de vous y faire excuser. De toute façon, quand par miracle elle finit tôt, elle ne rentre pas tout de suite. À cette heure, l'ambiance au magasin est médiocre, pas le meilleur moment de la journée pour Jan, l'heure de l'apéro, son fameux air fermé qui le confirme dans un rôle d'ours, et elle n'a pas toujours le courage de traverser le magasin comme une flèche, elle imagine les commentaires, la femme du patron est aussi de mauvais poil.

Alors, sur le trajet, elle s'invente une occupation, une dernière course à faire, une promenade dans un parc, un livre à lire sur un banc, avec, dans une partie de son esprit, le plaisir du moment volé, dans l'autre l'inquiétude - moins forte ces dernières années - de ce qui se passe là-bas : Jan est-il sobre ? Bien sûr il n'y a rien à boire dans les environs et il est de bonne volonté ; elle se méfie moins de lui que des habitués, en fait plus visiteurs que clients, des désœuvrés professionnels que l'ennui fait sortir de leurs logements entre chien et loup, à l'heure où les obligations familiales - devoirs des enfants, repas du soir - se révèlent par trop déprimantes. Plus chiens que loups d'ailleurs, la marque du collier bien visible sous la chaînette en or, débarquent avec des réserves de jurons, de résultats sportifs, de blagues salaces, des Jupiler 50 cl pleins les poches pour tailler une bavette, en attendant que cela se calme chez eux et que les enfants soient au lit. Elle admire la volonté que déploie Jan pour repousser ces tentateurs en training mauve et à la moustache humide, d'une pirouette ou d'un bon mot, sans pour autant se fâcher ni perdre la face.

Mais ce soir-là la réunion ne s'était pas prolongée ; les participants, en panne de sujets à débattre ou, malgré le temps exécrable, pressés de rentrer chez eux, se sont quittés sans prolongation de dernière minute et elle descend du bus vers dix-sept heures,

ravie tout compte fait.

Elle remarque tout de suite les deux hommes qui sortent du magasin. Dans ce commerce, les clients sont des solitaires ou des familles. À la rigueur deux copines qui cherchent le dernier Hughes Grant, ou le meilleur Di Caprio, qu'elles dévoreront ensuite avec du pop-corn et du Coca light. Mais deux hommes ensemble, jamais, d'autant que Jan, qui, pour cela peut faire exceptionnellement preuve de réalisme commercial et garnit, au fond du magasin derrière un rideau, un rayon de film porno, n'a jamais voulu étendre son offre légère aux films gays et lesbiens. Là aussi, elle ne le comprend pas, il n'est pas homophobe, plutôt réservé vis-à-vis de l'homosexualité comme devait l'être son père ; en fait Jan est un type du siècle passé, ou des siècles passés, ce qui, par certains égards, fait son charme. Des amateurs de foot venus se chauffer, avant la Coupe du Monde, avec quelques films commémoratifs ? "Les plus beaux buts de la Manshaft ", "L'épopée de nos diables au Mexique". Non, ces deux hommes en costume, un blond tout en nerfs, déplaisant, et un grand brun élégant qui lui fait un petit salut n'ont pas le profil du supporter.

Lorsqu'elle entre, Jan se tourne vers elle, il est accroupi en train de classer des films sur une étagère du bas, et elle comprend qu'il s'est inventé une occupation pour se donner une contenance. Mon Dieu, il

peut être à la fois si fermé et si transparent, une porte close, mais en verre. Il se relève, frotte du revers de la main son jean noir, comme pour enlever la poussière, et lui adresse la parole en premier, ce qui sonne tout aussi faux .

- Passée une bonne journée ?

- Oui, oui, une ou deux réunions, puis j'ai égorgé un tigre avec mes dents, et toi ?

- Pas beaucoup de monde au magasin, la pluie sans doute.

Et voilà, elle pourrait raconter n'importe quoi, il est incapable de l'entendre, trop attentif à se donner un air naturel, ordinaire.

- Et les deux types ?

- Quels types ?

- Mais les types ! Elle en serre les dents, de rage, et d'humiliation aussi, pourquoi faut-il que même avec elle il se retranche de cette manière ?

- Ah oui, les types, ils voulaient des nouvelles de Louis.

Il avait dit ça sur le ton de "Ils cherchaient le dernier Kitano" ou : "Ils voulaient des rochers Ferrero" et elle sait par expérience que dans ces moments-là, il vaut mieux ne pas insister.

- Ah oui, des nouvelles, de Louis, très bien, d'accord, je monte et je t'attends.

Il ne fermait jamais avant minuit, parce que le besoin de voir un film ne se commande pas à l'avance

et se révèle impérieux pour celui ou celle qui, tout à coup, se sent seul, triste ou mélancolique, alors Jan s'était organisé un petit réseau de travailleurs occasionnels, des adolescents boutonneux qui débarquaient à neuf heures, le cheveu gras et le pantalon tombant sous la fesse, généralement en retard, la regardaient avec intérêt - elle est quand même la femme du patron - et lui donnaient du "Madame". "Madame", elle se regarde machinalement dans le miroir en haut de l'escalier, ah oui, elle a le double de leur âge donc c'est normal.

Elle s'assied dans un fauteuil, celui qui donne sur l'arrière, son préféré, hors de la vue de cet horrible parking et sort un document de son sac, un rapport sur une réunion dont les conclusions seront débattues dans une autre, non, elle n'arrive pas à se concentrer, qui sont ces types qui cherchaient des informations sur Louis ? Où est Louis d'ailleurs ? Jan ne le voit plus depuis longtemps, ça elle en est presque sûre. Il faut simplement être patiente, lui parler d'autre chose, il ne lui ment jamais, et sans doute ne lui cache rien, mais il faut lui laisser l'initiative, il viendra à aborder ce sujet, quand il le souhaitera, et ça aussi c'est normal.

Ce qui continue à la fasciner chez Jan, c'est cette faculté de développer une série de personnalités différentes, de passer de l'une à l'autre sans effort. En fait il ne s'en rend pas compte, il ne joue pas et c'est



cette inconscience qui peut faire vivre en lui à la fois ce cinéphile passionné, au vocabulaire clair et précis, retenu et éclairé de l'intérieur comme le sont tous les dingues des salles obscures, et juste après ce petit indépendant buté avec ce qu'il faut de réflexions populistes sur le gouvernement rapace et les impôts injustes, mêmes ses épaules se placent d'une manière différente puis, sans transition aucune, une des facettes qu'elle aime le moins, le fils de paysan madré qu'il n'est pas, avec un accent flamand du terroir et un lot presque écoeurant d'expressions vieillottes, à la fois sûr de lui et modeste : "À l'époque, mon bon Monsieur", "Moi qui vous parle", etc., etc. Et bien sûr, tous ses bons côtés, le type charmant, drôle, tendre, fidèle, mais elle est trop énervée pour penser aux bons côtés.

Au début de leur relation, elle avait pensé que ses transformations successives se manifestaient par une sorte d'empathie, voire de mimétisme, avec son interlocuteur - moins par empathie que par instinct de survie - mais elle avait remarqué par la suite qu'il pouvait prendre la forme presque opposée à celle de son vis-à-vis, être humble face au fier, muet face au bavard, insouciant face à l'anxieux, de toute façon, il y a une signification à toutes ces attitudes, une manière de prendre position, de commenter, voire de s'engager.

Elle se demande quel ton il a utilisé pour parler à

ces espèces de flics, car ce sont sûrement des flics, surtout le petit nerveux, pourvu que Jan n'ait pas fait de bêtises. Elle le sait honnête, pointilleux parfois à l'excès, mais tout ce qui touche à Louis est compliqué, elle l'a bien compris et peut-être y a-t-il, à l'intérieur de l'esprit tortueux de Jan, à l'abri des autres rôles qui le parent, mais le protègent aussi comme des pelures d'oignons, une face plus grise, plus trouble qu'elle n'aurait, malgré ces années, pu mettre à jour. Elle frissonne, il fait tout à fait noir maintenant et il n'est pas remonté, ça aussi c'est un signe, non ne commençons pas avec les augures, pas de canards en ligne traversant le ciel en direction du Nord, pas de marc de café répandu sur la nappe, pas d'entrailles de bêtes inutilement sacrifiées. Elle se sent toujours partagée entre deux extrêmes : d'une part, ne pas être naïve au point de croire, douce illusion, que sa propre volonté et ses utopies vont faire basculer le monde, mais, de l'autre, ne pas s'abandonner au fatalisme et à son concert de signes à interpréter.

- En somme, tu ne leur as pas tout dit.

Jan avait fini par monter, sous un faux prétexte, le regard fuyant .

- Oh, tu sais, je n'avais pas l'après-midi à lui consacrer. Au grand je veux dire, l'autre..., mais le grand est plutôt sympa, tu sais qu'il n'aime pas "Paris

Texas" ?

- Ah mais je vois que vous avez quand même pris le temps d'échanger.

- Pas vraiment, juste des lieux communs.

- Oui, je vois "mauvais temps aujourd'hui, aimez vous Wenders ?" Des lieux communs.

- Plutôt sympa, et j'ai pas l'impression qu'ils veulent du tort à Louis, il a peut-être fait un connerie, je sais pas.

- Et tu vas faire quoi, maintenant ?

- Je crois que je vais classer les derniers films que j'ai reçus.

- Et après ?

- Me coucher, je suis crevé.

C'est trop pour elle, elle explose :

- Enfin Jan, il y a des types qui débarquent, tu ne sais pas qui ils sont, ni pourquoi ils cherchent Louis, qui est ton ami même si tu ne l'as pas vu depuis longtemps, tu leur racontes ta vie, en fait ce n'en est qu'un extrait choisi, tu as parlé du Soudan ?

- Non, mais ce n'est pas tout à fait ça, d'abord je n'ai pas parlé aux deux, juste à celui qui aime les films...

- Super...

- Tu rigoles si tu veux. Ensuite il m'a dit pourquoi ils le cherchent, en fait ils ont peur pour lui, il s'est fourré dans un truc qui le dépasse, ce n'est pas clair, une histoire de minorité, je n'ai pas bien compris, et enfin, j'ai raconté ce que je voulais, pas plus.

- Oui, pour ça je te fais confiance, et maintenant c'est quoi ton plan?

- Je te l'ai dit, classer mes films.

C'est plus qu'elle ne peut supporter, elle prend son manteau, ramasse au passage les coordonnées que les flics ont laissées sur la table et sort. Alors que, furieuse, elle traverse le magasin, elle se sent observée par le gamin mais elle s'en fout, elle claque la porte, comme ça il pourra commenter à son aise, traverse la chaussée et s'engage dans un sentier qui part vers un reste de campagne : une promenade dans le noir absolu lui fera retrouver son calme.

Quand elle revient une heure plus tard, calme et trempée, les lumières de l'appartement sont éteintes. "Il est sorti" déclare le gamin. Elle monte et sans allumer s'assied à la table. Elle ne peut le joindre, il n'a pas de portable, toujours son côté désuet ; aujourd'hui, même ce détail réussit à l'énerver, il ne pourrait pas un minimum se mettre au goût du jour ? Puis elle se rappelle qu'elle ne s'y est convertie que depuis peu, et pour raisons professionnelles, elle n'aime pas le savoir dehors à cette heure, de toute façon.

À minuit elle entend le gamin fermer le magasin, jeter la clef dans la boîte ; elle le voit démarrer son vélomoteur, allumer une cigarette, mettre son casque avant de s'éloigner sur la chaussée déserte. Le vent est tombé après avoir dispersé les nuages et elle

aperçoit, au-delà de la ligne noire des arbres, une ou deux étoiles. Jan a selon son habitude laissé traîner son paquet de cigarettes sur la table, avec un briquet à l'intérieur : elle le prend et en allume une, un geste qu'elle n'a plus fait depuis des années. Tout ça n'est pas si grave. À deux heures, elle se met au lit.

Le lendemain il n'est pas rentré. Alice ne s'inquiète pas, il lui arrive de s'absenter sans prévenir. Il prend la voiture et roule trois cents kilomètres, parce qu'un habitant d'un petit village au nord de Metz lui a proposé une collection - tous les films de Jean Eustache, tous les documentaires de Robert Kramer - ou parce qu'un cinéma de quartier d'Eindhoven, éreinté par la concurrence de la télévision, puis des multisalles, et achevé par les téléchargements sur internet, a décidé de jeter l'éponge et de lui offrir de vieilles affiches des années soixante dix. Ou il va voir son père et passe la soirée, puis la nuit là-bas, pas plus de cinq mots ne doivent être échangés, ces deux-là n'ont pas besoin de parler pour communiquer. Il revient pour l'ouverture du magasin, mal rasé et avec des cernes comme s'il a veillé toute la nuit.

Elle part travailler vers huit heures ; dans le tram, elle repense à la conversation de la veille, elle n'a pas été à la hauteur, comme souvent dans ses rapports avec Jan. Elle ne s'est pas énervée, n'a pas été désagréable ni agressive, mais, selon son habitude, elle

lui a reproché implicitement de ne pas avoir, avec ces détectives d'opérette, réagi de la même manière qu'elle. Face à ces types, elle aurait pris une position claire : soit ils en valaient la peine et elle aurait joué franc-jeu, soit c'étaient des tordus et elle les aurait remballés dans leur minable coupé turquoise. Au lieu de ça, il avait sans doute déversé sur eux un flot de paroles, une bouillie irrégulière, prolixes sur certains événements, avare sur d'autres, sans trier l'abstrait du concret, le métaphorique du réel, bref sans leur donner la moindre chance de démêler la monstrueuse pelote qu'il avait dû, sans sourire, déposer devant eux.

Elle n'arrive pas à comprendre que, malgré la variété des personnalités de Jan, toutes divergent à ce point de la sienne, bien que s'occuper des cas particuliers est en quelque sorte sa profession. Et qu'elle puisse vivre avec lui, que cette vie en commun soit possible. Ou alors c'est justement cette absolue différence, cette complète étrangeté qui la séduisent en Jan.

La journée promet d'être belle, le tram, comme un petit objet léger et brillant, traverse la banlieue nettoyée par les pluies de la veille, les gens sont plus aimables que d'habitude, tout semble sourire à la ville, mais elle a une boule coincée au-dessus de l'estomac. Elle sort machinalement son portable, premier signe d'angoisse, jadis on aurait sorti son

chapelet, mais cela ne sert à rien d'appeler avant onze heures, l'ouverture du magasin. Une feuille de papier froissée roule sur le sol : les numéros des flics, elle en forme un au hasard, espérant ne pas tomber sur le roquet. C'est pourtant lui qui répond, elle en est sûre, il a un accent parisien prononcé et une voix désagréable, elle lui fixe un rendez-vous à midi, dans un café du parvis de Saint-Gilles, en se disant qu'elle n'est pas tenue d'y aller.

À onze heures, son portable sonne, elle entend la voix de Jan :

- Tu es où ?

- Au bureau, ça va ?

- Oui oui, ça va, excuse-moi pour hier, je suis allé chez mon père, enfin, parler de tous ces trucs, avec Louis, tu sais ce que c'est...

- Non, c'est moi qui suis désolée. Elle l'imagine au comptoir de sa boutique, le regard sur le parking vide, peut-être moins sinistre sous le soleil, les films alignés derrière lui et, sur le cendrier, une cigarette dont la fumée se joue de la lumière. Il était passé chez son père, comme souvent quand ça n'allait pas fort.

- Alors à ce soir ?

- Euh, oui oui, à ce soir. Elle raccroche. Elle a eu tort de s'inquiéter mais s'est-elle vraiment inquiétée ? Juste une petite boule, dans le tram. À la fin de la matinée, en pleine réunion d'équipe, elle sourit en

pensant au roquet qui doit être à son cinquième café.

Mais quand elle sort pour déjeuner - une très bonne réunion, ouverte et constructive - il est là, devant sa porte. À contrecœur, elle le suit dans le premier bistrot ; le café est mauvais et un petit vieux, juste derrière la fenêtre, seul avec son chien, allume ses cigarillos sur le mégot des précédents.

Il se présente, Maurice Levron, prend une cigarette :  
- Si vous voulez, Madame ou Mademoiselle ? Nous allons faire ensemble un peu de statistiques...

- Madame, Moulin, Alice Moulin. Elle n'est pas mariée, mais entendre ce type l'appeler "Mademoiselle" a quelque chose de déplacé, presque d'obscène.

- Très bien Madame euh... Moulin...donc, ensemble des statistiques. Combien y a-t-il de musulmans dans le monde ? Ne me répondez pas, en fait ce "nous", et cet "ensemble" sont des figures de rhétorique : je vais faire tout seul des statistiques, cela nous fera gagner du temps, d'accord ?

- Ce "d'accord" est lui-même une figure de rhétorique, si je ne me trompe.

- Vous avez tout à fait raison, vous commencez à comprendre, mais revenons à nos moutons, ou plutôt à nos musulmans. Il y a, en vérité, plus de un milliard deux cents millions de musulmans dans le monde, Madame Moulin ! Il a dit ça en haussant le ton, comme si la force de cette vague déferlante au nom d'Allah l'avait emporté. "Et parmi eux, combien y a-



t-il de terroristes, selon vous ?

- Ecoutez, c'est apparemment vous qui faites les questions et les réponses, alors faites-moi le plaisir de continuer votre monologue sans vous interrompre, cela nous fera gagner du temps, qu'en pensez-vous ?

- C'est vrai, vous avez mille fois raison, donc le nombre de terroristes, nous ne le connaissons pas... Il prend un air contrit. C'est un monde caché hélas, par définition sous-terrain.

- Oui, ce serait tellement plus pratique s'ils étaient renseignés dans l'annuaire, à la rubrique "Terroriste" bien entendu.

- Tout ça n'est pas simple, nos gouvernants ont des chiffres, les instituts de statistiques en ont d'autres, à n'en pas douter fort différents, mais qu'en pense l'homme de la rue ? L'homme de la rue, Madame Moulin, suivant son degré d'éducation, de culture, de proximité positive ou négative avec les milieux de l'immigration, suivant sa sécurité ou son insécurité personnelle surtout, a des idées préconçues sur ce rapport, le rapport musulman terroriste je veux dire, vous me suivez ? Certains, les bienheureux, naïfs ou optimistes, n'en voient nulle part, des terroristes j'entends, d'autres et c'est la majorité, voient dans tout musulman un terroriste qui sommeille. Ils imaginent alors la terre peuplée d'un milliard deux cents millions de terroristes, cela les effraie évidemment, alors qu'en réalité, ce n'est pas le cas.

- Ah non, c'est vrai ? Vous me stupéfiez !

- Votre ironie ne nous mène à rien, Madame Moulan et, ajoute-t-il d'un air qui se veut futé, surtout avec ce que nous connaissons de votre passé, Khartoum, c'est le Soudan si je ne m'abuse ? Vous voyez, nous sommes bien renseignés ! Il paraît ravi, tout à-coup. "Donc, ce n'est pas le cas, la seule chose que nous supposons, c'est que ce nombre est variable et que ceux-ci, je parle des terroristes, sont, comment dirais-je, de différente nature, et qu'il existe une marge non négligeable entre le berger afghan qui s' enrôle chez les Moudjahidins parce que l'hiver a été rude, la neige trop haute et que ses brebis ont crevé, l'intellectuel palestinien désespéré par la lenteur ou l'échec des processus de paix, le baazariste de Khom, qui par ambition politique ou par profit personnel retourne sa veste, et aussi, et c'est là que cela se corse, que ces mêmes terroristes sont de niveaux d'engagement variés, entre celui qui se dit qu'il pourrait un jour adhérer, celui qui voit cette possibilité comme une alternative à sa vie sans la mettre en pratique, mais joue à l'occasion le rôle d'entremetteur ou de porterserviette, et celui qui, un beau matin, après avoir dit sa prière, s'envole avec une ceinture d'explosifs enroulée autour de sa taille."

Alice se sent au bord de l'écoeurement : ce type est épouvantable, on ne peut à se point conjuguer bêtise et prétention. Elle ne veut pas juger sa fonction,

encore moins la condamner, il n'y a pas de sot métier, mais la proximité physique et l'obligation de commercer avec cet individu la mettent dans une position qui s'apparente à la claustrophobie. Elle songe à le planter là, au milieu de ses délires sécuritaires, mais elle est là pour apprendre, même si ce qu'elle attend n'est sans doute pas ce que ce Levron voudra bien lui dire.

- Donc, poursuit-il imperturbable, malgré l'air de profond ennui qu'affiche Alice, donc combien, qui et quand ?

- Qui que quoi dont où...

- Pardon ?

- C'est de la grammaire.

- Donc - un geste du bras qui entend balayer la question comme l'instituteur envoie promener la requête du cancre - donc, qui devient terroriste, quand, et pourquoi, là aussi les statistiques peuvent nous aider...

- En êtes-vous sûr ?

- S'il est maintenant établi qu'en tout musulman, il y a un terroriste qui sommeille, nous avons pu déterminer avec une faible marge d'erreur que certaines personnes possèdent, pour utiliser un terme médical, des prédispositions au terrorisme...".

Elle pense : il va me parler de Cat Stevens.

"Certains sont très célèbres et ont, en leur temps, défrayé la chronique, connaissez-vous Cat Stevens ?

- Non ! dit-elle très vite, saisie d'une impulsion.

Il fait une pause, il ne s'attendait pas à ça, et lui-même ne doit connaître sur le sujet que le strict minimum, ce n'est pas son genre de musique, évidemment. Il regarde au loin, au-dessus de son épaule, et elle pense que l'autre flic va peut-être les rejoindre et atténuer son calvaire. Elle se retourne, il n'y a personne, à part le vieux derrière la fenêtre, qui fait goûter sa bière à son chien.

- Cat Stevens, Madame Moulin, était un chanteur fort célèbre dans les années soixante-dix, il fait une moue de dégoût, une sorte de hippie comme on disait à l'époque, ce n'est pas la vôtre, vous étiez trop jeune, et il ne peut s'empêcher de faire un sourire pour accompagner ce qu'il prend pour un compliment. "Cet homme avait un certain succès auprès des chevelus de ce temps-là. Il multipliait les albums, Mademoiselle, les concerts et les succès, les gens aimaient semble-t-il, puis, un beau jour, au milieu des années quatre-vingt, pfft, plus de Cat Stevens, finish, envolé, silence radio, terminé le bonhomme, et tout le monde de le voir tombé dans la drogue, l'alcool ou les barbituriques, vous savez, toutes ces pop star finissent comme ça. Et voilà qu'un beau jour apparaît Yusuf Islam, et qui se cache derrière ce joli nom, Madame Moulen, je vous le donne en mille ?

- Cat Stevens ? Elle s'est résolue à jouer les bons élèves, cela fera gagner du temps.

- Cat Stevens, parfaitement, notre homme a tourné casaque, embrassé la religion du prophète, découvert les vertus de l'Islam, en deux mots, s'est converti.

- Et ?

- Ah c'est déjà une première étape, ensuite il arrête la musique évidemment, ces gens-là, je veux dire les musulmans, ne sont pas de très grands musiciens voyez-vous...

- Oui oui, je vois très bien.

- C'est vrai que vous avez vécu chez eux, vous les connaissez, donc fini les albums et les concerts mais, comme si ça ne suffisait pas, voilà notre ami qui fait du zèle, veut être, comme qui dirait, plus catholique que le pape, se met à faire des déclarations dans la presse, à écrire des textes très engagés, aurait même des contacts avec Al Qaïda !

Le mot est lâché, Maurice s'arrête un moment, le silence se fait, on entend distinctement le chien qui a fini de laper la mousse et s'attaque au liquide.

- Oui, Al Qaïda, Ben Laden et consorts, parce que nous avons toutes les raisons de supposer que celui qui se convertit sur le tard se convertit plus fort, plus intensément, je pourrais dire avec passion, et finit par devenir plus croyant que le musulman ordinaire puisqu'il a toujours en lui le sentiment de l'inachevé, ou quelque chose à rattraper sur son passé de mécréant.

- Vous croyez ?

- Je ne crois pas, Mademoiselle, je sais, dit-il avec suffisance, ... enfin nous savons.

Elle n'avait pas posé la question dans ce sens : elle s'était tout à coup demandé si Levron était croyant et n'avait pu s'empêcher de le lui demander.

- Et nous avons, hélas, d'autres exemples qui vont dans ce sens, Madame Moulen, le pianiste de jazz Dollar Brand , un Sud-africain rebaptisé Abdullah Ibrahim....

- Monsieur Levron ?

- Oui ?

- Vous vous appelez bien Maurice Levron, n'est-ce pas ?

- C'est exact, mais je ne vois pas...

- Et bien moi, je m'appelle Alice Moulin, je comprends que vous ayez quelques difficultés à retenir mon nom de famille, qui n'est pas, je le conviens, des plus communs, alors appelez-moi Alice si vous voulez, ce n'est pas difficile, cela rime avec...

- Avec police !

- C'est cela, avec police Maurice et Moulin avec Gabin par exemple.

- Bien, je m'en souviendrai Madame Moulin, mais j'en viens maintenant à notre cas, le dénommé Louis, votre ami ; entre parenthèse, d'après nos renseignements, lui aussi est passé par le Soudan, dans notre métier, il n'y a pas de coïncidences, je m'en rends compte chaque jour, mais n'y voyez pas malice.

Donc ce Louis s'est converti sur le tard, ce qui en fait, si vous me pardonnez l'expression, un prédisposé, et du prédisposé au suspect, il y a encore moins que du suspect au coupable. Vous connaissez l'Islam, Madame Moulin ?

Ce type est vraiment dangereux, elle ne veut pas le faire rebondir sur son passé, ni sur celui de Louis.

- Oui et non, pas tellement, le genre de choses que tout le monde sait.

- Donc Louis s'est converti, on ne sait pas très bien pourquoi, de plus, c'est un intellectuel, il a une licence en théologie, mais c'est aussi un très bon boxeur, amateur bien sûr.

Alice devine qu'il aurait préféré que tous les bons boxeurs soient aussi de bons chrétiens, il faut en finir mais pour cela elle doit se taire, et c'est impossible.

- Que pensez-vous de Mohammed Ali ?

- Qui ça ? demande Levron.

- Rien rien, excusez-moi, je n'entends rien à la boxe ni aux boxeurs.

- Bref, nous avons toutes les raisons de croire que notre ami, votre ami, enfin l'ami de votre ami a franchi le cap, se soit mis en contact avec les représentants d'une minorité musulmane d'un pays avec lequel nous entretenons d'excellentes relations, une très grande nation, ouverte, sympathique, mais pourvue d'une minorité musulmane remuante qui, comme c'est souvent le cas chez les mahométans, n'arrive pas

à s'intégrer, vous voyez ce que je veux dire, quelques millions d'individus, pas plus, des paysans misérables en bordure de l'empire, sans doute même contrebandiers, allez savoir, mais qui ne peuvent entendre la voix de la raison, refusent de se soumettre et dont un des moyens d'expression favori, comme souvent chez leurs coreligionnaires, est le terrorisme.

- Et alors ?

- Parce que cela ne vous semble pas suffisant ? Nous ne pouvons pas empêcher les gens de penser des bêtises, nous vivons en démocratie hélas, nous ne disposons pas des moyens adéquats pour attaquer le sujet de front, mais ce que nous souhaitons, ce que nous voulons, ce qu'on nous demande en plus haut lieu, c'est d'empêcher ce garçon de faire une grosse bêtise.

- J'ai compris : la bêtise c'est la conversion, la grosse bêtise, c'est la ceinture d'explosif.

- Là vous y allez un peu fort, mais en gros vous commencez à comprendre, voyez-vous, on ne fait pas d'omelette sans casser des oeufs, mais la sagesse populaire dit aussi qui s'y frotte s'y pique et dans l'état actuel du monde, de notre pays, de sa grandeur, et de la mission qui lui est confiée...

- Mais qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse ?

Elle n'en peut plus, elle a l'impression que si elle ne met pas un terme à cette péroraison, elle va l'étrangler. Je le connais à peine, votre gibier, quant à Jan,



je pense qu'il le connaît trop, alors quoi ?

- Ah ça, Mademoiselle, euh Madame, ça... il a l'air surpris qu'elle aie repris le contrôle de la conversation, il ne s'attendait pas à autant d'assurance de la part d'une femme.

- Ça quoi ?

- Ce n'est pas aussi simple figurez-vous, nous avons, dans ce genre de circonstance, un protocole d'instructions précises, et...

- Et ?

- Et c'est mon collègue, c'est-à-dire mon équipier, bien qu'en fait, il soit mon subordonné qui en possédait les détails, voyez-vous.

Il a l'air complètement désarçonné, Alice remarque qu'il transpire et que de fines auréoles ont commencé à mouiller sa chemise en nylon. Il a perdu de sa superbe, quelque chose ne marche pas comme prévu, il n'y a plus qu'à l'achever d'une chiquenaude.

- Et alors Monsieur Levron ?

- Alors, mon collègue a disparu.

Pitoyable, elle ne veut pas en entendre plus, elle a perdu une heure avec ce crétin.

- Vous avez mon numéro de portable ?

- Oui, mais...

- Et bien, quand vous aurez retrouvé votre collègue, qu'il m'appelle! Et elle sort.

1996 Louis

Un matin, il reçut un coup de téléphone de Léo.

Louis avait toujours aimé ses parents, mais déjà tout gosse, il s'était pris d'affection pour le père de Jan, parce que, et c'était paradoxal, il représentait tout ce que le sien n'était pas. Drôle, colérique, jamais en retard d'un juron ou d'une blague douteuse, il connaissait tous les habitants du village, les anciens comme les nouveaux, un bon mot pour chacun, une masse rassurante là où son père n'était que doute et mouvements. Il n'avait pas fait d'études, ne s'en cachait pas mais restait discret sur son passé. En réalité, Louis avait passé plus de temps dans leur maison que chez ses propres parents avec lesquels, en bon fils, il se sentait toujours redevable de quelque chose. Chez Léo, on n'avait pas de comptes à rendre, chacun était autonome et faisait ce qu'il lui plaisait. La télévision était toujours allumée, muette, et l'été on en augmentait le son pour les interminables retransmissions des étapes du Tour de France qui, avec le roucoulement des pigeons et le carillon du marchand de glaces, constituaient les bruits toujours retrouvés des grandes vacances.

Il se sentait bien là-bas et ne comprenait pas pourquoi Jan avait l'air gêné par son père - comme lui par

le sien, et comme tous les enfants qui ne supportent mal chez leurs parents la moindre différence, la moindre aspérité.

- Louis, ça va ? Tu passerais pas un jour nous voir ?
- Ah, Léo bonjour, mais oui, où ?
- Ben..., ici quoi.

Ici, c'était au village, pourquoi tout ça aurait-il changé ? Qu'allait bien pouvoir raconter Léo ? Lui parler de Jan, évidemment. Comme ce monde était loin. Il ne retournait jamais à S..., ses parents avaient déménagé et, à force de ne plus y penser, cette vie ancienne s'était presque effacée. Tout lui revenait, Jan, Léo, le village, mais ceux-ci faisaient partie d'une autre époque, d'un autre monde, quelques bulles d'air qui, ce matin, s'étaient détachées des grands fonds pour venir éclore à la surface de sa vie.

Sa vie justement, c'était quoi pour le moment, en quelle période naviguait-il, pour reprendre l'ancienne l'expression de Jan, "glaciaire", "mérovingienne", "précambrienne", "romantique", "moderne" ? Une période d'examen tout simplement, un moment peu agréable pour tous les étudiants et pour lui un seul mot : s'organiser. S'organiser commençait en avril, il voyait venir ce mois avec un mélange de dépit et d'excitation. D'abord des plannings à établir, à remettre sans cesse à jour, de savants tableaux à tracer et à mettre en pages, des synthèses à peaufiner à grands renforts de marqueurs d'épaisseurs et de cou-

leurs différentes, pour arriver à une sorte de vaste document pliable et repliable suivant un plan ordonné, une sorte de grand éventail andalou. Ensuite, la synthèse de la synthèse, un A4, recto verso, pas plus de trois couleurs, et celle-ci ne démontrait sa perfection que s'il s'avérait impossible de la concentrer à son tour, de toute façon, on était alors à la veille de l'examen. Mais peut-être que dans ces études, le niveau ultime de synthèse aurait pu tenir, pour la théorie, en deux mots : "Dieu existe", et pour les travaux pratiques en un seul argumentaire : "Mais encore ?" Il n'était pas cynique, ni même désabusé, mais l'ensemble des connaissances accumulées au cours de ces années l'avait tellement rapproché des religions, toutes les religions - il les avait trop embrassées et peut-être mal étreintes - que, d'une certaine manière, il n'arrivait plus à y croire.

Voilà quelles étaient ses réflexions, encore tout imprégnées de la voix grave de Léo, le regard posé sur la table, parfaitement rangée comme le stade avant le match, puis, levant les yeux sur le mur, le planning et ses échéances, ses "périodes obligatoires de délassement" qui n'arrivaient jamais, tous les petits papiers punaisés sur le mur, vibrants avec le courant d'air comme des messages subliminaux, et au-delà, par la fenêtre ouverte, la ville, bruissante de cette nouvelle saison, pleine d'existences à partager, royalement indifférente à son cas, à celui de Jan, à ses neuf vies

simultanées, comme celles des chats, aztèques et carolingiens mélangés, mais qu'avait bien pu faire Jan pendant tout ce temps ?

Il emprunta une voiture, comment y aller autrement, il y avait bien un train autrefois, même un pont et des locomotives - il s'en souvenait, il n'avait jamais eu aussi peur de sa vie, le souffle déchirant encore dans son oreille - mais il n'y avait plus d'arrêt, une restructuration ou une envie malicieuse de la compagnie de chemin de fer de voir se renforcer le bouchon matinal. Il n'y avait plus que la route, il partit, l'après-midi même, pour S.

Devenu étudiant, il avait préféré loger au centre ville, en plein accord avec ses pensées, denses, éveillées, rapides, mais aussi conceptualisées, multi-formes, sacrées. La campagne était trop vide, trop déserte, trop païenne aussi. Mais en cette journée de printemps, le morceau de nature qui vint à sa rencontre l'attendrit. Deux pommiers en fleurs, un champs au vert tendre, un saule têtard penché sur un ruisseau qui ondulait dans l'herbe eurent raison de ce qui, au fil des années, s'était mué en méfiance, théorisée comme l'étaient ses études, de tout ce qui n'était pas l'oeuvre de l'homme. À travers ce parcours, il revivait les promenades dans les prés, les courses au milieu des bois, les nuits claires et chaudes d'une enfance qui, somme toute, n'avait pas été désagréable, quoiqu'il ait pu à certain moment s'en

persuader.

Tu le trouveras à l'Abreuvoir avait dit Léo, "le" c'était Jan et "venir nous voir", c'était aller le voir, bien dans la manière de Léo qui ne se mettait jamais en avant et qui, avait élevé son fils seul, mine de rien, avec des manières d'ours mais des attentions de mère poule. "L'Abreuvoir"... qu'un endroit pareil puisse encore subsister dépassait l'entendement. Déjà à l'époque, mais de quelle époque s'agissait-il, disons lorsqu'il habitait chez ses parents, ce café semblait à sa dernière ligne droite. Dernier survivant des cinq bistrots qui, autrefois, organisaient la place du village - un pour chaque parti politique - il ne semblait pas en mesure de résister à son évolution. Les gens du lotissement n'y allaient pas, ceux du village n'y allaient plus, les vieux y étaient morts. Un carré obscur de sept mètres sur sept, au plafond surbaissé, un espace neutre dont le comptoir latéral, planté devant le patron somnolent, donnait le sens. Au centre un billard à bouchon, au tapis constellé de mouches mortes et de brûlures de cigarettes, la lampe au-dessus avec l'attrape insectes, les calendriers aux murs, le premier client sur un tabouret, face au patron, en silence, le deuxième au fond, en tête-à-tête avec une bière.

Et quelques jeunes qui, à l'âge où l'émancipation des parents passe par l'alcool, trompaient leur ennui en faisant un billard ou en jouant aux cartes et décou-

vraient, en descendant quelques bières, un lieu d'adultes au moment où ceux-ci l'avaient déserté.

Quelques-unes de trop d'ailleurs. Louis, à cet âge-là, avait adoré boire et confiait à la boisson la vertu de calmer son esprit, de ralentir ses pensées tourmentées par l'infinie étendue des choix, de leurs donner une direction, floue peut-être, mais l'ébriété soutenait son imagination en même temps qu'elle canalisait sa pensée écorchée. Cette obsession à vif, cette nécessité d'être à la fois ici et là, soi et un autre, avait trouvé dans l'ivresse un merveilleux exutoire.

L'école secondaire s'était achevée en juin, pour lui en tout cas, la rentrée se prélassait au large, loin, presque derrière l'horizon ; rentrée pour quoi faire, rentrer pour quoi, rentrer dans quoi. C'était une époque dérégulée, détachée, unique. Ses parents déjà partis en vacances, lui, en attente : il n'y avait qu'à boire, indéfiniment. Il avait trouvé en Jan le même compagnon de beuverie qu'il avait été de jeux ou de larcins, enthousiaste, solidaire, démesuré.

Le mois de juillet s'était étiré sur un nuage d'alcool expédié sans contrôle, les soirées longues, pleines de discussions vaseuses, les matins dans la brume et la gueule de bois. Louis alors se sentait prêt à assumer tous les rôles, à transformer toutes les expériences. Quant à Jan, la bière soulignait en lui les différentes postures de l'ivrogne : il révélait tour à tour le timide décomplexé, le grand seigneur rabelaisien, le rieur

aux paupières lourdes, le bagarreur à l'alcool mauvais, le nostalgique à la larme facile, le prêcheur sentencieux au verbe hésitant.

Mais en définitive, ils n'avaient pas le même rapport à la boisson comme le même rapport au temps : après une certaine quantité, "une quantité certaine", comme disait Jan en bégayant, Louis commençait à se sentir mal ; ce n'était pas que la tête lui tourna, elle lui tournait depuis longtemps, mais il ne pouvait plus. Il avait essayé de forcer, par cette sorte d'empathie du buveur qui entend rester au niveau de son partenaire, et tenté de se raccrocher au rythme effrayant de Jan, mais ça ne marchait pas, voilà tout. De toute façon les dégâts étaient faits et, ivre mort, il ne lui restait plus qu'à prolonger la nuit, assister Jan pour lequel il n'y avait jamais de dernier verre. "Plus que je bois, plus que j'ai envie de boire!" disait-il en éclatant de son rire formidable. Il avait plusieurs rires, comme il avait plusieurs caractères et c'est ce qui avait plu à Louis.

Il se gara sur la place, la lumière était forte, il eut un moment l'impression que le bistrot avait fermé ses portes, à jamais. Il jeta un oeil aux alentours, rien n'avait vraiment changé, la poste, le boucher, le pharmacien, la médiocre collection des briques de façades passant sans transition du jaune pisseux à l'orange, les portes et les volets blancs ou vert foncé, les bacs de géraniums ou de pétunias posés à l'exté-



rieur, les rares passants. Non, c'était ouvert, il poussa la porte et ne vit pas tout de suite ce qui se passait à l'intérieur : la lumière naturelle, même à trois heures dans ce printemps lumineux, avait des difficultés à se glisser au travers des carreaux rouges et verts cerclés de plomb, ensuite à se refléter sur le plancher et les lambris marrons.

- Ah, Louis, tu es venu, tu es là.

C'était une toute petite voix, pâteuse, et ce n'était pas une question.

- Jan, ça va ?

- Ça va, tu vois...

Il s'était laissé pousser une moustache, jaune, un peu tombante et son visage était terriblement bouffi ; ses yeux, réduits à des fentes, jetaient comme pour s'excuser des regards en alternance sur lui et sur la bière posée devant lui, un triste jus sans mousse, et Louis voyait dans cet air éteint un mélange peu assorti de honte et de défi.

- On s'en prend une petite ?

C'était la même phrase qu'avant et les mêmes gestes, la paume vers le haut, les deux doigts relevés et, dans le même temps, ses immenses jambes aux jeans noirs serrés qui se tendaient sous la table pour reculer la chaise en vis-à-vis et l'offrir au providentiel compagnon de boisson.

Louis était resté à S. trois jours. Il n'y avait rien à faire pour Jan, en tout cas pas de cette manière. Ils

avaient parlé, c'était compliqué. Ce qui le désolait, c'est que tout ce qu'il avait ingurgité, ces hectolitres de bière avaient érodé la plupart des faces de sa personnalité. Jan avait toujours été plusieurs et vivait en simultanéité un certain nombre de vies, comme on peut le dire d'un courant alternatif, c'est-à-dire presque dans le même temps. Certaines de celles-ci pouvaient excéder, mais la plupart étaient riches et émouvantes à la fois, tel un paysage qui contiendrait un avant-plan, plusieurs arrière-plans étagés, mais aussi des acteurs mobiles qui passeraient dans les différents champs, en feraient rejaillir la vie, la force, la profondeur et la beauté. Louis admirait cette faculté de polymorphisme qui lui apparaissait comme une issue possible à ses propres tourments. Il se souvenait que Jan était un jour revenu de l'école enthousiaste, ce qui était rare : ils avaient reçu, au cours d'histoire, un tableau synoptique de l'humanité.

- Tu vois, avait-il dit, toi tu suis la ligne horizontale, tu passes de la préhistoire à l'Antiquité, tu es peut-être au Moyen-Âge et quand tu en auras marre, tu sauteras dans les Grandes Découvertes, tandis que moi, je suis les Romains, les Mayas et les Chinois en même temps.

C'était il y a si longtemps ! Et depuis, hélas, tout s'était rétréci. Louis tenta quelques conversations sur base de leurs souvenirs communs, mais Jan revenait toujours sur la boisson, sur la cuite qu'il avait prise la

veille, sur la semaine où il n'avait pas pu boire parce qu'il était à l'hôpital, sur la manière d'atténuer une gueule de bois. Ce cortège de mots : bourré, biture, plein, chope, picoler, rond, torgnole, finirent en eux-mêmes par lui donner la nausée. Il essaya aussi de le relancer sur son ancienne passion, le cinéma. Il était, avait été un cinéphile extraordinaire, avec l'intelligence propre aux autodidactes, commençant par les séries B, les cassettes qui traînaient dans le magasin de son père, des navets moitié kung-fu moitié romance, pour se construire, en plusieurs années et par filiation, une culture cinématographique éclectique, savante, documentée. Mais à chaque tentative pour renouer sur le sujet, Jan insistait lourdement sur le fait que "De toute façon il ne regardait plus jamais rien" et il mettait dans ce dernier mot une nuance qui rendait Louis affreusement triste. Ou revenait avec insistance sur quelques films qu'ils avaient vus ensemble à l'époque, mais dans lesquels il n'était question que de cuites, d'ivresses ou d'ivrognes.

Pendant ces trois jours, dans le café où le temps paraissait s'engluer, il comprit que l'univers de Jan n'avait pas bougé, comme un train arrêté en gare pour raison inconnue, et dont nul ne sait quand il partira. Depuis que Louis avait quitté le village, l'été de la grande beuverie s'était prolongé sur sept ans, durant lesquels Jan s'était bâti un environnement limité et brumeux, avec pour décor la place, le café,

la maison de son père ; une histoire molle, façonnée de souvenirs choisis, grossièrement cimentée de chips paprika et de bière. Ce qui le bouleversa, c'est que dans la construction vague et nostalgique que Jan avait lentement mise en place, lui-même tenait une position centrale, celle d'un copain, un vrai, qui avait eu la chance ou la gloire de partager cet été mythique, puis s'en était absenté, mais pouvait à tout moment revenir, et par ailleurs il était revenu. Et dans ce temps élastique, en l'absence de saisons - l'intérieur de l'Abreuvoir ne donnait que peu d'indication à ce sujet - ou de tout autres repères, il avait toujours été présent, assis à ses côtés, devant un demi et ressassant les mêmes bavardages, les mêmes élucubrations, les mêmes souvenirs.

Il y avait là une ébauche veule, dérisoire et trompeuse de cette ubiquité qu'il aurait tant voulu connaître et l'avait fascinée, le projet de pouvoir vivre plusieurs vies. Il avait donc été le brillant étudiant en théologie, cet intellectuel polémiste qui jonglait avec les concepts, et au même moment à l'Abreuvoir, à cette table, face à son ami, parlant indéfiniment de tout et continuellement de rien. Quant à Jan, rendu plus loquace d'après Leo par sa présence, il n'arrêtait pas de lui parler de leur passé commun, leur bon vieux temps, multipliait les anecdotes, dévidait une histoire partagée, des aventures qu'ils avaient vécues dont les détails étaient relatés

avec précision, mais qui ne lui disait presque plus rien. Il en fut de même des autres personnes qu'il croisa au village : le garçon de course de l'épicerie, le fils du concierge de l'école qui avait été dans sa classe, puis une fille dont il avait été un peu amoureux et qui avait terriblement grossi, et même Léo, auquel le soir il tâchait de rendre des comptes, quand Jan, assommé par l'alcool, était mis au lit et qu'ils se retrouvaient dans la cuisine, la télé toujours allumée, comme une veilleuse. Tous lui parlaient de sa vie d'avant, de quelque chose qui s'était passé jadis, de faits dans lesquels il apparaissait ou avait même une part plus ou moins importante de responsabilité, et il se rendait compte que, pour les épisodes dans lesquels il aurait pu tirer quelque fierté comme pour ceux qui l'auraient plongé dans la gêne, il ne se souvenait à peu près de rien. Il se savait doué d'une mémoire sélective : excellente pour ses études - il avait pu mémoriser plusieurs versets de l'ancien testament et le début de la deuxième sourate, dite "de la vache" - mais désastreuse sur tout ce qui touchait à sa vie ou à son entourage ; peu de souvenirs parce que peu d'intérêt porté au passé, comme à l'avenir. Ces quelques jours de retour forcé sur son enfance lui firent comprendre que cette amnésie sélective n'était que la conséquence de son parcours mouvementé : le Moyen-Âge avait dû, pour s'émanciper, oublier les Romains, comme les Turcs les Byzantins et les Al-

mohades les Almoravides.

Mais il supportait de moins en moins cette exhumation continuelle, il ressentait cela comme une sorte d'atteinte à sa pudeur. Des visages d'hommes et de femmes qu'il avait complètement oubliés, jusqu'à douter même de les avoir un jour fréquentés, débarquaient à l'Abreuvoir, le bruit de son séjour s'était rapidement répandu, lui passaient un bras sur l'épaule ou lui tenaient le poignet pour lui rappeler un événement - les preuves si nécessaire fournies, un vieux billet de concert rock, une signature tremblotante au bas d'une photo - se lançaient dans une évocation qui ne lui disait plus rien.

Il finit par craindre ces prédicateurs inversés de bons ou de mauvais souvenirs, qui pouvaient apparaître à tout moment, et cette plongée dans une tranche de sa vie qu'il ne regrettait ni ne reniait, mais qu'il avait simplement dépassée lui devint insupportable. Les premiers jours il but trop, par solidarité ou politesse - le terme fidélité aurait été trop fort - il but à la santé de tous, aux bribes dont il se souvenait comme aux pans occultés et tenta de se raccrocher au wagon débridé de Jan, mais les rythmes ne s'accordaient pas : moins habitué que lui, il se retrouvait ivre trop tôt, et pas de la même manière, sur deux voies parallèles, assez proches pour se voir, peut-être même pour, en hurlant, se parler, quand les deux locomotives arrivaient à garder la même allure, mais

jamais dans la communion d'autrefois.

Il rentra à Bruxelles plus ébranlé qu'il ne voulut se l'avouer et bâcla sa session, ce qui désola ses enseignants qui avaient, comme sur un cheval de course, parié sur lui. On le diplômait par miséricorde - dans ce type d'études les enseignants chrétiens restaient majoritaires - en se fondant ce qu'il avait été et non ce qu'il était devenu. Peu importe, il était assez lucide pour comprendre que ce n'était pas de la faute de Jan - il n'était resté à S... que quelques jours - mais qu'il était sans doute arrivé à la fin d'un cycle, ou au début d'un autre. Il avait l'impression, au cours de toutes ces années d'études, d'avoir trop pensé, trop réfléchi, fait trop de liens intelligents ou absurdes, trop conceptualisé ce qui était de la vie ou du vécu. Le réel avait cédé la place à la théorie, le corps à l'esprit. Il voulait maintenant se consacrer à des choses matérielles, utiles, immédiates. Et l'une d'entre elles : donner une chance à Jan.

En quelques jours il échafauda un plan qui, lorsqu'il s'en remémora, se révéla d'une naïveté incroyable, mais au moment où il en imagina les rouages lui parut sensé. Il se rendit à une médiathèque et présenta à une femme qui, derrière le comptoir, leva à peine les yeux une liste de dix films que Jan lui avait fait découvrir, des films qu'ils avaient adorés, vus et revus ensemble - de ça par contre il s'en souvenait parfaitement - dans le salon de son père transformé

ces soirs-là en ciné-club de province, ils prenaient place à deux sur le canapé défraîchi, puis à trois parce que Léo finissait par s'y intéresser. Il évita les films trop noirs et ceux où l'alcool jouait un rôle central. Il y avait " Coffee and cigarettes" de Jarmush, puis "Le salon de musique" de Satjyavit Ray - il y est question d'ivresse et d'addiction, mais à la danse et la beauté - certains films très lents, d'autres frénétiques. La femme approuva son choix, releva la tête et lui adressa un beau sourire, il pensa un instant lui expliquer les raisons, toute l'histoire, partager, mais il aurait fallu du temps, à quoi bon, se borna à la remercier, sourire à son tour, un peu gêné, et sortit, sa pile sous le bras. Il voulait aller vite, régler tout sans délai, comme si une demi-heure aurait pu changer quelque chose.

Dans une agence de voyage, il choisit au hasard une destination lointaine, dans un pays musulman où l'alcool serait difficile à trouver, préféra Karthoum - Soudan Charlton Heston et Laurence Olivier - à Casablanca - Maroc Humphrey Bogart et Laurence Bacall - non à cause du film, mais parce que l'employé lui affirma avec résignation : "Vous savez, le soir il n'y a même pas moyen de boire une bière à l'hôtel !" Il l'aurait prévenu d'un risque de tremblement de terre, d'ouragan ou de traite des blanches, qu'il ne se serait pas exprimé autrement.

Il emmena Jan à l'aéroport un matin de juillet.



Celui-ci était ravi, il avait fait un effort, s'était peigné les cheveux, habillé d'un pantalon et d'une veste kaki plus ou moins repassés qui avait dû appartenir à son père et qui soulignait sa maigreur et son teint pâle. Il n'avait presque pas de bagages, lui non plus, les visas avaient été difficiles à obtenir, pour le reste, on improviserait sur place.

Le trajet fut catastrophique : sitôt les contrôles d'embarquement franchis, Jan s'était rué vers la boutique free tax, en était ressorti avec un sourire triomphant et une bouteille de whisky qu'il vida dans l'avion. À l'aéroport de Khartoum, son haleine chargée et son pas titubant provoquèrent les regards écoeurés du personnel comme des voyageurs, dont un groupe de pèlerins tout enrobés de blanc en partance pour La Mecque. Jan parlait trop fort, respirait bruyamment, s'arrêtait toutes les dix pas pour remettre son sac en bandoulière, enlever sa veste parce qu'il avait trop chaud, chercher son passeport qu'il ne trouvait plus, ramasser la monnaie qu'il avait semée en retournant ses poches en quête de cigarettes, reposer son sac, et finalement s'asseoir pour enlever ses chaussures qui lui faisaient mal au pied - il n'avait pas pensé à mettre de chaussettes. Louis resta calme et, trop concentré à limiter les dégâts, n'éprouva pas de gêne, juste le sentiment que les choses se révélaient plus compliquées que prévu.

La sortie du terminal les plongea dans une fournaise

inattendue : l'air extérieur épais, vibrant, pesait de tout son poids sur les palmiers gris et les toits de voitures brûlants. Louis se mit en quête d'un bus ou d'un taxi, mais les transports publics paraissaient avoir été supprimés, et personne n'était en mesure de leur donner un renseignement. Ils finirent par arriver devant un petit bâtiment décrépi dont l'enseigne, "Hôtel Intercontinental", témoignait soit de jours meilleurs soit d'une ambition aussi démesurée qu'irréaliste. Le réceptionniste, qui était sans doute aussi le portier, le liftier, le garçon d'étage et sûrement un indicateur de la police, leur confisqua leurs passeports et, en échange, poussa vers eux une clef sans détourner la tête de la télé. La chambre était petite et suffocante, Louis se précipita pour ouvrir la fenêtre : la ville était devant lui, dure, âpre et d'un blanc terni par la poussière. Quand il se retourna, Jan s'était écroulé, endormi, et marmonnait des phrases inintelligible dans un flamand mêlé de français. Louis resta là, hébété face à cette clarté sans pardon, puis ferma les volets, et plus tard les fenêtres pour éviter les cris et les klaxons qui montaient de la rue.

Il se réveilla plus tard. Jan, sur son lit, presque nu, la bouche entrouverte, ronflait doucement. Il avait dû enlever ses vêtements sans s'en rendre compte et, sur le dos, il avait la position d'un mort. Il ouvrit à nouveau la baie et entendit au loin la fin du dernier appel, "isha", la prière de la nuit. Il se souvenait des

quatre rakats dont les deux derniers se font en silence, et intérieurement. Les bruits de la ville ne s'étaient pas tus, mais affaiblis, déplacés. Il resta un moment à écouter les rumeurs, puis, averti par un murmure, se retourna : Jan sanglotait dans le noir de la chambre. Il ne sut que dire et se mit au lit les yeux ouverts, en méditant sur l'absurdité de son expédition.

Le lendemain, il dut insister pour que Jan consente à quitter son lit ; celui-ci était sorti de bon matin, n'avait pas trouvé à boire, s'était recouché et rien d'autre ne semblait l'intéresser. Ils allèrent se promener au centre de la ville, Louis ne trouvait rien à suggérer. Ils suivirent le fleuve au hasard, finirent par se retrouver en périphérie, dans des quartiers sans consistance où des immeubles récents, inhabités et plantés comme des fantômes, côtoyaient des baraques de tôle et de palme, puis continuèrent plus loin, là où le Nil Blanc, langoureux et mélancolique, rejoint le Nil Bleu, vif et encore émerveillé d'avoir vu l'Ethiopie. Les deux cours d'eau, chargés de limons de couleurs différentes, et donc teintés selon le bleu et le blanc de leurs patronymes, abordaient ce mariage forcé avec scepticisme et indifférence, insensibles l'un à l'autre sur plusieurs centaines de mètres après la jonction, ne se mélangeaient pas, comme deux jeunes gens qu'on aurait contraint à s'unir, chacun poursuivant son cours de son côté, de sorte

qu'une ligne médiane semblait pour longtemps partager le fleuve bicolore, avant que, petit à petit au delà des ponts, ils ne s'assemblent en un masse trouble où le blanc prenait l'avantage. Louis se dit qu'il s'agissait du cours d'eau comme de certaines positions à première vue inconciliables : il ne fallait pas forcer ce que le temps ou les événements finiraient par concilier.

Ils rentrèrent à l'hôtel en début d'après-midi alors que la chaleur devenait insupportable. À la réception, on se montra tout à-coup plus loquace et, dans un anglais approximatif, leur vanta l'intérêt d'une cérémonie religieuse à laquelle prenaient part des derviches, de l'autre côté du fleuve. Louis se serait bien écroulé pour une sieste, mais Jan, qui jusque-là ne s'était intéressé à rien, manifesta l'envie de s'y rendre. Louis, ne put refuser ce qui était sans doute un caprice, mais aurait pu être un signe ou un sursaut, et accepta de l'accompagner. Ils mirent deux heures à trouver leur chemin. Jan ne se plaignait pas, mais on voyait qu'il souffrait et Louis avait pitié de lui.

Sur le pont, sans ombre aucune, ils furent écrasés par le soleil. L'eau s'écoulait paresseusement, opaque, laiteuse, dense, chargée du mystère des contrées qu'elle avait traversées et, en route pour l'Egypte, consciente de l'importance de sa mission. Sur l'autre rive, dans la partie qui s'appelle Omdurman, les passants, d'abord épars, petit à petit s'agglomé-

mèrent. Ce furent des dizaines, puis des centaines de fervents qui se bousculaient dans l'espoir de voir les derviches, un tourbillon en écho au mouvement même des mystiques. Louis jetait à la dérobée des regards sur Jan dont il connaissait l'horreur de la foule, mais celui-ci avait l'air de tenir le coup.

Suite à une nouvelle poussée, un nouveau mouvement en onde de corps compressés, il se retourna : Jan avait disparu. Il s'inquiéta, mais de toute façon il n'y avait rien à faire, la masse humaine, en se resserrant sur elle-même, avait enlevé toute indépendance aux personnes, et pour une fois, c'était rassurant ; il pouvait relâcher son attention, se laisser porter par les hommes et les événements. Après une période qui lui parut très longue, pendant laquelle il ne vit rien, si ce n'est les nuques et les turbans qui se mouillaient de sueur, la pression commença à se faire moins forte, la cérémonie était peut-être terminée, on pouvait à nouveau bouger les bras et tourner la tête. Il y eut derrière lui comme un murmure, des cris au loin qui allaient se rapprochant, de sorte qu'il crut un instant que le centre du spectacle s'était déplacé. Il se retourna et se rendit compte que la majorité des regards se portaient sur lui ; puis la foule s'écarta, comme la Mer Rouge devant Moïse, deux rangées se formèrent : au centre il y avait Jan. D'abord il ne vit que lui, ses yeux mouillants, ses cheveux en bataille, ses vêtements froissés, un pan de

chemise rouge qui débordait de sa veste kaki. Il restait là à dix mètres, avec un pauvre sourire d'excuse, les bras ballants et des coups d'oeil gênés derrière son épaule ; il y avait deux soldats en treillis, tout en moustaches et en sourcils qui braquaient leurs armes dans son dos.

La première chose qui lui vint à l'esprit n'avait rien à voir avec Jan, ni avec la gravité du moment : il reconnut les armes, deux fusils-mitrailleurs d'un ancien modèle, du type que les soviétiques avaient utilisés en Afghanistan et il se rappela sa passion pour les accessoires militaires, du temps où celle-ci n'était qu'une manière de s'opposer à ses parents. Quel âge avait-il, peut-être huit ans pas davantage, comme c'était loin, et comment Jan avait-il fait pour se mettre dans des draps pareils ? C'était ridicule, ils n'étaient finalement, que des touristes ordinaires, puis il regarda de plus près les militaires ; ils paraissaient trop nerveux pour n'avoir peur que d'un seul homme, voire de deux et Louis comprit qu'avec leurs visages gris et leurs mouvements de tête désordonnés, ils craignaient moins ces étrangers que la foule en colère.

Ils furent escortés jusqu'au poste de police sans que Louis ne puisse discerner si les deux soldats, qui s'étaient placés de part et d'autre, étaient là pour les empêcher de fuir ou les protéger des hommes qui, dans leur dos, hurlaient des imprécations qui fai-

saient comme une vague énorme prête, à se rabattre sur eux.

Jan pour une fois alla à l'essentiel et lui expliqua, par petites phrases saccadées, qu'il s'était éloigné, à la recherche de calme - sans doute également de quelque chose d'alcoolisé - et était allé se promener dans la ville engourdie. Des bazaaristes lui avaient offert du thé, d'autres badauds s'étaient joints au groupe. Le ton était cordial, tous semblaient s'étonner de la présence d'un occidental dans une ville que des années de guerre civile avait éloignées du tourisme. Puis quelque chose s'était passé, il ne savait pas quoi exactement, deux autres personnes avaient agrandi le cercle, véhémentes, puis quatre, surgies comme par enchantement d'une maison basse, habillées de blanc des pieds à la tête, qui parlaient encore plus fort que les autres ; Jan avait senti que quelque chose lui échappait. "Plus j'avais peur, plus ils avaient l'air d'avoir peur eux aussi, mais pas de moi, tu comprends." Le ton était monté "Leur ton, moi je ne disais plus rien, depuis longtemps !" Des menaces avaient été proférées, des poings brandis, et lorsqu'il avait voulu prendre congé, c'était trop tard, la foule, bruyante et résolue, l'avait suivi. Il avait pris peur, tenté de s'enfuir - ce qui était absurde, il en convenait - s'était fait reprendre après quelques mètres et sa fuite avait été considérée comme un aveu : il était un envoyé des Libyens, un espion sio-

niste, un traître occidental. On l'avait encadré, des hommes en turban avaient pris la tête du cortège, des enfants l'avaient clos, jusqu'à ce qu'ils arrivent à ce qui semblait être une garnison. Il avait, en vain - sans passeport et personne ne comprenait l'anglais - tenté de justifier son statut de touriste, parlé de son ami resté pour regarder les derviches. Après une heure perdue en palabres, il essayait autant de convaincre les militaires de son innocence que ne le tentait la foule de sa culpabilité, un homme était venu, en blanc lui aussi, petit, âgé, avec des lunettes à la monture tordue qu'il paraissait avoir fabriqué lui-même. Le silence s'était fait autour du vieillard et Jan avait tenté à nouveau de s'expliquer. Le sage avait compris assez pour décider les militaires de l'accompagner, mais la foule, tendue comme un essaim et qui semblait contester l'avis du vieux, n'avait pas voulu le lâcher.

On les fit monter à l'arrière d'un camion militaire, celui-ci eut beaucoup de mal à se dégager de la meute qui suivait le véhicule au petit trot. Jan et Louis pouvaient détailler leurs accusateurs : de braves pères de famille, la barbe bien taillée, la mine sévère et les sourcils froncés dans l'exercice de leur devoir citoyen formaient la première ligne ; puis c'était avec moins d'ordre, moins de ferveur et plus d'agrément, comme au carnaval on aurait suivi un char ; enfin une traînée d'enfants ravis de l'aubaine,



dans les rires et la poussière.

Ils franchirent un porche surmonté d'une inscription rehaussée de deux lions et furent débarqués dans la cour où les plantons se mirent au garde-à-vous, à tout hasard, ce n'était pas tous les jours qu'ils voyaient des étrangers. L'officier de service, sanglé dans un uniforme trop étroit pour lui, enlevait sans cesse son képi, s'essuyait le crâne et semblait perplexe devant ces deux étrangers plutôt mal habillés, mais aussi inquiet par la foule massée au-dehors, toujours plus nombreuse, et dont on entendait la rumeur par la fenêtre de son bureau. Il choisit donc de ne pas prendre position et, toujours debout, s'engagea au téléphone dans une conversation avec un interlocuteur qui, dans la hiérarchie, devait occuper un poste bien supérieur à lui, ce qu'il confirma en claquant plusieurs fois les talons. Ils furent transférés encore et encore ; chaque fois les mêmes explications étaient données, mais chaque fois un peu mieux comprises par des officiers au grade de plus en plus élevé. Le dernier, un général replet aux yeux vitreux et à la moustache ennuyée finit par appeler le consulat de Belgique.

La nuit était tombée quand arriva l'attachée, une jeune femme mince qui ne leur posa pas de question et les ramena à leur hôtel. En chemin, il voulut expliquer ce qui leur était arrivé, mais ne sut comment aborder le sens de leur séjour dans ce pays. Par le

rétroviseur, il observait Jan : assis à l'avant, il avait passé le bras par la portière et semblait se délecter de la nuée d'étoiles, de la fraîcheur de la nuit.

Après être passés sur un pont métallique qui, en quelques arches, traversait un fleuve que l'on distinguait à peine, une parenthèse mate, ils aperçurent des lumières rouges et bleues qui se reflétaient sur l'eau ; une sorte de parc d'attractions ou de fête foraine, une grande roue et des montagnes russes dont les chariots, en descendant, produisaient un bruit assourdissant qui effaçait les clameurs des enfants. Le décor, les lumières et les cris étaient les mêmes qu'en Europe, mais il n'y avait pas de musique et les odeurs, plus sucrées, étaient celles de l'Orient. Jan avait sorti la tête par la fenêtre, la bouche ouverte, paraissait fasciné. Quand ils quittèrent le quartier, tout retomba dans l'obscurité comme si le reste de la ville s'était depuis longtemps endormi. La femme, qui avait allumé une cigarette, se faufilait avec aisance dans le dédale des rues vides. Elle les déposa devant l'hôtel. Jan, avant de fermer la porte, se pencha, trouva les mots simples et justes pour la remercier.

Le lendemain, il ne voulut pas quitter la chambre. Louis n'osait pas le laisser seul ; ils n'avaient rien à se dire et passèrent la journée dans leurs lits, sur le dos, à observer le mouvement du ventilateur. Le soir ils entendirent l'avant dernier appel à la prière, celui qui

coïncide avec le crépuscule, quand le soleil à disparu mais rejette un denier message métallique par l'intermédiaire du ciel et que les contours, comme un regret, se marquent d'avantage qu'à tout autre moment du jour. Ce fut Jan qui brisa le silence :

- On va à la foire ?

Cette proposition soudaine et puérile, qui finalement se référait à leur enfance - à quatorze ans, en cachette de leurs parents, ils avaient plus d'une fois pris le train pour la foire du Midi - et surtout que Jan en soit réduit à lui demander la permission, comme s'il eût été son père, pinça le coeur de Louis ; après toutes ces années, ils en étaient là, incapables de communiquer autrement qu'à travers ce passé. Il n'y avait aucun jugement, il ne se sentait pas plus fier de son parcours que de celui de son ami, mais ne pouvait s'empêcher de penser que ce vide entre eux, cette absence, pouvait s'éclairer par les failles qui, finalement, avaient déjà existé à l'époque où ils se voyaient tous les jours.

La foire n'était pas très différente de celle de Bruxelles : des familles avec des poussettes et des crèmes glacées d'un côté, des adolescents vifs et nerveux de l'autre, serpentaient entre les manèges, les montagnes russes et les tombolas. Bien sûr tout était un peu plus dégingué, les femmes plus couvertes, les enfants plus ébahis. Jan, qui avait acheté des sortes de beignets torsadés dans un cornet de papier rose et

qui avait du sucre impalpable plein les moustaches, montra du doigt la grande roue, ils s'assirent dans une nacelle rouillée qui avait dû autrefois être bleu turquoise et dont le portillon fermait mal.

Comme il fallait faire monter d'autres gens, des couples d'amoureux peut-être mariés, des jeunes filles gloussantes ou des familles venues de la campagne, ils s'élevèrent lentement et, par palier, découvrirent la ville, des maisons délabrées, des toits terrasse encombrés de caisses, de linge et de toutes les pauvres tentatives de rehausse que peut imaginer celui qui vit dans un logement trop étroit : parpaings de béton grossièrement maçonnés, pergolas revêtues de plastique et déjà reprises de toile ou de chiffons, tôle ondulée brunie et mangée par la rouille. Tout un univers qu'on aurait appelé "penthouse" en Europe et revendu à prix d'or et qui, ici, sentait le provisoire et la misère, les journées étouffantes de canicule - quand la toiture est chauffée à blanc et l'eau réduite à un robinet unique - les nuits glacées et les cris des chiens. Puis, un palier plus haut, on découvrait les boulevards, trop larges pour les constructions qui tentaient de les border, pleins du vacarme de la circulation, la courbe du fleuve comme un trait de peinture noire, et au-delà, Omdurman, l'autre ville, discontinue, moins formalisée, à la fureur de laquelle ils avaient échappé.

Tout en haut, au sommet de ce fragile échafaudage

de tubes, il y eut une nouvelle pause et, suspendus dans le ciel, ils devinèrent les confins de la ville, les derniers quartiers, les derniers boulevards, lumières tenues, orange et tremblotantes, puis plus rien : ce devait être le désert. Ensuite, lentement, la ronde commença. Jan souriait, la tête renversée. En bas on était en ville, cris, fumées, odeurs de friture, et au sommet, seuls ; des bédouins dans le ciel étoilé. Un tour puis un nouveau, chaque cycle reproduisait, dans la descente, l'émotion de celui qui arrive en ville après des semaines de voyage, chargé de pensées, de sable et de silence et, dans la montée, le bruissement de qui la quitte, les fontes enflées de rencontres, de marchandises et de conversations.

C'est l'intérêt des cycles, pensa Louis : on part loin, on regarde ailleurs, mais quand on revient, même si on a changé, le cadre est resté le même.

Le lendemain, un peu avant la tombée de la nuit, Jan, qui n'avait pas quitté son lit, se leva et demanda à retourner là-bas. Louis, à la fois agacé par cette attitude de petit chien qui demande sa promenade - lui-même n'avait rien trouvé de mieux à proposer - mais soulagé qu'il ait manifesté une envie, même dérisoire, l'accompagna.

Ils étaient déjà au sommet du premier tour quand ils entendirent l'appel à la prière : de tous les côtés de la ville, on voyait s'allumer les lampes au sommet des minarets ; parfois c'était quatre néons un peu agres-

sifs dont la lumière crue tirait sur le vert, parfois une simple ampoule, tremblotante au bout d'un fil. C'était sa première visite dans un pays musulman et cette fois il ressentit d'avantage que la seule beauté du moment : il y avait quelque chose de plus profond, la quête de celui qui doute et en appelle à la communauté pour prendre sa part du mystère.

Le soir suivant, quand Jan lui parla à nouveau de la foire, il en eut assez de jouer au chaperon : malgré ses efforts, le silence s'était fait plus pesant et le solde des souvenirs tari ; ils évitaient tous les deux d'évoquer la question de la boisson, de même que celle du sens de ce voyage, par cette sorte de pudeur ou de réserve qui était probablement la seule chose qu'ils partageaient encore. De toute façon il n'y avait pas une goutte d'alcool dans cette ville, alors qu'il aille se promener comme il l'entende, ce n'était plus son problème.

Il en fut ainsi pendant trois jours encore. Louis partait le matin tôt, laissait Jan, dont les rêves n'avaient jamais l'air sereins, passer sa journée au lit, et allait se promener en ville, selon des cercles vagues et indéfinis, mais rythmés par les heures de prière qui, toujours, le faisaient s'approcher d'une mosquée et s'y mêler aux fidèles. Il revenait le soir, épuisé, sa dérive l'ayant parfois mené très loin, au-delà des centres, là où des immeubles plus bas commencent à alterner avec des terrains vagues jaunes et

secs parsemés de chèvres, et où des sacs en plastique prisonniers des buissons d'épineux claquaient au vent.

À son retour, il trouvait la chambre vide, les affaires rangées, le lit refait. Dans un angle de la pièce, la pile de films, comme un reproche - il n'avait pas trouvé, à vrai dire pas cherché de magnétophone - supportait un cendrier débarrassé des mégots du jour.

Jan revenait ponctuellement à l'heure de la fermeture de la foire, comme un fonctionnaire de la grande roue, il n'était pas nécessaire de l'interroger sur sa journée ou ses projets, il s'endormait immédiatement et le lendemain restait au lit, couché sur le dos, parfois éveillé parfois assoupi, ses deux grands pieds comme des dérives dépassant des draps froissés.

Le dernier soir, ne le voyant pas revenir, Louis s'inquiéta ; leur avion partait le lendemain, ses bagages, à peine défaits, ne seraient pas longs à préparer, mais ce voyage avait été un échec, il ne cherchait pas à le nier, il ne s'agissait pas en plus de rater l'avion, qu'aurait-il dit à son père. Il se sentait responsable, comme si Jan n'était plus un adulte, et il ne rentrait toujours pas. Il bondit de son lit, fâché à nouveau, par son angoisse, par l'absurdité de la situation, dévala l'escalier et passa sans s'arrêter devant le portier qui, au passage, lui décrocha un sourire qu'il interpréta comme moqueur. Il traversa à grands pas la ville chaude et endormie, il connaissait le trajet par coeur,

il sentait la sueur ruisseler dans son dos.

À l'approche de la foire, il se calma : elle était toujours en activité. Il entendit d'abord la rumeur, puis, comme une apparition, vit le sommet de la grande roue qui dépassait des immeubles et les lumières reflétées sur les façades du boulevard. Il ralentit le pas, il n'y avait pas à s'inquiéter, il était temps que cette expédition ridicule s'achève. Il alla directement à la grande roue, presque déserte, et n'eut aucun mal à repérer Jan dans la nacelle qui brièvement frôla la terre avant de s'envoler vers une nouvelle révolution. Il était là, son dos large, sa chemise rouge et ses cheveux épars, mais il n'était pas seul : la jeune femme du consulat était assise en face de lui, dans une robe claire, les mains posées sur les genoux et c'est avec elle qu'il échangea un regard avant l'envol. Il rentra à l'hôtel, à la fois heureux mais avec un pincement qu'il ne voulut pas analyser.

Dans l'avion, Jan resta muet, il ne lui posa pas de question et à Zaventem Léo était là, plus vieux que dans son souvenir. Il lui remit Jan comme on dépose un paquet dont a eu la charge, mais sans lui faire de commentaires : sur quelle base aurait-il pu le rassurer ?



Alice

Autant y aller tout de suite.

Alice sait, pour reprendre l'expression d'Antoine, que tout cela prendra pas mal de temps et peut-être que "tout cela" ne servira à rien, mais maintenant qu'elle s'est décidée, qu'elle a en quelque sorte franchi le pas, il lui semble insupportable de traîner, de perdre ne fut ce que le temps nécessaire de se préparer, de réfléchir à un plan d'action, bref de se mettre dans la peau de celle qu'on lui a suggéré - et qu'elle a accepté - d'être.

L'autre flic, celui que Jan trouve sympathique, le type élégant qui dit s'appeler Antoine lui avait téléphoné quelques heures après son entrevue avec Levron, quelque chose l'avait empêché de raccrocher, la voix ? "Vous n'êtes pas obligé de me croire, je reconnais que notre approche a été ridicule, mon collègue est un crétin, vous avez dû vous en rendre compte, j'essaie de le voir le moins possible, mais voilà, ce Louis s'apprête à faire une imprudence..., par naïveté certainement. Nous voulons le prévenir du danger mais mon collègue n'a pas eu les bons mots, depuis il se méfie et a coupé tous les ponts. Nous ne savons pas où il loge et chaque fois qu'il nous voit, il disparaît. Je voudrais juste qu'il m'appelle, j'essayerai de le raisonner. J'ai encore eu Jan

au téléphone ce matin, mais il n'a pas l'air prêt à faire quelque chose."

- Vous lui avez proposé ?

- Honnêtement en une heure, je n'ai pas eu l'occasion, c'est lui qui a parlé, sans arrêt, d'abord de Wenders, puis de Louis, qui s'en tirera tout seul d'après lui, puis encore de cinéma, enfin il a raccroché tout à-coup en disant : "Y a du monde au magasin, salut!"

Alice avait souri, elle l'imaginait si bien, mais une autre idée avait pris la place :

- Je peux y aller moi.

Elle avait dit ça très vite.

Dans sa chambre, elle ouvre la porte de la penderie, trouve ce qu'elle cherche sous une pile de vêtements : un training orange, acheté au retour de vacances dans les Pyrénées, lorsqu'une marche un peu plus escarpée que les autres l'avait laissée sans souffle, et qu'elle s'était jurée de faire du jogging, au moins une fois par semaine, ce qui avec la vie qu'elle mène et l'aversion de Jan pour l'extérieur sous toutes ses formes s'était vite révélé une aimable utopie de septembre. Elle prend un savon, une serviette-éponge, fourre le tout dans un panier marocain tressé, sans doute n'est-ce pas l'accessoire idéal de ceux qui fréquentent ce genre de salle, mais elle n'a rien trouvé de mieux. Antoine lui a fourni l'adresse : Ixelles rue du Sceptre, elle décide de terminer le trajet à pied : quelques

instants de réflexion lui feront du bien, et si elle doit jouer la sportive, pourquoi pas un peu d'échauffement.

Le tram la dépose avenue Louise, au pied de la tour ITT. Elle balaye du regard les toits de l'abbaye, les arbres, au-delà les maisons de la vallée. Pour la première fois, elle prend conscience de la singularité de sa mission, mais sans approfondir, elle ne veut pas évaluer les risques. Elle frissonne, resserre les doigts sur son panier et, d'un pas qui se veut souple, descend les escaliers, surprise comme chaque fois par cet îlot de paix ménagé dans la ville, le bruit des trams et des voitures suspendu là-haut, derrière les marronniers. Trois mètres en contre-bas, des moineaux sur un premier carré d'herbe, plus loin, une femme et deux enfants minuscules, habillés comme pour une expédition au pôle Nord, hilares et vacillants sur le gazon.

Elle s'assied sur le premier banc qui se présente, essoufflée - cela commence bien - et observe les petits esquimaux qui s'esclaffent en se jetant des feuilles. Tout ça est-il raisonnable ? Elle s'est lancé dans cette histoire avec la candeur d'une première communiant. Elle a sans doute étonné le flic en lui offrant de prendre contact avec Louis "Jan ne pourra pas vous aider, je peut essayer, je lui parlerai de sa part, j'essaierai de le raisonner ou de lui suggérer de vous appeler." Il avait eu l'air convaincu - ou bien

n'avait plus d'autre solution - puis remercié pour son aide, alors qu'elle n'était que doutes.

Mais la décision est prise, elle n'est pas du genre à faire marche arrière, inimaginable après l'engueulade qu'elle a eue avec Jan ; non, ils ne s'étaient pas disputés, il est incapable de se fâcher avec qui que ce soit, même avec elle. Et elle veut faire quelque chose pour Louis vis-à-vis duquel, sans le connaître, juste un regard échangé il y a longtemps, elle se sent redevable.

Elle reprend son panier et descend les dernières volées qui, comme celles d'un château, plongent vers l'abbaye dont elle traverse la cour sans lever la tête. Elle longe les étangs, dépasse des hôtels de maîtres, ferronneries torsadées, escaliers balancés, glycines à profusion, croise quelques poussettes confiées à des nounous étrangères, franchit en diagonale la place Flagey. Elle accélère le pas, elle voudrait y être maintenant, elle a encore à remonter la rue Malibran, dernier changement d'atmosphère, de culture, de religion : de part et d'autre de la place, du libéralisme épuisé par la finance - la Belgique de papa - aux quartiers immigrés, et aussi, cela va de pair, de la carte visa à la carte proton. Épiceries turques, bouchers marocains, discrète mosquée à l'arrière, salons de thé, dürüm et pitas. Puis dans la prolongation, la rue du Sceptre ; elle s'y engage, ne retrouve rien de semblable à la photo trouvée sur le site internet

"Infrastructure Sportive Émergence Ixelles": une façade multicolore avec un écriteau tapageur. À droite, le front bâti s'interrompt et sur la dernière maison, une grande lettre "T", en ressaut, fait comme un appel avant le passage de la rue sur un pont. "T" pour "Théâtre" ? Elle se souvient avoir fréquenté une salle de spectacle dans cette rue, il y a longtemps, avant son départ pour le Soudan, quand elle était encore étudiante en sociologie, ou pour "Tabac" ? Ou simplement pour tu, toi, tu te prends pour qui à jouer les détectives ou les agents secrets, pour on ne sait quel compte, encore une envie de sauver le monde ? De sauver Louis, d'épargner Jan, cette histoire est vraiment incompréhensible, elle a franchi le pont. Elle aperçoit le théâtre, au loin la rue commence à descendre, puis plus bas une station-service, un carrefour, il n'y a rien dans cette rue, ni salle, ni boxeurs, ni espions à la noix, sans doute une mauvaise plaisanterie, tant mieux pour elle, pour Jan, pour Louis, c'est alors qu'elle se retourne : tout lui a échappé.

Le "T", cette lettre solitaire, n'est pour celui qui vient de la rue du Trône que la partie visible de l'iceberg, le signe de ralliement des connaisseurs, en réalité la dernière lettre du mot SPORT, écrit en caractères énormes, qui raye le pignon de la dernière maison avant le pont du chemin de fer. Un de ces murs autrefois couverts de publicités locales, peintes à même la

brique "Tailleur Michiels", ou sous la forme de panneaux émaillés, "Carrosserie d'Ixelles", à l'intention tant du piéton que de l'usager du train.

La maison originale du dix-neuvième siècle a été prolongée vers l'intérieur d'îlot, d'abord par un entrepôt, puis par un bâtiment de facture contemporaine, mais le dernier maître d'oeuvre s'est évertué à brouiller les pistes, proposant une série de baies de tailles différentes, les unes petites et carrées, les autres verticales, non-alignées, ce qui laisse imaginer pour le meilleur des cas un plan intérieur aux multiples niveaux et pour le pire des rapports au sol chaotiques - trop hautes pour certaines, à ras du plancher pour d'autres.

Le soir commence à tomber ; les baies, éclairées de manière variée, en ombre chinoise laissent deviner une partie des activités intérieures, comme un train de nuit qui aurait traversé la campagne. Elle s'accoude à la balustrade du pont : mieux vaut tâcher de comprendre avant d'entrer. Elle est partie trop vite, elle ne voulait pas se donner le temps de réfléchir, mais depuis son départ, elle multiplie les pauses, comme s'il fallait se donner un peu d'espace de concentration.

À l'avant-plan on devine un comptoir de couleur acidulée, derrière lequel un jeune homme, très musclé et à peine couvert d'un tee-shirt moulant rêve face à un écran d'ordinateur, le menton posé sur la

paume d'une main large comme un battoir. Puis une série de baies plus petites, bondissantes et colorées, dans un désordre de formats et de positions ; plus loin, trois grandes fenêtres derrière lesquelles s'activent des athlètes sur des appareils de musculation, dans un mouvement, à cette distance, silencieux, mécanique et régulier.

Ses connaissances des activités liées au culte du corps sont très sommaires, et elle n'a pas assez écouté les explications d'Antoine. La manipulation de ce genre d'engin doit être réservée à quelques bodybuilders sans intelligence, aux adeptes écervelés du téléachat, des gens qui passent la journée face à leur miroir, torse nu et huilés, en se demandant en quoi leur corps diffère des deux pages centrales de leur revue favorite. Arrivera-t-elle à comprendre la marche de ces jouets que ces adultes ont l'air de manipuler sans effort ?

Antoine, pour lui faciliter la tâche, lui a fourni une carte de membre, il n'y a plus à tergiverser, elle pousse la porte en verre, trop lourde, premier effort de musculation sans doute. Le Monsieur Univers se détourne de son écran, lève vers elle un crâne rasé sur lequel repose des lunettes minuscules, se fend d'un large sourire " Je peux vous aider ?" Elle se tient devant lui, la tête penchée, les pieds très légèrement tournés vers l'intérieur ; son panier, auquel elle a l'air de se raccrocher comme à une bouée, ballotte

doucement : la parfaite godiche. Elle bégaie très vite "On m'a offert un abonnement !" Elle craint que l'autre réponde : "Je comprends, vous en avez bien besoin !" Mais il ne dit rien et lui fait signe d'approcher. Elle ouvre son panier et pour trouver sa carte de membre, en renverse le contenu sur le comptoir : pour une entrée discrète, c'est réussi.

Depuis le hall, une perspective se développe sur plusieurs plans, en profondeur. Une sorte de rampe, rythmée par élargissements et rétrécissements successifs, flanquée sur la gauche par des vues sur la voie de chemin de fer - l'impression navrante de désordre se confirme à l'intérieur - conduit à un escalier finement ajouré. À droite quelques portes, puis le comptoir d'un bar, deux ou trois personnes attablées - ces jeunes gens ne doivent pas carburer au Campari orange mais aux cocktails énergisants -derrière le filtre de l'escalier, les appareils de musculation. Un ensemble assez coloré, plein de vie en tout cas ; d'un pas résolu elle se dirige vers le fond pour acheter une bouteille d'eau - elle a vu ça dans toutes les pubs, beaucoup boire avant l'effort - quand elle entend derrière elle "Mademoiselle !" Elle se retourne, paniquée, qu'a-t-elle fait de travers ? Le géant chauve - la comparaison avec "Monsieur Propre" lui saute alors aux yeux - lui montre un escalier qui mène au sous-sol. Évidemment, tous ces espaces, toute cette belle lumière ne lui sont pas destinés : on a sans doute



réservé en cave, à l'intention des débutants de son espèce, quelque local mal éclairé pour manoeuvrer des haltères à l'abri des regards et se forger ses premiers pectoraux dans la discrétion. À la fois déçue, mais rassurée de ne pas avoir à s'exhiber, elle obéit ; en bas, d'après les pictogrammes, deux portes formalisent la séparation des sexes, femmes à gauche, hommes à droite : un message politique ? Pour l'homme, pouvoir, argent, violence... pour la femme, solidarité, famille, trop simple : "Avec la chute du mur, la famille reste le dernier exemple effectif du communisme" a dit Jan. Elle pousse la porte, des vestiaires collectifs, un peu de lumière latérale, papiers en acier et bancs en bois : personne.

Elle enfile son survêtement, se regarde dans le miroir, surprise par son air déterminé : front volontaire, sourcils froncés, elle n'est pas aussi lâche qu'elle le pense, elle sourit ; moins réussi, le sourire, il manque de conviction, mais qu'importe. Elle quitte la pièce par la porte opposée, un petit hall, une baie tout en longueur qui diffuse, au ras du sol, une lumière bleutée. Elle entend une porte claquer : un homme sort face à elle, en peignoir blanc, le crâne recouvert d'un capuchon. Au moment de la croiser, il lève la tête et lui fait un petit salut, les deux doigts sur la tempe, avant d'entrer dans les vestiaires : sa peau, d'un noir profond, est constellée de fines gouttes de sueur.

Deux inscriptions : "hammam", une flèche vers le

fond, "salle", une flèche vers le haut, un escalier aux marches recouvertes de bois. Elle s'imagine, en montant la volée, comme ces champions, dans un de ces quelconques films de boxe - Jan en possède une série - le grand combat, la scène finale : le peignoir en soie rouge est brodé d'un dragon, les flashes crépitent, des femmes vous sourient, des hommes vous tapent sur l'épaule et hurlent des encouragements incompréhensibles, en route vers la lumière... La sonnerie de son portable la tire de sa rêverie, elle l'a laissé au vestiaire - le thème du "Troisième homme", les notes obsédantes d'Anton Karas - elle redescend, c'est Jan évidemment "Ça va ?" Quand elle l'a au téléphone, jamais plus de quelques mots, elle "Ça va ?" pour dire "Tu vas bien ?" (sous entendu "Tu es sobre ?") lui "Tu es où ?" Pas pour la situer géographiquement, pour savoir ce qu'elle fait, à quoi elle pense, où elle en est, une autre forme de "Ça va ?", en quelque sorte.

Elle résume : "Je soigne mon corps" Ce qui lui semble le moins mauvais mensonge. " Et toi ?" "Je soigne mon compte." S'il est capable d'humour, c'est rassurant. Pour reprendre son expression, tout est "sous contrôle", il y joint en général le geste, bras tendu et main à plat. Sa voix est claire, elle n'a pas à s'inquiéter, elle jette son portable dans le panier, le recouvre de ses vêtements et s'éloigne rapidement. Monter, c'est revenir à la lumière, le mineur achève

sa journée, elle commence sa mission : voir, ne pas être vu.

L'escalier débouche au centre des opérations : à droite, un patio, des plantes aromatiques, un platane dont les feuilles tombées font comme un tapis ocre, à gauche, le bar, désert. En face, la pièce principale, bien plus grande que ce qu'elle n'avait imaginé, le fond tapissé de miroirs lui renvoie son image, minuscule. D'un côté une rangée de punching-balls et de sacs de sable - des poireaux suspendus par leur feuillage - de l'autre différents appareils de musculation. Au centre, au centre du centre, en majesté, toute la composition du bâtiment orientée autour de lui, le ring, un magnifique ring de boxe bordé de plastique écarlate et surmonté d'un double cordage entre poteaux aux points cardinaux : un ring auprès duquel les forces du centre se sont unies pour célébrer la toute-puissance, à commencer par les toitures qui se sont assouplies devant sa grandeur, s'élèvent autour de lui dans une spirale de respect.

Elle a lu au dessus de la porte : "Centre Sportif", et l'inscription "SPORT" pourrait faire croire à une certaine forme d'universalité des disciplines pratiquées, mais la disposition du ring, sa mise en scène savamment étudiée ainsi que celle de la majorité des accessoires qui lui font comme allégeance ne peuvent pas tromper : ici, sans décoration superfétatoire, sans ors ni moulures mais avec une débauche d'effets

volumétriques et de progressions spatiales, on magnifie la boxe. Pour certains le noble art, pour elle une vilaine manie de petits garçons qui n'ont d'autres façons d'en découdre qu'avec leurs poings.

Elle n'entend rien au sport, mais le scénario est clair : la finalité des entraînements, des privations, de toute une vie d'austérité est d'accéder à ce ring, ce temple païen surmonté d'un couronnement en spirale, comme celui de la Sapience de Borromini. Mais il est évident que cet espace sacré ne se livre pas au commun des mortels, à la première petite frappe qui, fière de ses biceps, aurait voulu faire le coup de main. Le ring est accessible, à portée de vue, mais il n'y a pas de raccourci pour s'en approcher ; au préalable il faut assurer les différentes étapes, les multiples stations d'un chemin de croix à côté duquel celui du Christ aurait paru une sinécure. Autant de périodes de souffrances depuis le fond de la salle, à droite, là où quelques pâles judokas s'exercent à des prises improbables sous un plafond bas comme un ciel d'orage, puis, le toit commence alors son ascension, étape suivante, exercices d'échauffement, étirer sans fin muscles tendons et grimaces, ensuite quelques mouvements rythmés, trotter sur place ou sauter à la corde, des rangées de sacs à martyriser, le corps meurtri demande grâce, on passe au fond, à la ligne de miroirs qui vous renvoie l'image de votre corps - pas encore assez musclé - et celui des autres -

déjà des athlètes - mais le plafond ne vous a pas attendu, il s'est encore élevé, combien d'années pour en arriver là ? Il est temps de s'essayer au petit ring, planté au ras du sol, à peine plus qu'un tapis, un nautobot, un avorton, ridicule, on le soupçonne même d'être mobile, une vaguelette le ferait partir à la dérive comme le panier de Moïse, mais c'est un pas important, une étape, pas le centre du monde, mais le centre de quelque chose. On en rêvait jadis, lorsqu'on a débuté, puisque n'osant imaginer le pinacle on envisageait son entablement, mais aujourd'hui, alors même qu'on y accède, c'est vers le grand ring que l'on louche, et on souffre en comprenant que les étapes à venir seront cent fois plus dures que celles qui les ont précédées et, dans ce constat amer, les yeux admiratifs des débutants du premier plafond, que l'on fut naguère ne vous sont d'aucun secours...

Elle arrête là ses divagations ; elle n'est pas censée être là pour la boxe ou les boxeurs, ni pour les adeptes du karaté ou du taekwondo, juste le rôle d'une femme de quarante ans qui, malgré un corps souple, une alimentation saine, une éducation supérieure et des points de vue ouverts aux idées féministes se serait fait piéger au détour d'une pub, d'une émission de télé ou d'une revue parcourue chez le dentiste, aurait décidé de se plier aux obligations du culte du corps, du ventre plat et des abdominaux fessiers.

Les appareils de musculation sont en veille le long du mur, des sauterelles au repos ; la toiture s'est encore élevée d'un cran et une mezzanine en L divise l'espace. À travers trois grandes baies, on découvre un magnifique panorama sur le chemin de fer, mais elle n'est pas là pour voir passer les trains, ni pour tourner le dos au ring. L'escalier ajouré qui rejoint la mezzanine attire son attention, si frêle, il ne doit pas être conçu pour les poids lourds, elle s'y engage avec un air d'habituée. D'autres appareils, plus légers, occupent le niveau supérieur. Une situation idéale : un belvédère sur le ring, mais aussi un point de vue vers le bar, sur la sortie des vestiaires et, au-delà, vers l'entrée et la rampe, que personne ne doit jamais utiliser, puisqu'il faut transiter par le sous-sol.

Elle choisit une machine dont le fonctionnement n'a pas l'air trop rébarbatif, un engin pompeusement baptisé "Joggers Paradise", rien de plus qu'un trottoir roulant comme on en voit dans les métros ou les aéroports, réduit à quelques mètres et surmonté d'un cadran sur lequel programmer sa vitesse. Mais ce réglage exige du doigté : trop lent, c'est risquer d'arriver tout de suite au but et, en quelques foulées, s'écraser sur le cadran ; trop rapide, reculer peu à peu, perdre le combat contre la machine, chuter lors de la prise de contact avec le sol.

Quand on pense à la beauté des parcs voisins, au reflet des hêtres pourpres sur l'étang du Bois de la

Cambre, celui des saules sur ceux d'Ixelles, que signifie cet ersatz de course à pied, ce mange muscle immobile et abrutissant : le comble de la modernité, le fitness comme paradigme du bonheur physique ? Malgré tout elle se lance, et après avoir trouvé un rythme de croisière - huit virgule cinq kilomètres à l'heure affiche le compteur - se plaît à observer le spectacle : le grand ring est toujours vide, en vacance, mais d'autres sportifs, ou comme elle aspirants à le devenir, occupent les lieux dans un calme relatif.

Tout à coup un élément nouveau, un carré noir à l'extrémité de son champ visuel attire son attention : en contrebas, au bar, deux hommes ont pris place, des asiatiques, minces, plutôt grands et très bien habillés, costume en lin noir, chemise blanche, tout à fait immobiles, des taches d'élégance dans ce décor où le survêtement et le jogging constituent la référence vestimentaire. Deux frères, presque jumeaux, si classique de ne pas remarquer les particularités physiques des étrangers, leurs traits génériques, ici cheveux noirs, pommettes saillantes, yeux bridés, prenant le pas sur leurs différences, à les regarder de plus près, l'un plus souriant que l'autre, ou enclin à sourire, un pli léger, à peine plus affirmé à la commissure des lèvres, pour le reste impassibles, de vraies statues de cire - elle s'en veut de penser en termes si généraux, des clichés d'un autre âge em-

pruntés aux bandes dessinées qui usent de mots réactionnaires, chinetoque, face de citron... C'est à ce moment qu'apparaît depuis les vestiaires un autre asiatique. Il monte d'une foulée souple, sans un regard pour ses compatriotes. Et pourquoi ses compatriotes, avec ses cheveux frisés, il ne leur ressemble pas. Il traverse la salle, pose son sac et commence à sautiller, dos aux miroirs, les mains dans les poches d'un survêtement carmin. Sans quitter l'homme des yeux, fascinée par ses gestes - la puissance du fauve, mais sans la cruauté - elle cherche un autre ustensile qui ne l'obligerait pas à se tourner sans cesse et trouve un accessoire face aux rambardes de la mezzanine, une sorte de machine à ramer. Comme l'autre est une machine à courir, y aurait-il des machines à nager ?

Elle n'a jamais fait d'aviron et si la vue d'un skiff avait, un jour d'automne, pu l'émouvoir, c'était bien plus à cause de la finesse de l'embarcation qui en silence glissait sur l'eau, que par la mécanique du geste. En bas, l'homme a fini de s'échauffer et s'est débarrassé de son survêtement, découvrant une musculature abondante, puis a mis un casque et enfilé des gants pour marteler un sac de sable.

Après quelques coups de rames, elle doit se rendre à l'évidence : à ce type d'exercice, ce sont les abdominaux qui sont convoqués et les siens doivent se dissimuler très loin ; en cinq minutes, elle est en nage.



Elle comprend alors pourquoi tous les habitués se baladent avec une bouteille d'eau, s'extirpe de son embarcation et descend chercher quelque chose à boire. Elle longe les jumeaux qui l'ignorent. Il n'y a personne au comptoir, deux ou trois distributeurs dans un angle proposent des boissons pour sportifs - sûrement de l'EPO dilué, du pot belge ou des cocktails de protéines à en juger par la musculature ambiante - mais elle dégote néanmoins une bouteille d'eau pas trop froide, non enrichie, non-vitaminée, naturelle.

Alors, elle ressent un courant d'air depuis le hall. Elle se retourne, quelqu'un, à priori bien introduit, vient de faire son entrée ; il y a des éclats de rire, de grands gestes et tout un petit cérémonial d'accueil : poing contre poing, épaule contre épaule, doigts alternativement vers le haut et vers le bas, une sorte de danse rituelle dont elle a déjà vu des esquisses dans des clips de rappeurs, puis nouvel éclat de rire, nouvelle pirouette, l'homme se retourne et lui fait face, c'est Louis. Après-tout ce temps, et à cette distance, elle n'aurait jamais imaginé le reconnaître aussi facilement. Louis, bien sûr, à qui d'autre t'attendais-tu, son coeur s'emballe, merde, ce n'est pas le moment de paniquer, elle n'a rien à faire, enfin rien de précis, que doit-elle faire, elle ne sait plus exactement, ah oui, lui parler, simplement le prévenir qu'il y a du danger, tout de suite ? Non, elle doit réfléchir,

trouver le bon moment. Elle prend la bouteille dans le bac du distributeur, tourne les talons, remonte à son poste d'observation. Ramer, ramer, faire bouger le chariot d'avant en arrière, il y a là une occasion de calmer l'excitation qui s'est emparée d'elle, un deux trois, quatre, sept coups de rame, l'équivalent de la traversée de la petite largeur de l'étang d'Ixelles, pas plus, et elle est complètement épuisée.

Quelques minutes plus tard, Louis fait son apparition par l'escalier, emballé dans un peignoir turquoise avec un passepoil or. Il a l'air de connaître tout le monde, ou plutôt tout le monde le connaît, une sorte de célébrité locale qui ferait le tour des popotes : un petit mot à gauche, une tape amicale à droite, quelques gestes de zoulous de-ci delà, mais devant le Chinois, qui saute maintenant à la corde, un simple salut. Lui aussi débute par des exercices d'assouplissement, puis monte sur une machine à courir - une allure de promeneur, pas plus de dix, dix et demi, se permet-elle d'estimer - sans faire attention à ce qui se passe autour de lui. En fait, la plupart de ces sportifs donnent l'impression de fonctionner dans une bulle : moi, mon souffle, ma machine, mon corps, personne ne s'intéresse aux autres. Exceptée elle et les jumeaux bien sûr, chacun fixé sur son objectif.

Ensuite apparaît un homme âgé, petit, râblé, en chemise blanche et pantalon de gabardine grise dont les plis tombent net sur des mocassins à glands. De sa

position, Alice a une vue imprenable sur sa coiffure, des cheveux noirs jais rabattus sur une calvitie très avancée qui surplombent un visage large, tout en poches sous les yeux, qu'un nez pointu vient égayer : une magnifique tête pour second rôle dans un film français des années cinquante, Jan aurait adoré. L'homme serre quelques mains, sans originalité, les claquements de doigts ne sont ni de sa culture, ni de sa génération, puis s'approche de Louis et lui parle à voix basse, un bref échange, Alice est trop loin pour comprendre. Ils s'approchent du Chinois, quelques mots suffisent, puis le second rôle disparaît dans une réserve, en ressort avec un casque et une paire de gants qu'il enfile à Louis. Au bar, les Chinois n'ont rien perdu de la scène.

Les deux sportifs montent sur le ring, écartent les cordes d'un mouvement ample, sont rejoints par l'entraîneur qui se révèle plus souple qu'elle ne l'aurait cru. Les boxeurs se saluent et se mettent en mouvement. Il ne s'agit pas d'un match, d'un combat ou de quoi que ce soit du genre, sans doute une sorte d'entraînement, de répétition, de leçon peut-être, elle est aussi incompétente dans le vocabulaire de la boxe que dans celui de la musculation ; au tennis, on aurait dit qu'ils échangent des balles. Dans ce ballet, l'homme en clair, minuscule à l'ombre des géants, les pieds bien à plat, aussi stable que les autres sont bondissants, fait la navette comme un remorqueur

entre deux paquebots.

L'atmosphère des lieux change, le ring devient centre de gravité, celui autour duquel le monde s'organise : sans modifier leurs occupations, tous ont l'oeil aimanté par lui. Au fond, les mômes en kimono ont bien du mal à suivre les instructions de leur moniteur, à gauche, les femmes en surpoids qui se déhanchaient sous la conduite d'une espèce de Jane Fonda ont réorienté leurs exercices ; les trois utilisateurs des rameurs les abandonnent, au profit de ceux qui dégagent de meilleures perspectives. Tout le monde a soudain quelque chose de mieux à faire, face au ring. Quant aux occupants de la mezzanine, les amateurs, les muscles-mous, les sans-grades, sans fausse pudeur, ils abandonnent leurs accessoires et, accoudés à la balustrade, prennent la position de vulgaires spectateurs.

Entre les cordes, les épaules en avant, le cou légèrement rentré et les poings, comme des nouveaux-nés, blottis contre leurs joues, les boxeurs poursuivent leur menuet ; en vingt minutes il y a beaucoup d'esquives, des figures, peu de coups, mais la chorégraphie, pour autant qu'elle puisse en juger, est de qualité. Quand l'entraînement prend fin - il n'y a ni cloche, ni directive, ni geste significatif, simplement les mouvements se ralentissent, puis s'arrêtent, comme si les piles des boxeurs avaient rendu l'âme - tout le monde, même le monsieur loyal, a l'air satisfait.

Fascinée par cette parade amoureuse dont elle n'a compris ni la logique ni l'enjeu, elle veut se joindre aux quelques spectateurs qui, du paradis ou des loges, manifestent leur enthousiasme en applaudissant. Alors l'imprévu se produit : pour avoir les mains libres, elle a déposé la bouteille à ses pieds et, est-ce un faux mouvement ou la pente du plancher, elle ne le saura jamais, celle-ci roule, passe sous la rambarde et s'écrase sur le sol quatre mètres plus bas, juste au pied du ring, dans un bruit - pour une si petite bouteille - largement exagéré.

Les regards de tous les occupants de la salle, spectateurs, judokas, boxeurs, dans un même mouvement se fixent sur l'objet du scandale, une bouteille agonisante, un pauvre petit amas de plastique et une flaque qui s'élargit sur le sol. Puis remontent vers le lieu d'où le coup est parti. Elle aussi aurait voulu avoir un capuchon à rabattre, mais il est trop tard. Louis la dévisage un instant, elle ne peut voir s'il l'a reconnue. De son balcon, elle jette un "Excusez-moi", qui sonne faux et lui semble, comme la bouteille, chuter et se répandre sur le sol, dans l'indifférence générale.

Très vite tout le monde reprend ses occupations ; de toute façon le combat est terminé et les boxeurs, se serrent la main. C'est à ce moment qu'elle se rend compte que si tous les yeux ont convergé vers elle, les siens, pour se donner une contenance, sont restés braqués sur le ring, et voilà ce qu'elle a vu : les deux

boxeurs qui, au moment de la chute, achevaient d'enlever leurs gants, ont visiblement profité de l'incident pour les échanger, ce dont personne ne s'est aperçu. Pour l'avoir vu à la télé, elle sait qu'au football, l'échange de maillots en fin de partie est une pratique courante, une manière de troc sportif ; mais on n'est ni au foot, ni à la télé, hélas, elle aurait donné cher pour voir le ralenti. Mais il y avait dans la précipitation des gestes, dans la fébrilité soudaine et dans les coups d'oeil réciproques - ces deux-là se connaissent bien mieux qu'ils ne le laissent paraître - quelque chose d'évident : ils ont saisi l'occasion de mettre en oeuvre un plan auquel la chute de bouteille donnait un coup de pouce providentiel ; de toute évidence, l'échange de gants était concerté.

Alice ne reprend conscience que bien plus tard. Elle s'était remise à sa machine, mieux valait se faire oublier, et obligée à effectuer deux cents coups de rame, Ostende-Douvres au minimum, sans les vagues et les porte-conteneurs peut-être, mais une sacrée distance quand-même, l'effort était énorme, disproportionné par rapport à son potentiel sportif. Alors tout s'était mis à tourner, les gants, Monsieur Propre, la bouteille en plastique, le passepoil doré, les jumeaux de Canton. Douvres, détachée comme dans un rêve des côtes anglaises, avait traversé la Manche et appareillé le littoral belge, les scones étaient devenus

des gosettes et les fics and chips des moules et frites, tout s'était emmêlé. Il n'y avait plus qu'à ramer, ramer quitte à perdre conscience, tenter coûte que coûte de joindre le rivage, et quand elle revient à elle, les boxeurs et les jumeaux avaient disparu.

Encore un peu abrutie, elle se lève et prend congé de son skiff, il n'a qu'à rentrer tout seul en Angleterre, il doit connaître le chemin. Les jambes molles, elle descend l'escalier comme un automate, agrippée à la main courante. Retrouver les vestiaires, rester seule, prendre sa douche, regarder les trains pourquoi pas, le tortillard Bruxelles - Braine l'Alleud doit ramener ses derniers navetteurs, mettre tout en ordre, souffler, calmement. Elle pousse la porte et comprend trop tard qu'elle s'est trompée : elle est chez les hommes, chez un homme plutôt. Le Chinois, qui a remis son peignoir, est là, à genoux, le dos droit et les mains sur les tempes, les yeux fermés, presque face à elle, il prie. Pourquoi se sent-elle gênée ? D'avantage que s'il avait été nu, elle ne sait pas, elle entrevoit le sac de sport et les gants sur la banquette, il n'a pas ouvert les yeux, elle referme doucement la porte, puis dit tout doucement et surtout pour elle-même "Excusez-moi, excusez-moi..." Elle entre dans l'autre vestiaire, le sien - la signalisation lui avaient échappé - celui-ci a une fenêtre et on voit effectivement passer un train. Elle fouille dans son panier, en extrait son portable et appelle Jan sans réfléchir, elle veut l'entendre, elle dit

"Ça va ?" Mais cette fois, elle ne s'adresse pas à lui, elle s'en fout de son état supposé d'ébriété, elle voudrait juste lui parler.

- Où es-tu?

- Au même endroit que tout à l'heure, je..., enfin j'arrive. Elle raccroche, jette le portable dans le panier, s'assied sur la banquette, met sa tête dans une serviette-éponge : le buste penché, les coudes sur les genoux, elle pense entre les larmes "Bravo, une vraie attitude de sportive !"



## 2003 BOXE entraînement et combat

De tous les entraînements, ceux qu'il préfère sont ceux qui le font le plus souffrir. Les séances auxquelles, par défi personnel ou parce que son entraîneur est là, il faut se donner à fond, l'occasion de se vider. Plus que se vider se retourner, l'homme à l'envers : peau, cheveux, oreilles, jointures passent à l'intérieur, protégés pour une fois, même les bruits, les injonctions scandées de Rachid - que tout le monde appelle Monsieur Rachid - "Plus sec, plus sec Louis !" Les coups déjà amortis sur le sac, les bruits de semelles qui frappent l'asphalte pour le jogging du matin, le claquement métronomique de la corde à sauter sur le parquet, les cris des gamins énervés qui en sont à leur deuxième jour et se prennent pour des champions, plus rien n'arrive jusqu'à lui, ou alors diminué, affaibli, en sourdine, comme à travers une épaisseur de coton. Et les organes par contre, coeur, foie, estomac, intestins, même le cerveau, projetés à l'extérieur, crûment exposés, comme des tripes sur un étal de marché, en martyr, à vif, les glaires n'en sortent que plus facilement : quand il part s'entraîner dans les bois, le crachat droit devant, avec un petit goût de sang, et la morve que l'on repousse du revers de la manche.

Monsieur Rachid lui a dit " Tu veux essayer de te

battre ?" Il a compris ce que ça veut dire : un vrai combat, officiel, pas l'entraînement classique au club avec les autres , mais une rencontre avec un inconnu, du public. Il a accepté, non qu'il se soit senti plus motivé que lors des autres propositions, il n'a jamais vu de vrais matchs, seulement les classiques des films de boxe mais il s'est dit que pour une fois, ce serait bien de voir tout ça de l'intérieur. Quand il a accepté, il a vu Monsieur Rachid, qu'il aime bien pourtant, esquisser un sourire et ce sourire ne lui a pas plu, celui d'un dealer de seconde zone, qui vient de se faire, après bien des d'efforts, un nouveau client.

Aujourd'hui c'est mardi, mais la salle est fermée pour les congés de Toussaint ou du jour des Morts. Il ne croit pas aux saints, ne veut pas penser aux morts et le combat est annoncé dans trois semaines, alors que faire ? Les dix kilomètres prescrits par Rachid, au petit trot "Vas-y, vas-y, c'est bon pour tes jambes, ton souffle, ton coeur".

C'est un de ces jours de gris et de pluie où la nature a décidé d'en finir avec les dernières feuilles qui s'accrochent aux arbres, alors elle envoie son meilleur vent, celui qui souffle en rafales irrégulières, redouble ses assauts, ne fait pas de quartier. Dans les sous-bois, il est trempé après quelques minutes, bien faire attention aux flaques et aux branches mortes éparpillées sur le chemin ; le trajet habituel longe un

ruisseau, presque un torrent aujourd'hui, l'eau a tout envahi, il sent ses pieds s'enfoncer dans la boue et, à chaque enjambée, celle-ci se projeter dans son dos ; se concentrer sur la respiration, inspirer un deux, trois quatre, expirer un deux, trois quatre cinq et tout doucement allonger la foulée, sans forcer sur le souffle, le mouvement est plus délié et l'accélération se fait sans effort, une montée on pousse un peu, une descente on relâche, ça vient, tout s'assouplit et la légère ivresse s'annonce, les endorphines, la musique du mot le fait rêver, lui évoque quelque chose de merveilleux, des elfes ou des fées, longs cheveux blonds, avec la pointe des oreilles qui dépasse, comme celles d'un aimable loup. Attention, des créatures quand même, avec un parfum de chanterelles et de soufre mélangé, mystérieuses et parfaites dans cette atmosphère de bois trempé, belles et malfaisantes, trois quatre, il ne peut penser à quoi que ce soit sans en voir le bon et le mauvais côté. Ce combat par exemple, est-il prêt, en a-t-il envie, est-ce nécessaire, peser le pour et le contre, mais pas juger, non jamais, le symbole de la balance pour la justice, aberrant, juger c'est fermer, lui il veut ouvrir, Monsieur Rachid le répète "Il faut ouvrir, inspirer, ouvrir la cage, libérer", quatre cinq, bien sûr, on y va, le vent est favorable, d'ailleurs il ne le sent plus, il est dans les arbres, il est dans la course et il sera dans le match. Le bois est parsemé de troncs hirsutes, sans

génie naturel ni stratégie forestière, sans plan en quelque sorte, ce qui lui convient, lui non plus n'a pas de plan, il ne pense pas à plus tard, trois semaines c'est déjà loin, en fait il se connaît, il n'a pas d'avenir, ce n'est pas péjoratif comme on le dirait d'un cancre, d'un loser ou d'un désespéré, mais parce qu'il se sait incapable de voir au delà, trois semaines, s'entraîner gagner sur le souffle ici, sur la puissance en salle, sa foulée s'allonge encore un peu.

Soudain, à sa gauche, il entend un craquement : à quinze mètres devant lui, le tronc d'un arbre énorme, moussu et couvert de lierre, s'abat dans un désordre de branches brisées, quelques enjambées et il en écrase les plus fins rameaux ; il n'a pas eu le temps d'avoir peur, au contraire, il se sent renforcé, c'est comme s'il s'était uni à la bourrasque et à la pluie pour triompher de la forêt. Puis le chemin sort du bois par une côte qui a été aménagée jadis en escalier, avec des rondins de bouleau qui s'en vont pourrissant, une chaussée à traverser. Les gens qui passent en voiture - ils reviennent du cimetière, dans l'habitable ça sent les chrysanthèmes et le pardessus mouillé - doivent le prendre pour un fou, avec son training crotté et le capuchon rabattu. Il contourne un autre bois, à la lisière d'un côté le gémissement des troncs de l'autre le souffle de la tempête sur les herbes, puis le chemin redescend, il ne veut plus freiner, en bas il y a un étang, pas plus d'une mare d'ha-

bitude, mais aujourd'hui gonflée, prête à déborder sur le pré, une dernière accélération et là, il n'y a personne évidemment, qui se risquerait à cette heure dans ces conditions, il ralentit et pousse un cri, un cri de bête, un cri pour rien, comme un tigre au désespoir. Il rentre chez lui bien plus en forme que quand il est sorti, trempé, vidé, sale, heureux.

Le jour prévu, il arrive sur les lieux une heure avant le début de la pesée, trois heures avant les premiers combats. C'est trop tôt, son entraîneur l'a prévenu, il martèle à longueur de journée "Ça sert à rien de se remplir la tête Louis, fais comme d'habitude, arrive juste avant, te laisse pas monter la pression" et tous ces conseils sont entrecoupés d'un mot en arabe, bref, comme un souffle, qui doit signifier quelque chose comme "Laisse".

Pourtant il est là. Un mois avant Noël, il y a déjà des guirlandes dans les rues ; les quelques passants qui promènent leur chien ne peuvent se douter que la paisible école primaire, qui aligne ses bâtiments en briques le long de la rue, sera ce soir le théâtre d'une "rencontre", terminologie largement optimiste pour de furieux échanges de coups de poings, qu'avec emphase les organisateurs ont appelé "La nuit des poids lourds", une série de combats pour des types au-delà des quatre-vingt-dix kilos. En hors d'oeuvre, en "ouverture de soirée", comme le dit l'affiche, on a placé des boxeurs comme lui, moins expérimentés,

moins connus, moins lourds aussi. Il a vu l'affiche dans plusieurs lieux de la ville, avec un type énorme tout en muscles et en gants ; les bras sont croisés et la tête, qui se confond presque avec le "O" de "BOXE", regarde l'objectif légèrement de côté d'un air de défi. Avec son nom aussi, en plus petit ; il se demande ce qu'en penseraient ses parents, ses anciens copains de l'université, il n'a prévenu personne évidemment, mais au moment où il le formule, il se demande qui est le "quelqu'un" de ce "personne" ? Quelqu'un d'avant, d'avant quoi ? D'avant. Quand lui-même était un autre. Il entend la voix de son père, invraisemblable, il hocherait la tête, mais il ne serait pas fâché, ils ne l'est jamais, et ne paraîtrait pas triste alors qu'il le serait certainement.

Avant-hier il a pensé à Jan, lui comprendrait peut-être, puis il a oublié. Ensuite, il y a encore eu deux jours de préparatifs, son entraîneur est presque plus tendu que lui. Depuis le temps qu'il s'en occupe et répète, inlassablement, ce que tous les coaches du monde doivent dire à leurs poulains qui ne se décident pas "Je te comprends pas, pourquoi tu y vas pas, sinon ça sert à rien tout ça, c'est incroyable, tu ferais un malheur ", etc..

À l'angle de la rue, une cabine téléphonique ; saisi d'une impulsion, il compose le numéro de Jan, il a toujours ses coordonnées, chaque fois qu'il change d'agenda, il recopie le numéro, en se disant "Un de

ces jours il faudrait quand même que j'appelle Jan..." Après deux sonneries, il entend "Paradise Vidéo, bonjour ?", une voix d'ado, au timbre mal assuré, et des gloussements à l'arrière-plan.

-... Bonjour, c'est pour Jan.

- Il est pas là. Il est sorti. C'est personnel ? Je dois laisser un message ? Il est avec Madame. C'est de la part de qui ?" Le gamin joue la comédie pour un public acquis d'avance à ses pitreries.

- Non, ça va merci, et il raccroche.

Il est autant perturbé par le "Paradise vidéo", que par le "Madame", cela fait plus de sept ans qu'ils ne se sont pas vus, depuis le Soudan, après il n'a rien fait pour le revoir, il appelait de temps en temps, mais c'était toujours lui qui faisait le premier pas, alors...

À l'entrée de l'école, on a disposé une table en travers du couloir où l'on vend des tickets et des carnets de boissons, on se croirait dans une fancy-fair. C'est l'organisateur qui tient la caisse, il le connaît, un type maigre avec des yeux très bleus dans des orbites creuses, qui vient parfois au club. Il ne parle pas, mais il regarde et on murmure qu'il a été très bon, un grand espoir de la boxe belge, mais personne ne dit jamais s'il a confirmé.

Il entre dans une salle, c'est le préau de l'école, un grand espace en longueur couvert d'une verrière en suspens sur une délicate charpente métallique, et surplombé de deux rangées de coursives, elles-

mêmes appuyées sur des consoles en fonte, dans le même style Art Nouveau que le préau de la rue du Métal. Au centre on a disposé le ring réglementaire, six mètres sur six, et de part et d'autre une dizaine de rangées de chaises pliantes en métal marron foncé. Au fond, sur une série de tréteaux, un comptoir avec une grande nappe blanche en papier, une pompe à bière, des bacs de sodas, des alignements de sandwiches au jambon et au haché, deux énormes hauts parleurs qui diffusent une musique de circonstance, mi-kermesse de village, mi-boîte de nuit. Il n'y a presque personne et il s'assied. Au premier rang, on a collé une feuille sur les dossiers des chaises, au chatterton noir, avec l'inscription "OFFICIELS-RESERVÉS". Tout à l'heure, il montera sur ce ring, incompréhensible, il aurait dû appeler Jan plus tôt, et c'est quoi cette histoire de vidéo-club ?

Peu après, les premiers sportifs arrivent par petits groupes, les uns Blancs, les autres Noirs, comme aux échecs. On se dit bonjour : simple poignée de main, salut des deux doigts sur le bonnet, accolades muettes, éclats de rires et tout l'arsenal des gestes codés usuels en cette circonstance. Il attend près d'une heure à rêver, puis se lève, Rachid n'est toujours pas là. À l'autre extrémité de la salle, sur la porte de droite, une autre feuille punaisée "PESÉE" et à gauche "VESTIAIRES", il entre pour se changer. Ceux-ci se sont improvisés dans une salle de classe



dont on a entassé les chaises et les tables, au fond près du tableau et qui a été divisée en deux par un paravent en bois couvert de dessins d'enfants : "Je dessine mes vacances". Une peinture à la gouache attire son attention, une scène lumineuse, dans toutes les teintes du jaune et du bleu représente une plage, une petite fille, un château de sable, une mer sur laquelle dérive un voilier et un marin qui regarde vers le large. Il met longtemps à comprendre ce qui le fascine dans ce tableau idyllique : le sable est bleu-roi, la mer jaune et le soleil, si conventionnellement disposé dans l'angle supérieur droit, est presque violet.

Le paravent sépare deux mondes, deux couleurs qui tout à l'heure s'affronteront sur le ring : les bleus et les rouges.

- Ton nom ?

- Louis, il ajoute, précipitamment : Louis Ponneers ! Il se souvient de sa rentrée à l'école secondaire. Le premier jour, il s'était présenté par son prénom, ce qui avait déclenché l'hilarité des élèves de sa classe qui semblaient tous savoir que quand on est devenu un grand, on doit s'appeler par son nom de famille.

L'homme qui l'a apostrophé, les cheveux rares, jaunes, soigneusement rabattus, des poches sous les yeux et un blazer bleu marine orné d'un écusson, consulte une liste et lui lance:

- Bleu !

Il sait dans quel camp il se battra.

Il est encore en avance quand il se présente à la pesée. Dans ce qui doit être la salle des professeurs, il y a déjà une petite douzaine de personnes, des boxeurs, leurs entraîneurs et, assis derrière une table, trois hommes, la soixantaine passée, en chemise blanche à fines lignes bleues : même front dégarni, mêmes lunettes posées au bout du nez, des officiels également, comme des frères, penchés sur des documents, fiches et carnets. L'air est étouffant, sans doute pour ne pas refroidir les sportifs qui sont torse nu. Il s'assied à l'écart et écoute, sans entendre, des poids et des noms.

- Soixante kilos cinq cents

- Et son nom ?

- Antoine Palmieri.

- C'est noté, au suivant !

- Garbrowski, Piotr.

- Septante trois cents.

- C'est le règlement, Monsieur, il faut couper la barbe !

- Cinquante-quatre trois cents.

- C'est un cadet.

- Une barbe légère, je dis pas...

Le jeune noir regarde l'officiel avec des yeux incrédules, mais ne dit rien.

- Septante-cinq cinq cents.

- Magnifique.

- Pas trop vite sinon on va se perdre ! C'est comment encore ton nom ?

- Ghazouali, Mohammed.

- Je lui ai dit : "On ne peut pas boxer avec un bouc."

- Je peux y aller ?

- Un moment Monsieur ! La patience est un art qu'il faut cultiver, vous l'apprendrez.

- Dis, le jeune de quinze ans, c'est un à toi ? Il boxe qui ?

- Son adversaire...

- Ah c'est malin !

- Il a l'autorisation de ses parents ? Nous on veut pas avoir de problèmes."

Un homme se tient à côté du gamin, quarante ans la gueule cassée. Tous les boxeurs parlent le français ou le flamand, mais leurs entraîneurs, plus âgés, ont conservé l'accent de leur pays d'origine, italien, marocain ou espagnol. Leurs athlètes sont calmes, beaux, et tout à l'heure sur le ring, ce seront les héros. Mais pour le moment, menés à la balance comme dans une foire agricole, ils ne sont que des percheros sans autonomie, sans personnalité, sous la conduite de leurs maquignons.

- Alors, tu l'as, l'autorisation ?

- Non, mais il peut, ses parents sont d'accord.

- Ah non menneke, ça suffit pas ! Nous, on veut pas avoir de problèmes.

Le gamin en question regarde par terre, l'air buté,

mais n'a pas l'air d'avoir compris. L'entraîneur est petit, nerveux, le ton monte :

- Oui, c'est ça, c'est vous les chefs, vous voulez juste faire chier !

L'officiel a l'assurance de celui qui représente la loi.

- Bon, moi j'en fais pas une affaire, mais c'est non. Et tiens, si tu veux, on a qu'à demander au président quand il viendra.

- Un jour on peut, un jour on peut pas, alors, faites votre travail et arrêtez de faire le malin.

- C'est ceux qui laissent passer qui ont tort !

- Mais un jour, toi aussi t'as laissé, à Braine-Le-Comte, je me souviens.

- C'était un autre ! Et si un jour je t'ai prévenu, tu aurais mieux fait de t'en souvenir!

- Et celui-là, elle est où sa licence?

- Quatre-vingt-trois tout juste.

- Et son nom c'est quoi ?

- Attends un peu, je m'embrouille avec ces histoires ! L'entraîneur emmène son jeune à l'écart et lui parle à voix basse, en jetant des coups d'oeil aux officiels.

Louis sait qu'il ne peut rien faire tant que Rachid ne sera pas là, c'est lui qui a les documents et sans eux il n'est rien. À la table, le marchandage a repris :

- Ecoute, O.K., il se pèse d'abord, si on lui trouve un adversaire il boxe, sinon il boxe pas, il boit un verre et il rentre à la maison !

Un homme blond en training, plus âgé, passe sa tête

par la porte.

- C'est ici ?

Il entre, enlève sa casquette, un visage émacié, les cheveux peignés en arrière ; il se déshabille, jette son survêtement sur une chaise, monte sur la balance. Sa peau est blanche, presque transparente, mais la graisse n'a pas envahi un corps encore musclé.

- T'as quel âge ?

- Je suis le plus vieux, la plus vieille licence de Belgique.

- C'est pas ce que j'ai demandé !

- J'ai quarante-deux.

- Ben mon vieux, faut aimer le sport !

- Ah je le connais, c'est ce vieux Joël, salut Joël, la forme? Sacré Joël, il s'entraîne une fois tous les six mois, mais il fait quand même match nul à chaque combat.

- Ah, il a quand-même une autorisation le petit, montre voir... mais ce n'est pas le même nom ?

- Oui, enfin, il est gardé par sa maman !

- Si il y a un problème, je veux pas de rouspétance.

Le gamin, l'air sombre, monte sur la balance. Il a les cheveux noirs, très drus, plantés bas sur le front ; il n'est pas très grand, n'a pas beaucoup de carrure, mais chez lui tout est musclé : ses épaules, en diagonale, rejoignent son cou à mi-hauteur et forment avec les clavicules un triangle isocèle de peau et de tendons.

- Qu'est-ce-qu'on fait avec le cadet ?
- Il a pas sa licence.
- Il a une autorisation de sa mère.
- Alors disons qu'il peut.
- D'accord..., cinquante et un quatre cents.
- Mais, je vais faire une note en annexe à mon rapport, c'est la dernière fois !
- Si le grand chef est d'accord...
- Fallait pas s'énerver.
- T'as compris hein, la dernière fois !

Le même fixe toujours le sol d'un air buté.

- T'es passé chez le docteur ?

Dans un coin, derrière un pupitre, un homme jovial prend la tension de tous ceux qui sont passés par la balance, avec toujours la même question :

- Pas de problèmes ? Pas de rhume ? C'est embêtant pour respirer.

- Et ma tension, ça va ?

- Oui oui, ça va, allez, bon match !

Louis connaît la règle chez les amateurs : premier K.O., un mois sans combat, le deuxième, deux mois, un troisième, c'est fini, on arrête.

Tous les regards se reportent sur la balance pour admirer un athlète à l'air absent, deux mètres, une musculature parfaite. Il a gardé, même pour la pesée, sa casquette et une oreillette de son walkman.

- Vous rasez votre barbe, s'il vous plaît.
- Quoi m'sieur?

- Quatre-vingt-deux kilos.
- Il est déjà passé, t'as vu sa licence ?
- Je t'ai donné sa licence.
- Ah oui, il pèse combien encore ?
- Quatre-vingt-deux kilos, je t'ai dit !"

L'un des trois officiels, celui du centre, parle fort, il a la moustache prolongée par une barbe qui lui fait comme une couronne de neige autour de la bouche ; c'est la grande gueule du groupe, celui qui se fâche ou envoie des blagues.

- Tes seniors, tu leur en fais faire combien ?
- Trois de trois.
- Combien de rounds au total ?
- Quarante-cinq on peut pas dépasser.
- Kajumbe Jovi, c'est toi ? Vas-y, monte sur la balance !
- Septante-trois quatre cents.
- T'avais prévu trois de deux ?
- Ben oui, c'est des cadets !
- Tu changes pas tes combats, hein ?
- Benani Salim, il s'est pesé ?
- Ben oui, il vient d'où lui, c'est quoi son club ?
- Du New Capitol.

Enfin, Rachid, nerveux passe sa tête par la porte.

- T'étais où ?

Louis bondit de sa chaise.

- Mais ici, à la pesée !
- Qu'est ce que tu fous ? Je t'attendais à l'entrée !

Mais Rachid se rend compte qu'il n'a pas utilisé le bon ton et se reprend :

- Scuse-moi, je voulais pas te fâcher, euh.. je croyais que t'avait changé d'avis.

Cette simple phrase, qui devrait calmer le jeu, renforce sa mauvaise humeur. Depuis le temps qu'ils se connaissent, Rachid devrait savoir que ce n'est pas son genre, il tient toujours parole, il n'a jamais posé de lapin à personne... Depuis des années, il n'a jamais raté un entraînement ; et quand la salle est fermée, courir dehors, par n'importe quel temps, jamais un écart sur la nourriture, sur les sorties, sur le repos, pourquoi va-t-il s'imaginer ça ? Rachid voit son visage se fermer et, pour changer de conversation : "Viens, je vais te présenter à Vandermeulen..."

Vandermeulen, l'entraîneur de son adversaire, mais surtout un nom très connu dans la profession, un nom que l'on entend dans les vestiaires où, bien-sûr, on ne parle que de boxe. Malgré sa passion pour ce sport, Louis n'a jamais réussi à s'intéresser à tout ce qui tourne autour des professionnels, il n'achète pas "Punch Mag", ne sait pas qui de Ruiz ou de Holyfield va remporter le titre WBA, n'a pas d'avis sur les chances de ce jeune Jamaïquain promis à une rapide ascension. Sur les banquettes, le nom de Vandermeulen revient à chaque fois... Parce qu'au niveau national il a entraîné quelques grands, parce qu'il est controversé, qu'il traîne cette odeur de soufre qui



n'est jamais très loin des circuits amateurs ou professionnels, des mots qu'on murmure, mais que personne ne confirme : surentraînements, produits illécites, combats arrangés, tous ces termes qui fascinent les plus jeunes. Et surtout, parce qu'il prend des juniors, des débutants, des amateurs, qu'il peut leur proposer quelque chose, des protéines, des anabolisants, des galères dans des kermesses à dix sous, mais aussi une chance de décoller, d'arriver, de donner un sens à cette souffrance, ce travail, cette sueur. Rachid corrige : "...Parce que Monsieur Vandermeulen, il veut que je te présente à lui."

Après la pesée, ils reviennent vers le préau. Derrière le comptoir, on a allumé un barbecue pour griller des saucisses et la fumée forme un mince nuage au-dessus du ring. À côté des chaises réservées aux officiels, deux hommes discutent. L'un est bedonnant mais avec une forte carrure, il porte un blazer bleu et un noeud papillon sur une chemise blanche, un arbitre. L'autre, la soixantaine, est petit, très bronzé, les cheveux châtain clairs, probablement teints, coiffés avec une raie au milieu. Des yeux très bleus surmontés de paupières lourdes de buveur de whisky, qui ont presque avalé les cils, un nez grêlé, à la fois gros et crochu. Le haut du corps, moulé dans un énorme blouson noir d'aviateur, le fait comme flotter sur le bas, un pantalon crème, assorti à ses cheveux, au pli impeccable, juste cassé à la jonction des chaus-

sures, des mocassins en cuir tressé : Vandermeulen. Il dévisage Louis puis continue sa conversation avec l'arbitre comme le ferait, pour un petit courtisan, un roi en conversation avec son chambellan.

- ...Ça me rappelle le bon vieux temps où tout le monde fumait dans la salle.

- C'était permis ?

- Non mais tout le monde s'en foutait, moi je fumais même le cigare dans les vestiaires."

L'arbitre s'esclaffe, Louis entend un petit bruit derrière lui, il se retourne : c'est Rachid, resté quelque pas en retrait, qui rit par courtoisie ou par obligation.

- Ah ce vieux Rachid, ça va ? et Rachid fait un petit salut, avec deux doigts, de loin, comme s'il craignait de s'approcher. Vandermeulen se retourne vers Louis Ah, c'est toi le fameux Louis, c'est bien, montre-toi un peu !

- Bonjour, Monsieur.

- Appelle-moi Frank, d'accord, alors il paraît que t'en veux ?

- Je ne sais pas.

- Si si, t'en veux, enfin, je te dis ce qu'on m'a dit "Il en veut, mais il en veut pas !", on m'a expliqué, je sais... donc, ce soir, tu t'es décidé, c'est bien... tu vas frapper contre mon petit Levent, c'est bien, mais méfie-toi, d'accord ? Alors Vandermeulen, qui est pourtant beaucoup plus petit, se penche pour lui parler. Il met sa main devant sa bouche, comme pour

une confiance et Louis, malgré lui, se rapproche ; il sent le cuir du blouson mélangé à une odeur de cigare refroidi : " Fais gaffe, mon Levent, c'est un Turc, il va te massacrer, c'est un vicieux, comme tous les Arabes, enfin t'es au courant". Louis, stupéfait, se tourne vers Rachid, mais celui-ci a disparu et Vandermeulen poursuit "Dis-moi, qu'est-ce que tu fous encore avec un tocard comme ce Rachid ? Tu vaux mieux, à ce qui paraît, c'est lui qui te tient ?

- Non...

- C'est quoi alors, tu vois bien qu'il n'y a que des Arabes, rue du Métal, t'es pas pédé au moins ? Non, t'as pas l'air, enfin, tu fais comme tu veux d'accord ? Bon, ça m'a fait plaisir de te rencontrer, dans notre milieu, on voit plus que des macaques. Chez les Arabes y en a qui sont fortiches, mais tu vois ce que je veux dire, c'est jamais que des Marocains et des Turcs, d'accord ?

- Les Turcs ne sont pas des Arabes.

- Tu dis quoi ?... Ah salut, Joël, ça roule?" il détourne la tête "Toujours la plus vieille licence de Belgique ? Viens voir un peu, je voulais te parler d'un truc..." Et à Louis, comme pour le congédier "Enfin si un jour tu veux vraiment monter, tu fais comme j'ai dit et tu viens me voir d'accord ?" Il prend par le coude le dénommé Joël, dont la mine cassée s'éclaire sous l'honneur, et l'emmène à l'écart.

Louis est furieux. Contre Vandermeulen, c'est quoi

cet abruti, contre Rachid, pourquoi me présenter à ce type, et cette attitude de colonisé, de bon arabe. Surtout, il est fâché contre lui-même : il n'a rien pu dire, il n'a rien dit, il l'a laissé gentiment débiter son lot d'obscénités, sans l'interrompre, sans se rebiffer, comme un valet "Les Turcs ne sont pas des Arabes !" Bravo, tu parles d'une réplique, c'est tout ce qu'il a trouvé, il a honte, puis il comprend que, s'il s'est autant emporté sur Rachid, c'est que ce dernier n'était pas loin de la vérité : il aurait pu ne pas venir.

Il a envie de quitter la salle, de s'enfuir, il ressent comme une forme de dégoût à s'exhiber devant ce public, quelle que soit l'issue du combat. S'il gagne, cela fera plaisir à Rachid, qui y verra l'aboutissement de ses efforts, s'il perd, à Vandermeulen, ce sera la confirmation de ses pronostics : "Les Belges ne valent plus rien face à ces vicieux d'Arabes" . Peut importe, le perdant ou le gagnant sera quelqu'un d'autre, déjà loin, une personne issue de son passé, plus tout à fait lui. Comme l'aurait dit Jan : "son ancien manteau". Il voudrait en parler avec quelqu'un, et c'est la troisième fois qu'il a pensé à Jan, cet après-midi.

La salle s'est remplie ; les habitués serrent les mains aux alentours, les membres de la famille ne se lassent pas de découvrir leurs noms sur le programme, les badauds, intrigués par la montagne de muscles de l'affiche, se sont installés dans le bruit aigre des

chaises sur le granito. Au premier rang, profitant de l'inattention générale, un môme s'est hissé sur le ring, le crâne luisant de gel ; il ne doit pas dépasser sept ans. Intimidé, il tâte d'abord une corde comme s'il s'agissait d'un serpent, puis pose délicatement le pied dessus, l'enjambe, le boa ne s'est pas rebellé : alors, ravi, il fait un tour de piste en dansant, ses deux petits poings tendus par-dessus la tête.

Une musique de foire tonitruante envahit la salle, le présentateur a pris place on ne sait où et déroule le programme. D'abord le nom des arbitres "Van Gas-beeeeeek... Damien!", avec des inflexions de forain, comme s'ils étaient, eux aussi, les héros de la soirée ; puis viennent le tour des boxeurs, chaque présentation entrecoupée d'une musique qui ne cesse d'enfler et quand vient son tour, c'est à peine s'il entend son nom et il sait ce que cela veut dire : il ne se reconnaît plus dans ce rôle, ce n'est plus vraiment lui, cela ne le concerne plus.

Il s'assied sur une des dernières chaises libres. Les hurlements du présentateur, les cris des enfants, la musique vulgaire, la fumée des barbecues, le tout forme comme une coquille translucide qui l'isole du monde. Il renverse la tête : là-haut, il aperçoit entre les fines nervures d'acier et de verre un reste de jour qui s'en va finissant, et il se découvre lui-même, suspendu entre les mezzanines, le regard vers le bas, vers le ring.

Il se souvient d'autres moments analogues, il y a longtemps, presque huit ans, juste après son retour du Soudan. Vers la fin de la session, il s'était présenté à un examen oral ; il aimait la matière, avait suivi le cours, savait ce qu'attendait le professeur dont les yeux désolés tentaient, comme on jette une bouée à quelqu'un qui se noie, de le sauver ; mais il n'avait plus envie, mieux, ne voyait plus la raison de développer des arguments qui lui étaient familiers, mais pour lesquels il décelait moins la part de crédibilité que celle d'esbroufe. Il n'y croyait plus, c'est tout et, dégagé du poids de la certitude, ou allégé par le doute, il s'était senti échapper à son enveloppe corporelle, puis flotter au dessus de la scène et l'observer, en apesanteur : en dessous à gauche, l'enseignant, son front dégarni plissé par l'effort consenti pour le comprendre, au milieu, la table d'examen vert foncé, presque vide, deux feuilles, un stylo, à droite, lui-même, assis bien droit sur sa chaise, chemise blanche et pantalon gris, lui mais déjà un autre.

Cet effet magique de lévitation - bien que très éloigné du mystique - il l'avait ressenti auparavant, des années encore en arrière, lorsque son esprit embué s'était détaché de son corps de jeune poivrot, à "l'Abreuvoir" et les avait regardés, Jan et lui, avachis à leur table, leurs verres éparpillés autour d'eux, certains encore à demi remplis parce qu'il fallait, de peur de se retrouver une seconde à sec, commander

au plus vite la tournée suivante. Il avait cru alors que c'était l'alcool qui lui avait procuré cet effet de mise à distance, mais non, il avait réellement décollé. Et dans le même temps abandonné son ami. Ces ruptures lui reviennent en boucle, en vagues régulières, toutes les fois où le hasard lui a proposé une existence différente, lui a fait quitter ses pas pour les mettre dans ceux d'un autre.

Sur le ring les matchs ont commencé, les jeunes, et d'abord le cadet. Celui qui a eu besoin d'un mot de sa mère pour se battre - bien que ses épaules lui soient montées en graine jusqu'au milieu du cou - se révèle des talents de tueur : sitôt la cloche sonnée, il se précipite sur son adversaire. L'autre, un enfant lui aussi, mais pas avec la même musculature, a compris ce que signifiait la cloche : la fin de la récréation. Louis voit la peur s'imprimer sur son visage bien avant d'avoir reçu les premiers coups ; il lui a suffi de considérer le regard d'assassin de celui avec lequel, il y a peu, il aurait pu jouer aux billes. Il jette des coups d'oeil affolés à son entraîneur, un animal traqué qui a pris conscience d'avoir été repéré par les chiens. S'il ne craignait le ridicule, il appellerait sa maman. Ces derniers temps il aimait repasser devant l'affiche "La nuit des poids lourds", collée sur la vitrine de l'épicier du quartier, avec son nom mentionné en petits caractères. Il s'est senti fier tout à l'heure quand, on a annoncé son combat. Mais là,

ruisselant de sueur et ses deux petits gants ramassés sous le nez, il aimerait tant être ailleurs, ou avant, ou après. Louis comprend alors la morphologie de son adversaire, le gamin aux épaules en pente douce remontant sur le cou : cette carrure en double diagonale c'est pour que la violence pure, qui s'échappe de son cerveau en ébullition - et le ronge à petit feu - puisse plus aisément descendre à travers nerfs et tendons, se couler comme du plomb fondu dans les avant-bras, les bras et concentrer cette formidable énergie dans les poings. Au dernier uppercut, ce n'est plus la main serrée dans le gant qui frappe le malheureux, mais le corps tout entier qui a bondi et, quand l'autre s'écroule, c'est un concentré de haine qui lui a fait exploser le nez.

Tout a duré moins d'une minute. L'arbitre se dépêche de compter, comme s'il désirait qu'on passe à autre chose - à quoi pense-t-il, à une vision rêvée du noble art, des gentlemen fair-play et sautillant qui s'échangeraient des bourrades ? Quant au vainqueur, les bras noueux et démobilisés le long d'un corps sec, la tête inclinée, il regarde son adversaire à terre, toute colère absente, comme s'il le voyait pour la première fois.

Le médecin grimpe péniblement sur le ring, va vers le supplicié, se penche, lui glisse quelques mots, lui asperge le visage et lui ouvre les yeux qui, miracle, restent ouverts. Le gisant n'est pas mort, le public est



content : un K.O. au premier combat, la soirée s'annonce bien.

Comme c'est l'usage, le vaincu, à peine remis sur ses jambes, met le pied sur la corde inférieure du ring pour, en allégeance, faciliter la sortie au vainqueur.

De la suite, il ne reste que des fragments. Il se souvient de la musique, de son nom, hurlé au micro, de celui de son adversaire - Levent Osküz - de la manière qu'il avait de présenter ses biceps au public. De quelques mots criés par la foule, surtout quand, après quelques secondes seulement, elle a compris que ce serait inégal : "Vas-y, achève-le, continue..., frappe..., tu l'as..., vas-y vas-y..., il est mort." Puis, et c'est la dernière image, le visage de son adversaire, de tout près - il avait dû l'entraîner dans les cordes - comme un regard de compassion.

Ensuite il n'y a plus rien, et pendant longtemps.

## Alice 4

Le lendemain, elle reprend contact avec Antoine. Il fait toujours aussi froid, mais sur la place, les fontaines sont allumées, sans doute par un optimiste qui veut forcer l'été à se déclarer. Ils s'installent dans un café ; au fur et à mesure où elle lui raconte ce qu'elle a vu, ce qu'elle a vécu, sans occulter la part de ridicule de son intervention involontaire, elle se sent moins bête, et surtout moins inutile. Elle n'a pas parlé à Louis, mais elle s'est bien comportée, n'a pas perdu les pédales et surtout possède une information décisive : à l'insu de tous, il y a eu échange. Antoine, en face d'elle, l'écoute mais d'une oreille distraite, sans l'attention que mérite celle qui a pris des risques ; il regarde parfois au-dessus de son épaule. Elle se retourne, voit ce qui a l'air de l'intéresser : des enfants s'amuse à boucher du pied les jets d'eau qui s'obstinent à jaillir des pavés. Elle n'y tient plus : "C'est plus intéressant que ce que je raconte, c'est ça ?" Elle se lève, furieuse, et le plante là. Au milieu de la place, son téléphone sonne "Veuillez m'excuser" dit-il simplement, puis il ajoute : "C'était les enfants", mais il ne lui propose pas de la revoir. Elle rentre au bureau de très mauvaise humeur. D'autant plus que, depuis quelques jours, elle est énervée

par l'attitude de Jan, qui se comporte comme si rien n'avait troublé leur quotidien. Le soir, il remonte un peu plus tard que d'habitude, c'est tout et le matin, quand elle se lève, il fait semblant de dormir. C'est sa manière de prendre ses distances, en douceur, sans éclat, elle en a l'habitude mais cette fois elle n'arrive pas à l'accepter. Elle doit bien reconnaître que, de son côté, elle ne lui a toujours pas parlé de sa visite à la salle de sport, elle ne veut pas lui cacher mais attend un moment favorable, qui ne vient jamais.

Le lendemain, au milieu d'une réunion, elle reçoit un appel d'Antoine : il voudrait la voir, tout de suite si possible. Ils peuvent se retrouver dans le même café. Elle y va sur le champ, mais quand elle arrive, il est déjà installé, les yeux fixés sur le fond de sa tasse, soucieux, comme s'il essayait de lire l'avenir dans le marc de café. Elle lui lance en s'asseyant "Alors, les enfants et les fontaines ne vous amusent pas aujourd'hui ?"

- Je suis viré.

Elle ne comprend pas, après tout, ni lui ni Levron ne lui ont parlé de la nature de leur travail. Antoine lui a juste expliqué que Louis est suivi, qu'il s'appête à faire une bêtise, qu'ils cherchent une connaissance qui pourrait le raisonner.

- Ah, désolé.... enfin, je veux dire, c'est grave ? C'était un boulot intéressant ? Et votre copain est viré aussi ?

- Maurice ? - il s'est raidi - ce n'est pas mon copain c'était mon supérieur, peut importe... cet emploi ne me convenait pas et Maurice comme patron encore moins, ne vous inquiétez pas pour moi, ça n'a pas d'importance. Il va leur commander deux cafés, se rassied et reste silencieux, mais elle a suffisamment l'expérience de ce genre d'entrevue pour ne pas l'interroger la première.

- Disons que ce n'est pas pour moi qu'il faut s'en faire, ce n'est pas la question, c'est pour Louis que je m'inquiète, il m'est devenu sympathique, encore que je ne le connaisse pas...

- Moi non plus.

- C'est vrai. Au fond, je me demande parfois si j'ai plus de sympathie pour Louis, ou pour le portrait que m'en a brossé votre ami, portrait qui, de plus, est sans doute subjectif.

- Pour ça vous pouvez faire confiance à Jan, ses histoires sont magnifiques, précises, mais pas toujours, comment dirais-je..., complètes.

- Il me semble l'avoir remarqué, il y a toujours plusieurs facettes et je ne suis pas sûr d'avoir compris l'ensemble, mais il est en train de prendre de sérieux risques...

- Jan ?

- Non, Louis, il y a derrière tout ça des gens qui sont loin de plaisanter, ce type a l'air d'une naïveté incroyable, vous connaissez les Ouighours ?

- Vous n'allez pas à votre tour me faire une leçon de géopolitique ! Pardon, excusez-moi.

- Ce n'est rien . Les Ouighours vivent à l'ouest de la Chine, l'ancien Turkestan oriental, si ça vous dit quelque chose. Ils sont turcophones, musulmans, autonomistes et pour cette raison réprimés par le gouvernement. Louis est entré en contact avec eux, nous supposons par l'entremise d'un de ses amis, un boxeur turc, Levent Osküz, qui s'est fait leur porte-parole en Belgique.

- Ah, c'est ça les Chinois, le frisé et les jumeaux.

- Le frisé, c'est sans doute un Ouighour, et les jumeaux, des agents, policiers, diplomates, flics privés, nous ne savons pas très bien, et j'arrête de dire nous, parce que nous ce n'est plus moi maintenant, enfin vous m'avez compris... donc il est rentré en contact avec eux et il a accepté d'aller là-bas. Pour faire quoi, je ne sais pas, il doit être dans l'avion en ce moment, Maurice aussi, et ce n'est pas le meilleur ange-gardien, croyez-moi...

- Mais que voulez-vous que j'y fasse ? Elle n'en peut plus tout à-coup, elle n'est pas là pour jouer les Mata Hari.

- Rien, vous avez raison, mais merci d'être venue, les cafés sont pour moi." Et déjà il s'est levé, a laissé quelques pièces sur la table et est sorti.

- Parfait, se dit-elle, une préoccupation de moins !

Elle l'a presque exprimée à voix haute, tant elle

désire se convaincre. Elle a accepté d'aller à la salle de sport, mais c'était pour Jan, ou plutôt pour le remplacer, parce qu'elle avait l'impression qu'il ne faisait rien pour Louis, qui avait quand même été son ami. Mais elle n'ira pas plus loin, ne s'avancera pas d'avantage, elle n'a pas à se mêler des affaires des autres, à interférer dans leurs vies. Elle continue son monologue avant de s'avouer que, justement, c'est ce qu'elle a toujours fait, interférer, jusqu'à en faire son métier, assistante sociale, aider les gens qui se retrouvent dans une mauvaise passe, était-ce ça qui l'avait attirée chez Jan ? Assistante, interférante sociale oui.

Dans le tram qui la ramène, elle se calme peu à peu, mais un mot, un verbe continue à trotter dans sa tête : interférer. Quand faut-il ou ne faut-il pas interférer, qui demande que pour lui on interfère ? Ces passagers par exemple, pressés de rentrer chez eux à la fin de la journée et disparaissant dans l'obscurité sitôt descendus, avaient-ils besoin que dans leur vie on interfère ? Cette dame qui hoche une tête dont les cheveux gris sont plaqués par un fichu en plastique transparent, faut-il l'ignorer ou lui sourire ? Cet homme inquiet, marocain ou algérien, au visage timide et fin de jeune renard, perdu dans ce faubourg de vieux Belges, ces quelques ombres isolées sur les trottoirs attendent-ils une aide, un signe, un regard ? Où est le juste milieu entre indifférence et interfé-

rence ?

Après le tram, elle se refuse à prendre le bus et fait le dernier kilomètre à pied. Avec l'atmosphère qui règne chez elle, qu'a-t-elle à gagner d'être là de bonne heure?

Quand elle pousse la porte, le carillon de Noël, qu'elle déteste cordialement, résonne d'une manière particulière, et Kevin, le boutonneux de service, la dévisage avec plus d'insistance que d'habitude. Elle traverse le magasin, il n'y a pas de client, et va directement chez elle. Elle a remarqué que cette brève montée, le plus souvent effectuée dans le noir - il n'y a jamais eu d'éclairage et la lumière naturelle n'arrive qu'avec parcimonie - est toujours l'occasion d'une réflexion sur elle-même, qui se termine la plupart du temps par une sorte de résolution : faire du sport, être plus aimable avec les clients du magasin, préparer les assemblées générales plus tôt, s'inquiéter d'avantage de la journée de Jan, installer un éclairage dans l'escalier, etc., etc.

Aujourd'hui, ses pensées se résument à une maxime, qu'elle pourrait déclamer dans un latin de cuisine : "No, noli interfere", ne pas, ne plus, ne jamais interférer.

L'appartement est plongé dans le noir, il n'y a pas de bruit, elle allume. Sur la table, pour une fois débarrassée de toute vaisselle, il y a une feuille de papier quadrillée sur laquelle Jan, de sa laborieuse écriture,

a écrit "Je sui parti".



## 2 Ailleurs

## Beringen

En quittant la salle de la rue du Sceptre, Louis se souvient d'une phrase, lue quelque part il y a longtemps - Husserl peut-être ? - à propos du rôle attribué au cerveau, partagé selon le philosophe entre mémoire du passé et anticipation du futur. S'il fallait le croire, quel est donc l'usage du sien ?

Le passé, une notion précise pour un contenu très vague, des faits, des visages, des figures, beaucoup de brouillard, au milieu quelques événements dont il ne conserve la réalité que parce que d'autres lui en ont parlé par la suite, des souvenirs par emprunt ou par procuration. Bien sûr, dans les quelques mois qui avaient suivi son combat, on pouvait médicalement parler d'amnésie, mais il y avait eu d'autres épisodes de perte de mémoire, par exemple des années auparavant, lorsqu'il était revenu au village pour constater le triste état de Jan et qu'il avait subi ce curieux défilé, tous ces gens avec des anecdotes différentes, ces pitoyables faits d'armes de collégien dont il n'avait conservé aucune trace.

Perdre les faits ne le gêne pas, cette sorte de légèreté vis-à-vis du passé permet de rester souple dans le présent, de se dégager du poids des années et des expériences, une fraîcheur qui lui a été bien utile pour partir chaque fois dans de nouvelles vies, avec la flexibilité et parfois la chance du novice ou du

débutant. Quant aux visages, il s'agit de personnes côtoyées, de vies partagées, d'échanges plus ou moins longs ou intenses ; ne pas reconnaître le met mal à l'aise, et comme il se sent gêné par ce qui pourrait passer pour de l'indifférence, il réserve à celui qu'il pourrait avoir connu un bonjour discret, le sourire amical et réservé que l'on adresse à celui qu'on a jadis rencontré.

Il n'avait pas eu le temps de saluer cette belle femme au visage cramoisi, comme elle avait l'air gênée, pour une simple bouteille d'eau. Il n'avait pas eu le temps et puis il était concentré sur ce qui devait être accompli, mais il était sûr de l'avoir déjà vue quelque part. À force de ne pas se souvenir, c'est paradoxal, il a souvent l'impression d'avoir face à lui une ancienne connaissance. Où avait-il pu la rencontrer, et quand ? Peu importe, pour quoi faire, pour quelles émotions ? Donc la mémoire du passé, non, définitivement mais l'anticipation du futur pas d'avantage. Il se sent incapable de se projeter dans l'avenir, là aussi dans quel but, pour quelle stratégie si ce n'est de contrôle, voire de pouvoir ? L'avenir serait, de toute façon, quelle qu'en soit la vision qu'on pouvait avoir sur lui. Il ne se sent pas fataliste, de ceux qui acceptent l'idée d'un futur déjà écrit - ce qui avait été la source d'innombrables discussions avec les musulmans - pour lui l'avenir n'existe pas, inutile de le prendre en considération.

Le présent seul importe, des enchaînements de présents, enfilés comme les perles d'un chapelet que l'on égrène du pouce. Le présent proche : emprunter une voiture, aller à Beringen, trouver la mosquée, échanger ce qu'on lui a remis pour autre chose, qu'il faudra ensuite déposer ailleurs, et après ? Sera-t-il toujours le même ? Après ce sera toujours après, n'en déplaise à Husserl ou à qui que ce soit.

Il arrive à Beringen en fin de matinée.

Comme tous les Belges francophones, il ne connaît de la Flandre que la Côte et les trois villes qui sont la destination de tous les voyages scolaires : Anvers, Gand et Bruges. Le reste n'est qu'une campagne morne et plate, minée définitivement par les lotissements de clefs sur porte et parcourue en tous sens par des essaims de cyclistes bariolés comme au Tour de France. Les autres villes, il n'y est jamais allé ; plus petites, encerclées de collèges catholiques et de zonings industriels, elles portent le nom d'un club de football : Genk, Saint-Trond, Waterschei, Beringen.

Il s'arrête sur une place, un peu désarçonné par la banlieue aérée et prospère qu'il a traversée et par l'aspect soigné des espaces publics ; cela ne colle pas avec l'implantation traditionnelle des mosquées en Europe : quartiers immigrés donc pauvres, tissus denses des villes ou relâchés des anciens charbonnages, sites industriels...Le cadre ne convient pas à

ce qu'il cherche.

Il entre dans un café et demande Stationstraat. Au comptoir, un homme jeune, au teint couperosé et aux favoris pâles lui explique dans un flamand rêche : "Stationstraat, ce n'est pas ici mais à Beringen-Mijn". Beringen-Mine, il y a deux Beringen, il aurait dû y penser : tout ici est trop net, trop récent, trop riche. Il quitte la ville, en quelques kilomètres le paysage change, un terril gigantesque apparaît sur la droite, gris et terne, puis un chevalet, une inscription "Charbonnage de Beringen", en français. Sur la gauche de la route, les champs font place à de coquettes maisons des années 30, toitures aux pans très inclinés sur des corniches aux corbeaux peints en blanc, maçonneries de briques vernissées, cerisiers et grilles ouvragées dans des jardins bien entretenus : les maisons des anciens contremaîtres, qui ont facilement trouvé repreneur après la fermeture de la mine.

Puis, entourée de terrains vagues, la Stationstraat, une rue bordée sur un seul côté de maisons serrées, un coron sur trois cents mètres, face au terril. Plutôt un ancien coron, tous les rez-de-chaussée sont transformés en commerce, exclusivement turcs : cafés, restaurants, marchands de meubles, articles de mariage, agence de voyages ou de paris.

Il passe au ralenti, se gare, continue à pied. Au bout de la rue, la mosquée, construite comme toutes ses soeurs en réplique de Sainte-Sophie, ici une imitation

récente, sans grâce, laide et désolée sous ce ciel de pluie et de charbon. Les proportions n'y sont pas, la simplicité ou l'élégance non plus, seuls restent les symboles, pauvres et caricaturés. La pierre a été remplacée par des parpaings de béton mal calepinés, la coupole, trop basse, semble affaissée sur les murs, et les fenêtres aux arcs mal brisés et au vitrage trop clair doivent assurer aux croyants une vue imprenable sur le chevalet, comme pour lui rappeler son déracinement. Quant au minaret, trapu, il est en partie haute agrafé de néons. La rue n'a évidemment pas l'orientation de La Mecque - mais à quoi pouvaient penser les ingénieurs des mines en 1880 ? - et provoque avec le bâtiment un déhanchement qu'une sorte de faux cloître roman n'arrive pas à articuler. Au-delà de la mosquée, la cafétéria, plus récente, immense salle à la toiture galbée comme une aile d'avion ; c'est le complément indispensable, dessinée ici dans un style à la fois moderne et déjà désuet, mais il y règne l'atmosphère habituelle, celle de toutes les annexes de ces lieux de culte, trop grandes, trop crûment éclairées. Un espace calme, masculin, où les mineurs retraités ressassent sans fin les histoires du pays en alternance avec celles de la mine, il connaît ces évocations qui finissent par se fondre, de sorte que les descriptions d'ascenseurs, de galeries obscures et de coups de grisou se mêlent à celles de routes poudreuses, d'ânes têtus et de soleil

d'Anatolie.

Il entre, commande un thé qu'on lui sert dans une tasse avec un sachet - preuve qu'on le considère ici comme un étranger - pose un exemplaire du journal "Le Soir" devant lui, ce qui, dans cet univers où tout ce qui n'est pas turc est flamand, produit une touche presque exotique. Deux minutes passent, puis quelqu'un se lève d'une table voisine et vient s'asseoir à sa table, un homme maigre, avec une fine moustache noir jais, un crâne dégarni, des pommettes saillantes perchées haut qui encadrent des yeux quasi bridés. Louis lui tend le papier qu'il a trouvé dans le gant, une simple feuille pliée en huit. L'homme lit, lève la tête, tire de sa poche une enveloppe, épaisse celle-là. Il dit simplement "Bon voyage", en flamand avec un accent turc. "Et merci" ajoute-t-il. Louis se lève pour prendre congé, hoche la tête et sort. Il longe la salle de prière, est tenté d'y entrer, de retrouver la paix qu'il a si souvent ressentie dans ces lieux, mais n'en a pas le courage, il pressent que, dans un lieu si désincarné, la magie n'opérera pas.

Au bout de la rue, il jette à nouveau un coup d'oeil à la triste mosquée, tout en se souvenant que la première qu'il avait visitée n'était pas moins laide, et qu'à l'époque la simplicité et la pauvreté des moyens, en écho à la ferveur de la communauté, l'avait ému.

En face de la voiture, il entre dans un restaurant : "Beringen pide salonu". La salle est presque pleine,

tous les clients sont turcs, sans doute musulmans. Comment devient-on croyant ? Cette famille qui achève son repas - un couple avec trois enfants et une femme plus âgée, sans doute la grand-mère - personne ne leur demande quelle est la nature ou la vivacité de leur foi. Lorsqu'on vit dans une société imprégnée de religion, que ses amis, ses parents, toutes les personnes que l'on est susceptible de rencontrer sont croyants, la question ne se pose pas : on ne devient pas, on naît, on est croyant. Il n'y a pas un moment où la foi s'invite dans votre vie, elle fait partie de vous comme la forme du crâne, la taille du nez, la couleur des cheveux et, comme pour un trait physique ou de caractère, on s'en accommode. Cependant elle n'est pas immuable : avec le temps elle peut tiédir, s'essouffler, disparaître, on peut aussi y renoncer.

Il commande une soupe aux lentilles, ouvre l'enveloppe : une clé USB, des pages imprimées au format A4, un billet d'avion et un passeport à son nom. Pour celui qui n'a eu ni éducation ni culture religieuse, la foi ne vient jamais sans qu'on l'ait envisagée, appelée, attendue. Ces conversions restent exceptionnelles, il existe beaucoup plus de gens qui ont perdu la foi que de gens qui la trouvent. Dans quelles circonstances en vient-on à croire ? Crise mystique, questionnement existentiel admiration pour un dévot. La soupe est brûlante, délicieuse, il y flotte quelques



morceaux de viande, tripe ou ragoût. La famille s'est levée et l'a salué en sortant. Il ne pense pas avoir été influencé, encore moins converti : les croyants qu'il a côtoyés, à l'université et plus tard en pratiquant la boxe, l'ont intéressé, mais c'était davantage la singularité de leur approche - si extérieure à son éducation, la foi de ces jeunes adultes était pour lui étrange - que la nature de leur conviction. Peut-il y avoir conversion sans révélation ? Des convertis, il en croise parfois, barbe filasse pour les hommes, yeux rivés au sol pour les femmes, il se sent bien plus éloigné d'eux que de ses copains turcs ou marocains. Peut-être parce que, chez les convertis, il y a toujours cette impression d'absence de doute, d'acte définitif, de processus qui ne souffre pas de marche arrière.

Il se lève, remercie le serveur pour la qualité de la soupe, paye et sort.

Après le combat, il a fallu du temps ; il y a eu des semaines, des mois, bien réels quand on consulte un calendrier, mais dont il ne garde presque aucun souvenir. Décembre, où a-t-il passé les fêtes de fin d'année ? Février, où était-il pour son anniversaire ? Comment étaient l'hiver, et le printemps ? Rachid lui en reparle à l'occasion, mais en fait cela ne l'intéresse pas. Il y a eu de l'hôpital, de la rééducation, des visites ; Levent, son adversaire malheureux, l'air désolé, s'asseyait à son chevet, lui parlait de tout et de rien, de boxe, d'Atatürk, lui récitait le Coran. Les

jours étaient longues et sa voix claire avait quelque chose de musical.

Avant de quitter Beringen, il jette un dernier coup d'oeil au paysage : la rangée de maison fait bravement face au terril, comme pour signifier au monde que si le travail s'en est allé, les Turcs eux, sont restés. Il pense à Levent, c'est par lui que tout a commencé. Boxeur, turc, musulman, un tiercé dans le désordre, il n'y a pas de préséance, trois épithètes qui ont assez de valeur pour occuper sa journée, s'endormir le soir, organiser sa vie. Et trop de contenu pour mener les trois de front, Levent se contente de les alterner par paires, sur des périodes variables. Musulman et turc, sa culture, la prière cinq par jour, jeûne au Ramadan, offrir un pèlerinage à ses parents. Boxeur et turc : acharné, blagueur, colérique, la journée passée à s'entraîner, le soir, dans un café enfumé de la Chaussée de Haecht dont le comptoir est surmonté des photos juxtaposées de Mustapha Kemal et du bourgmestre de Saint-Josse, supporter le Galatasaray, s'ils ont gagné, boire une bière.

C'est en tant que boxeur musulman que Levent a fait sa connaissance, plus précisément que son poing a rencontré la tempe de Louis. Quand il était à l'hôpital, il passait souvent, lorsqu'il en est sorti, il lui faisait les courses, lui achetait le journal, et plus tard lui a fait rencontrer l'imam. C'est aussi Levent qui, quelques années plus tard, l'a initié aux multiples

problèmes de la diaspora turcophone, l'acculturation de la troisième génération, l'oppression du peuple Ouighours en Chine. aujourd'hui, toutes ces questions ont l'air d'intéresser du monde, à commencer par cette paire de Français qui débarque tout à coup, pour soi-disant le mettre en garde ! Jan aurait dit "Ils veulent sans doute faire les poches de ton nouveau manteau". Mieux vaut les éviter. Quant à cette femme, si elle avait su à quel point sa maladresse était tombée à pic ! Elle mérite la reconnaissance du peuple Ouighour, mais c'est un nom qui ne lui dit probablement rien.

## En route

L'avion s'élève dans les airs, il aperçoit le canal comme une déchirure, la basilique - une autre imitation de Sainte-Sophie - l'Atomium, des billes brillantes entassées par un gamin consciencieux ; puis l'avion vire vers l'Est et tout de suite redescend, comme un cheval qui renâcle devant un obstacle trop élevé. Une escale à Cologne, trois heures, il faut sortir de l'avion, prendre une navette dans la nuit qui vient, attendre dans une zone de transit encombrée de voyageurs hébétés. Entre le salon VIP et une série de boutiques, un panneau attire son attention : "Kultus-Cult-Culte". Un escalator, un hall désert, puis à un large couloir trop éclairé, vide comme celui d'un ministère ; au fond, un homme âgé, vêtu d'une salopette aux couleurs de l'aéroport, penché sur un chariot d'entretien suréquipé.

Sur la gauche, les deux premières portes sont consacrées aux sanitaires, les cinq suivantes aux cultes du Livre. Cinq portes entrouvertes selon le même angle, comme si personne n'avait voulu prendre position. Un logo renseigne le voyageur sur la foi à pratiquer. Il pousse la première porte, une pièce de taille moyenne, environ cinq mètres sur six, sans fenêtre et de la hauteur standard d'un étage de bureau. Des prie-dieu damassés de rouge, un autel en bois sombre, deux scènes de crucifixion, la première dans l'esprit

des primitifs flamands, la seconde, plus moderne, à la limite de l'abstraction. Une batterie de cierges électriques que l'on allume avec des pièces de monnaie, une Vierge à l'enfant en plâtre posée sur un tabouret en métal vert foncé, des présentoirs de prospectus vantant des voyages à Lourdes ou des retraites dans l'Effel : la pièce est consacrée à la religion catholique, celle du catholicisme rhénan chère à Böhl.

La deuxième pièce est de les mêmes proportions que la première, et que sans doute les trois suivantes. La décoration est plus dépouillée, trois bancs et des pupitres en bois clair, une croix en frêne trop grande, une série de Bible posées sur un lutrin, une odeur de cire et de rigueur protestante. Le même message, dans des habits différents.

La troisième est celle de la religion du Prophète, celle des millions de Turcs établis en Allemagne. Ici aussi, comme à Beringen, l'aile de l'aéroport ne s'est pas trouvée dans l'axe de la Ville Sainte, il a fallu orienter le mirhab à environ trente degrés par rapport aux murs, dans une aussi petite pièce, beaucoup d'espace perdu. Au centre, en oblique, quelques tapis de prière rectangulaires au format traditionnel ; pour compléter le recouvrement du sol jusqu'aux plinthes en céramique beige, beaucoup de triangles de rattrapage. Comme une métaphore d'une relation avec la foi. Chez lui la foi s'était approchée, il l'avait senti roder graduellement il avait senti l'entourer, bien

qu'elle n'aie pas signifié la détente, l'arrêt de la fuite en avant. D'elle, il avait espéré l'apaisement, le calme, mais il n'avait obtenu qu'un répit et pour quelques moments de plénitude, de communion - et ceux-là était fort, inoubliable, réels - il y en avait eu beaucoup d'incomplets, de tapis triangulaires, voire trapézoïdaux, de moments où elle ne s'était manifesté qu'au trois quarts, comme si un mur en avait empêché le plein déploiement.

Il a fréquenté les lieux les plus simples, préférant aux ors, tapis et lustres financés à grands renforts de pétrodollars saoudiens les hangars, les anciens entrepôts abandonnés puis reconvertis chichement avec l'argent de l'aumône, mal éclairés, mal ventilés surtout, au début c'est l'odeur qui le dérangeait, et ce lieu triste et déshumanisé n'est pas si différent, après tout. Le Prophète n'a-t-il pas dit "la terre est une mosquée" ? Il prend la position rituelle, porte les mains à ses tempes, se concentre, commence à réciter, mais rien ne vient, des pensées confuses et tourbillonnantes. De la prière, on n'attend pas la délivrance, ni l'illumination, mais une espèce de paix, le repos pour un esprit sans cesse partagé entre les différents états de conscience, les aspirations multiformes.

Il se sait sensible à l'espace, à la lumière, plus encore à la force tranquille du groupe, de la communauté, mais comment atteindre le silence intérieur avec à

l'arrière plan le cliquetis régulier de l'escalator et la voix érotisée, si caractéristique des aéroports, celle qui vous promet le paradis lorsqu'elle annonce un retard sur le vol de Budapest. Il se relève, reste un moment debout, les épaules en avant à s'efforcer de faire le vide, puis tourne les talons et sort.

Le quatrième local a été attribué à la religion juive, il y a une Thora, un chandelier, des kippas dans un panier, et la mitoyenneté avec le local précédent paraît moins dramatique qu'à Jérusalem. Puis les orthodoxes, qui selon leur habitude ont fait confiance à la puissance des signes et du décorum pour vaincre l'anonymat des lieux : dans une puissante odeur d'encens, des icônes par dizaines, des Saints, de l'or sur les murs, de la musique, un chœur d'hommes, grave et envoûtant.

Au-delà il n'y a rien : le couloir poursuit son chemin mais les portes restent closes ; sans doute derrière chacune d'elles y a-t-il d'autres cultes en devenir, des idoles à adorer, des prélats pour bénir les lieux, et des fidèles avides de dévotion entre le Londres-Frankfort et le Frankfort-Dubaï...

Au pied de l'escalator, il croise le même homme qu'il a remarqué à l'embarquement : très élégant, de grande taille pour un Chinois, les mains dans les poches. Ses poings, qui doivent être serrés forment comme deux boules sur le costume de lin.

Dans l'avion qui décolle sous la pluie, il s'endort

aussitôt. Il rêve d'une course dans les bois. Jan, à côté de lui, sa tête tout près de la sienne, le regarde d'un air inquiet. Il aimerait lui dire que tout va bien, que tout est "sous contrôle", il aimerait faire le geste aussi, avec la paume de la main, mais il veut se concentrer sur son souffle, inspiration quatre foulées, expiration cinq, puis il sent qu'on lui touche le bras : c'est l'hôtesse qui se penche vers lui et présente un plateau, il fait non de la tête et se rendort, mais il ne court plus et Jan à disparu. Au bout d'une ligne droite, il y a une clairière, sur la gauche apparaissent ses parents, ils sont tout petits et brandissent un panneau d'encouragement, il n'a pas le temps de lire le message parce qu'il regarde son père, qui a un air entendu comme s'il avait compris le mystère que lui-même cherche à percer. Une voix annonce que l'avion va traverser une zone de turbulence, il voudrait revenir à son rêve, mais une main est sur son épaule, l'hôtesse a l'air désolée, il faut redresser le siège, mettre la ceinture. Pour passer le temps, et chasser une vague nausée, il se force à compter ses respirations, puis se retrouve dans le salon de Jan ; Léo, assis à sa place habituelle, parle fort ; avec sa voix rauque et son accent flamand, c'est presque un rugissement "Pour toi c'est plus facile de ne pas boire, tu es un muslim !"

Il ouvre les yeux : sur l'écran de son voisin, deux sortes de poissons avec des dreadlocks s'agitent sur



un fond bleu de mer chaude, mais il n'entend pas la musique. Il pense à ce type qui était passé dire bonjour au père de Jan - ils n'étaient que des gamins à l'époque - qui portait, malgré l'hiver, un pantalon léger bariolé sur des sandales en cuir tressé. Le matin, ils l'avaient trouvé endormi sur le matelas à l'arrière du comptoir, son béret avait glissé, découvrant une masse énorme de cheveux laineux qui avaient roulés sur le côté de sa tête, collés ensemble, pleins de brindilles et de perles, comme le nid d'un oiseau. Puis ils avaient vu ses pieds qui dépassaient de la couverture, deux blocs informes, gonflés, que le froid et la crasse avaient marqués d'une multitude de crevasses noircies.

Quand il revient à lui, l'avion a commencé à perdre de l'altitude. Il fait à peine jour, il a froid et le sentiment de ne pas s'être tout à fait réveillé. Ils survolent des champs inondés, puis des faubourgs qui rapidement se muent en ville, concentration d'autoroutes à seize bandes et de gratte-ciels frileux, blottis les uns contre les autres. À cette hauteur l'asphalte des voies, comme les façades des immeubles, le toit des voitures, celui des entrepôts et même les arbres d'un parc ont cette couleur indéfinissable qui évoque le fer ou l'acier.

L'avion à peine atterri, les passagers se lèvent et se précipitent vers la sortie. Il ferme les yeux, voudrait se rendormir un instant, mais le bruit des sacs de

voyage extirpés des coffres à bagages, celui des téléphones portables allumés dans l'urgence ne le permettent pas. À travers le hublot, il voit le ciel blanc, des ouvriers chinois avec un casque de protection, l'escalier roulant qui se rapproche avec lenteur pour se greffer à l'avion, comme un gigantesque parasite.

Qu'allait-il faire là ? Pas grand-chose, un travail de postier, de commis, une série de documents, il les avaient feuilletés, il ne pouvait rien comprendre, mais était resté fasciné par ces petits caractères qui, tels des insectes, grouillaient sur le papier, certaines parties soulignées ou imprimées en gras : des mots d'ordre, des injonctions ? Parfois une photo, le visage d'un homme ou d'une femme en pleurs et plus loin une silhouette campée très droite à côté d'une vitrine brisée en morceaux.

À la sortie de l'aéroport, il est frappé par la chaleur, le paysage entrevu depuis le hublot ne l'avait pas préparé à cette moiteur équatoriale. Un homme est là, veston cintré, pantalon trop court, tout sourire, avec une pancarte brandie à bout de bras: "Monsieur Lou". Il l'embarque dans un taxi et le conduit à un hôtel anonyme, le "Continental". Le trajet a été très court, ou bien il a dormi, il ne sait pas. Au onzième étage, la chambre est sans âme. Par la fenêtre on distingue entre deux tours un morceau d'autoroute, sans la rumeur, une passerelle piétonne qui l'enjambe et

auquel on accède par deux escalators, un centre commercial affublé d'un décor de pagode. Il se couche, le lit est dur et tiède, se relève pour allumer le climatiseur. Au fond du tiroir de la table de chevet, il y a quelques livres laissés par des voyageurs, un guide en anglais, un policier dont il manque la première partie, et un livre de poche usé. Sur la couverture, un dessin un peu naïf : à l'avant-plan, un homme tapi dans l'ombre, un revolver à la main ; à l'arrière un décor stylisé de grues et de docks "La condition humaine". Il ouvre et lit une page, au hasard : "Il était stupéfait d'éprouver combien sa destinée était indifférente aux êtres, combien elle n'existait que pour lui : les voyageurs, tout à l'heure, montaient sans regarder cet homme qui restait sur le quai, peut-être pour y être tué. Non qu'une fausse vie fût faite pour le surprendre, mais cette fois-ci elle lui était imposée, et sa vraie vie en dépendait peut-être." Malraux, il y a près d'un siècle, ici, à Shanghai.

Il y a aussi un exemplaire du journal local destiné aux étrangers : "CHINA DAILY". En premier page, la photo d'un homme en imperméable clair qui sourit sous la pluie en fixant l'objectif ; sa main levée, qui dépasse à peine de sa manche fait une sorte de salut mais on ne sait pas s'il est adressé au photographe, c'est le premier ministre venu soutenir les victimes d'une inondation, "Premier at frontline of floods". La colonne de gauche, plus étroite, est néanmoins la

une, l'information que la rédaction a voulu mettre en avant : "Xinjiang terrorist group cracked". Il y est question de deux terroristes arrêtés, de projets d'attentats au couteau et à la hache, de Ouighours.

Plus tard - il s'est assoupi - il jette un coup d'oeil dehors : l'éclairage de l'autoroute, sur laquelle les voitures glissent en silence, est d'une pâleur macabre alors que le centre commercial rayonne de feux multicolores. Et si le destinataire ne venait pas chercher son colis, et s'il n'avait fait que rêver cette mission de messenger international ? Pour tenter de donner une réalité à tout ça, de se rassurer, il ouvre l'enveloppe brune et éparpille les documents sur le lit : il lui semble un instant que tous ces visages anonymes, égarés sur la courtepointe beige, le fixent intensément. Il n'y a pas de raison de s'inquiéter, si personne ne se manifeste, il reprendra l'avion comme prévu ; ce qu'il lui faut, c'est simplement une vraie nuit de sommeil. Il regarde sa montre : vingt heures dix, heure locale.

Le matin, il se réveille d'un bond. Il est six heures, sa nuit a été agitée, mais il a dormi c'est l'essentiel. Dans l'aube naissante, le flot de voitures ne s'est pas ralenti et les lumières du centre commercial sont déjà allumées. Il se sent en forme : le fameux décalage horaire n'a pas eu d'emprise sur lui, il décide de prendre une douche avant d'aller se promener, tout compte fait cette histoire va se régler aussi vite que

prévu. Mais dans le miroir, il est surpris par ses traits : une bouche qui retombe, des traits fatigués, des yeux rouges, un regard par en-dessous.

Quand il sort de la salle de bain, le ciel s'est obscurci et le centre commercial est éteint, il ne comprend plus, consulte sa montre, six heures quinze, il met un moment à se rendre à l'évidence : il est plus de dix-huit heures, et en a dormi plus de vingt, c'est la nuit. Ça le met de mauvaise humeur et, paradoxalement, le fatigue, il a perdu une journée, à ne rien faire. Il met des chaussures, le couloir est désert, descend à la réception, demande si quelqu'un a essayé de le joindre mais, derrière le comptoir, l'homme au visage chiffonné vient de prendre son service et le regarde sans comprendre. À l'extérieur, des marchands de soupe ont pris position dans les encoignures des maisons, sous les arbres et entre les automobiles en stationnement.

Contre le viaduc, en face d'un chantier à l'abandon, il tombe sur un parc, des platanes aux feuillages blanchis par la poussière, un gazon d'herbe sèche, un toboggan, plus loin un groupe d'hommes et de femmes âgés, sous un lampadaire, concentrés sur de lents exercices d'étirements. Il aimerait se confondre avec cette troupe coordonnée, mobile, silencieuse, qui semble faire corps comme un mille-pattes assoupi. Un gymnaste lui fait signe de les rejoindre, mais il n'ose pas, il ne connaît pas les codes, se sent mal-

adroit, raide, étranger. Il emprunte une allée, se fait dépasser par un joggeur. Courir ; il remonte son pantalon le long des mollets, prend une direction au hasard et s'improvise un circuit qu'il effectue une dizaine de fois. De retour à l'hôtel, il s'assied sur son lit et refuse de regarder à nouveau sa montre.

Il ne s'endort pas et reste à feuilleter le livre, toute la nuit. Le lendemain, personne ne se manifeste, il ne sait pas s'il doit attendre là, enfermé là dans sa chambre. Il demande à la réception s'il y a une mosquée en ville, on lui explique qu'il y en a sept et il pense " Pour quatorze millions d'habitants, ce n'est pas beaucoup." Il en choisit une, pour son nom : "La mosquée du jardin des petites pêches" - ce qui lui fait penser à de petits pêcheurs - et décide d'y aller à pied.

Il prend un plan mais se perd presque tout de suite : les repères sur la carte ne se retrouvent pas dans la réalité ; le simple dessin des rues, des blocs, des quartiers, trouve sur place une autre dimension. Tantôt c'est le vide qui domine, un terrain fraîchement démoli sur lequel un projet de viaduc est en train de se greffer, une succession de pilastres en béton, régulière et morne, dont la cime se confond avec la blancheur du ciel, comme une série de baguettes posées à l'envers sur du coton. Tantôt le plein, des rues étroites aux maisons basses, encombrées d'étals et de charrettes colorées que des hommes gras et torse nus

semblent avoir abandonnées soudain pour pousser des pions de go, puis des femmes assises sur des tabourets, toutes habillées de noir, occupées à l'épluchage de légumes inconnus, des vieillards impassibles juchés sur des vélos anciens - mais électriques et silencieux - qui traversent le dédale de la foule sans daigner la regarder.

La mosquée, avec ses petites coupoles d'angle d'un vert tendre, semble s'être retirée du monde, en retrait d'un boulevard bondé où se pressent des tours effrayantes, d'inspiration gréco-romaine. À l'entrée, tout est calme, quelques hommes en robe blanche somnolent sur un tapis et ne font pas attention à lui. La salle est vide, il se sent attiré par la fraîcheur qui en émane, mais après la visite manquée de l'aéroport et l'abrutissement de ces deux jours sans repères, il préfère rester au-dehors. Il s'assied à l'ombre, contre un pilastre et reste là à observer un couple de moineaux qui se disputent des graines. Un moment le soleil apparaît, puis replonge dans le blanc du ciel.

Plus tard, il ouvre les yeux, les hommes se sont levés et, en parlant à mi-voix, se dirigent vers la mosquée, peut-être pour l'heure de la prière. Juste avant d'entrer, un homme se tourne, revient sur ses pas et se dirige vers lui. Louis pense qu'il va le convier à prier avec eux. Mais il ne dit rien et tire des plis de son vêtement un tout petit paquet, emballé dans du papier-journal et retenu par un lacet. Il

penche le buste et le tend à Louis qui remercie, puis l'homme rejoint les autres.

La prière commence, Louis reste assis à considérer cet étrange présent, avant de se décider à l'ouvrir. L'emballage est fait avec soin, en plusieurs couches maintenues par du raphia ; à l'intérieur, un fin rouleau qu'il déroule : sur une demi-page, arrachée sans doute d'un cahier d'écolier, quelques caractères chinois et un nom : " M50 Moganshan Lu Art District ". Il pense à une adresse.

Quand la prière s'achève, il se lève pour interroger l'homme, mais celui-ci passe devant lui sans faire attention et il ne voit pas comment formuler sa question. Il sort, arrête un taxi, tend le papier au chauffeur qui après l'avoir parcouru, démarre sans rien dire. Louis aimerait ouvrir la fenêtre, sortir sa tête, échapper à cette torpeur, mais le mécanisme est bloqué, le chauffeur lui fait un signe "désolé" et allume l'air conditionné. Ils sont rapidement sur une autoroute puis sur un de ces viaducs qui parcourent la ville en altitude comme si le sol ne le méritait plus. Ils roulent près d'une heure, peut-être plus - depuis qu'il est arrivé, à peine trente-six heures, le temps s'est accordé à sa fatigue et il ne distingue pas toujours les états de sommeil de ceux de veille - mais le rythme des échangeurs, des gratte-ciels et des voitures ne se ralentit pas.

Enfin, le taxi s'engage sur une bretelle latérale, les



immeubles changent de nature, et d'âge aussi, de vieux blocs de bureaux aux fenêtres poussiéreuses, des usines, un canal. Le chauffeur s'arrête brusquement, se retourne et montre un amas d'entrepôts enchevêtrés. Louis descend, les jambes et l'esprit engourdis, il ne veut pas réfléchir à ce qu'il fait là. À première vue, le quartier apparaît à l'abandon, mais après quelques mètres, il découvre une rue étroite, une barrière ; un garde, installé dans une guérite, en commande l'entrée. L'immeuble qui assure l'angle de la ruelle a été rénové depuis peu : des anciens ateliers aux châssis minces en acier noir, aux murs cimentés. Sur une bâche haubanée vert pomme, on peut lire "M50 Moganshan Lu Art District 莫干山路50号".

Plus loin, d'autres bâtiments, en chantier : les trottoirs sont encombrés de grossières voliges en bois, de poutrelles d'acier, de treillis et de fers à béton. N'étaient des ouvriers, petits, en haillons et coiffés d'un chapeau de paille, on pourrait se croire dans n'importe quel dock occidental reconverti en centre artistique.

Le gardien ne lève pas les yeux à son passage, il entre dans le premier bâtiment ; une porte vitrée sans cadre, de l'air conditionné, un comptoir en béton brut, une affiche punaisée sur un mur, une pile de catalogues et une jeune fille, les yeux fixés sur l'écran de son portable : une galerie d'art. L'unique pièce qui

prolonge l'accueil est carrée, les murs sont blancs, le plafond est structuré d'une résille de poutains, soulignés par de minces tubes de néon blancs qui délivrent une lumière forte, blafarde, spectrale. Il n'y a qu'une oeuvre, une installation.

À même le sol en ciment, l'artiste a répandu, sur la quasi-totalité de la pièce, un carré parfait de sable blanc, au grain fin de plage paradisiaque, qui ne laisse qu'une étroite bande latérale pour en faire le tour. Sur cette couche soigneusement ratissée, il a planté des figurines découpées dans de la tôle, d'environ quinze centimètres de haut, disposées en ordre régulier, telles des soldats prêts à l'exercice, ou au combat. En s'approchant, on découvre qu'elles représentent des motifs végétaux, des arbres de différentes espèces, des branches, de fines dentelles de feuillage, mais la ramure est éteinte et se révèle dans toutes les palettes du gris et du noir, comme si quelque effrayante explosion ne les avait d'abord réduits en deux dimensions, aplatis comme des crêpes, ensuite calcinés. Louis reste debout face à l'oeuvre, fasciné par ce paysage de cendres et de désolation.

Il n'y a qu'un seul visiteur, de l'autre côté de la pièce, un Européen aux cheveux blonds taillés en brosse, à l'allure élégante et décontractée qui sied à ce type de lieu : pantalon et tee-shirt noirs, chaussures de daim, veston en lin retenu d'une main sur l'épaule. Il a l'air émerveillé. Louis attend patiemment que l'homme

soit revenu vers l'entrée pour, à son tour, se glisser dans l'espace inoccupé et voir l'oeuvre par son autre côté. Au fur et à mesure où il longe l'installation et les figurines, celles-ci révèlent l'une après l'autre leurs envers, d'une nature aussi colorées que les faces étaient ternes, une majorité de verts dans toute la gamme du tendre au grave, mais aussi des notes de bleu, de jaune et de rouge, en un festival joyeux et irisé.

Louis se demande, comme sans doute l'autre visiteur, quelle situation a précédé l'autre, et donc quelle est la nature du message délivré : le pessimisme des artistes contemporains confrontés à l'horreur du monde pourrait indiquer que cette désolation est actuelle, consécutive d'une sorte de gâchis, témoin d'un paradis à jamais perdu. Mais le sens de la visite, qui offre d'abord au spectateur l'image de l'ombre avant de lui en laisser voir la couleur, s'il a le courage ou la curiosité d'en faire le tour, pourrait faire espérer une forme d'optimisme, une volonté de dire "Attends, ne juge pas trop vite, prends le temps de découvrir le bon côté des choses ou des gens." Louis se situerait donc sur cette face, celle de la connaissance, de la paix aussi, alors que l'autre visiteur, qui est revenu du côté des gris, serait quant à lui plongé dans les ténèbres de l'ignorance, ou de l'obscurantisme.

Il s'assied à même le sol. Pour la première fois depuis plusieurs jours, ses pensées se sont éclaircies. Il

ne comprend toujours pas ce qu'il fait là, mais la beauté de l'oeuvre, l'évidence qui s'en dégage ont été comme un souffle qui a dissipé la torpeur qui s'était emparée de lui.

Il voudrait revenir de l'autre côté, revoir encore l'ombre pour mieux repartir vers la lumière, mais il doit attendre l'autre visiteur, qui, en face, a compris que si l'installation a été conçue pour être vue debout, dans une sorte de vision panoramique, comme un général qui passerait en revue ses troupes avant la bataille, elle gagne aussi à être examinée de près, une vue plus rapprochée, au ras du sol, là où le regard a la possibilité de savourer la profondeur de champ, les avant et arrière-plans, la délicate découpe de la tôle, la fine nervuration des troncs, des branches et des feuilles, les grains réguliers du sable blanc. Aussi reste-t-il à attendre l'homme qui, en connaisseur, s'est accroupi, puis couché à plat ventre au ras des figurines pour laisser son regard se promener au niveau des frondaisons, qui pour lui sont de cendres. Louis est tenté de l'imiter, mais une sorte de gêne l'empêche de se conduire en miroir de son vis-à-vis, au risque de l'importuner, et il se promet de le faire dès son départ. Il aimerait aussi garder une trace de ce qu'il voit ; il n'a jamais utilisé d'appareil photo - l'idée d'anticiper un futur où l'on se plairait en images, à évoquer le passé lui est bien sûr étrangère - alors il sort un bic de sa poche et sur le verso de la feuille

avec l'adresse, tente de faire un dessin de ce qu'il voit. De l'autre côté, l'autre s'est aussi senti des envies de souvenir : toujours dans la même position, il a sorti de son sac une épaisse pochette en cuir noir.

Puis tout va très vite, il y a derrière lui un bruit à la fois creux et mat, qu'il attribue au conditionnement d'air, et juste après une sorte de craquement. Il se retourne : le plafonnage du mur s'est détaché, laisse apparaître une tache ovale de briques mal rejointoyées. En face de lui, l'homme s'est déjà relevé, a remis prestement un objet dans son sac. Ils se regardent, la poussière dégagée flotte un instant dans l'air et se dépose en fine couche sur le sol, Louis comprend qu'on lui a tiré dessus.

La peur ne vient pas tout de suite. Le tireur, qui ne paraît pas plus ému d'avoir tenté de l'assassiner que de l'avoir raté, remet son sac sur l'épaule, tourne les talons et quitte la pièce sans se presser. Sans réfléchir, Louis sort aussi ; à l'accueil, la même jeune fille fait un petit signe navré comme pour dire : "Désolé pour ce léger malentendu". À l'extérieur, l'homme n'est plus là ; des ouvriers, assis sur des troncs de bambou gigantesques et occupés à déjeuner, le regardent sans intérêt : cet Européen hagard et couvert de poussière ne leur semble pas plus étrange qu'une galerie minimaliste ou une installation conceptuelle. Alors qu'il s'engage dans une venelle étroite, il se demande un instant s'il est le

poursuivant ou le poursuivi. La ruelle, bordée d'entrepôts abandonnés, s'achève sur un canal aux eaux sales accordées au ciel. Il s'aide d'un ensemble de caisses dépareillées pour enjamber un grillage et se retrouve dans une rue où il arrête un taxi. Le chauffeur s'amuse de son air hébété, de ses chaussures pleines de terre, de sa chemise trempée de sueur, se lance en riant dans une conversation ponctuée d'onomatopées auquel Louis ne comprend rien, puis, comme celui-ci ne répond pas, se renfrogne et augmente la ventilation. Louis se sent glacé, se met à claquer des dents. Il tente de se calmer, de maîtriser le tremblement qui l'agite - la peur ou le froid - enfin il n'en peut plus, peu importe ce qu'en pensera le conducteur, il baisse la vitre, une masse d'air tiède s'engouffre dans la voiture.

Quand il arrive à son hôtel, il n'a qu'une idée : chercher son passeport, son sac, directement à l'aéroport, reprendre le premier avion. Il est ébranlé : on lui en veut, à lui, à sa mission. Quant aux destinataires des documents, ils ne se sont toujours pas manifestés. À la réception le préposé, sans expression particulière, lui tend une grande enveloppe scellée en papier glacé, comme il sied aux plis d'ambassadeurs ou aux déclarations de guerre. Il ne prend pas le temps de l'ouvrir, la plie, la fourre dans la poche intérieure de sa veste, s'engage dans l'escalier. Sur le palier, alors qu'il cherche sa clef, il remarque une autre enveloppe

glissée sous la porte ; il se baisse pour la ramasser, l'examine : un pli standard, brun, un peu chiffonné - chantage, aumône ou délation - tout aussi anonyme que le premier. Alors qu'il se relève, il croit sentir la fumée d'une cigarette, peut-être est-ce l'odeur naturelle du tapis ? Ou quelqu'un est là, à l'attendre dans sa chambre, bien installé dans le fauteuil qui fait face à l'entrée. Sa main, qui allait abaisser la poignée, retombe le long de son corps, dans un froissement de tissu qui lui semble un vacarme. Il fait tout doucement demi-tour, n'ose pas prendre l'ascenseur et redescend par l'escalier de secours. Le hall de l'hôtel est désert, un énorme transistor posé sur le comptoir diffuse de l'opéra chinois. Dans la rue, il hésite quelques secondes puis se dirige vers le parc, il a l'impression d'être suivi et, sans se retourner, accélère le pas.

Au-delà d'un bouquet d'arbres, il entend de la musique. Derrière un massif, là où la croisée de deux chemins forme comme un élargissement, il découvre un groupe de danseurs, une trentaine de Chinois qui virevoltent au son de rythme sud-américain, rumba ou calypso. La plupart sont habillés avec recherche : les hommes portent des chapeaux, des vestes cintrées, des chaussures aussi brillantes que pointues, les femmes ont les cheveux plaqués, des accroche-cœur ou des anglaises, les robes sont moulantes sur des corps ronds, il y a de la dentelle noire, des mi-

taines au crochet, des cuissardes.

Il s'assied au milieu des spectateurs, sur la bordure de pierre qui longe le chemin, avec l'espoir de passer inaperçu. Personne ne fait attention à lui. Il tâche de reprendre son souffle, inspirer, quatre fois, expirer, cinq fois, mais en fait il n'est pas hors d'haleine, il a peur, c'est tout, c'est normal.

La musique est diffusée par un appareil à cassettes hors d'âge, posée à même le gazon. Les danseurs font cercle autour d'un couple hors du commun : la femme, jeune, très grande, porte des lunettes fumées extra larges, des cheveux décolorés coiffés d'une large casquette de toile bleue, entre gavroche et héroïne de révolution maoïste, une robe noire courte, sans manches, des collants jusqu'aux genoux, des bottes jaunes lacées haut. Son partenaire doit avoir plus de soixante-dix ans ; avec son canotier, son visage rond, sa chemise blanche empesée, il pourrait tourner dans le remake asiatique d'un Pagnol. Il arbore un sourire magnifique sur un visage impassible, en fait il bouge peu, c'est un bon danseur qui n'a plus envie d'en faire trop. À la fin du morceau, tout le monde bat des mains, l'homme âgé hoche deux ou trois fois la tête, la fille salue à la ronde puis, comme prise par une inspiration, se dirige vers Louis ; elle fait devant lui une curieuse courbette, enlève sa casquette et la pose sur sa tête. Il se croyait dissimulé par le nombre, le voilà au centre de l'attention. Il



esquisse un geste vague qui pourrait signifier qu'il n'a pas compris l'invitation, ou qu'il ne sait pas danser, mais tout le monde le regarde à présent, certains se mettent à applaudir pour l'encourager. Alors il prend la main qu'on lui tend, elle est fraîche, il suit la femme, d'autres couples se joignent à eux.

Il n'a jamais dansé, il se souvient d'un café sur la place du village qui possédait une grande salle à l'arrière, un entrepôt dont les murs intérieurs étaient décorés de moulures naïves ; avec Jan ils leur arrivaient de faire le mur à l'arrière et, par les toilettes, de s'introduire lors des soirées dansantes. La musique de kermesse, l'odeur de bière, de cigarette et de transpiration, tout le village avait l'air d'être là, très éméché.

Il se sent maladroit, ses pas ne s'accordent pas avec les siens, mais elle ne s'en préoccupe pas et le conduit avec assurance. Après quelques mesures d'une musique lente, alors qu'il commence à se détendre, deux silhouettes apparaissent dans l'allée : costumes sombres, chaussures élégantes, il n'est pas physionomiste, mais il les reconnaît. Les types qui filaient Haïrent, le boxeur avec lequel il a échangé les gants, c'était rue du Sceptre, il y a seulement trois jours. Les deux hommes, qui débarquent à vive allure dans le groupe de danseurs, ont l'air un peu décontenancés. Louis, sous sa casquette, a baissé la tête pardessus l'épaule de sa partenaire, il sent son odeur et

ses bras qui se resserrent autour de sa taille. Une question est posée à la ronde, brève, cinglante, il attend la main qui va se poser sur lui, le coup de feu qui va lui déchirer le ventre, mais rien ne se passe : quelqu'un a augmenté le volume de la musique et personne ne s'est arrêté de danser ; il n'aperçoit que le bas des pantalons, les chaussettes grises et les chaussures vernissées. Après un instant qui lui paraît très long, celles-ci font demi-tour et disparaissent de son champ de vision. Il se force à garder la même position, sa partenaire a légèrement relâché son étreinte. Quand la musique s'arrête, il relève la tête, il voit son visage de tout près, les deux hommes ont disparu et nul ne fait attention à lui. La fille fait un clin d'oeil, mais il ne sait comment la remercier, un sourire et il va se rasseoir sur la bordure. La chanson suivante est très enlevée, joyeuse, une musique mexicaine avec des mariachis, tout le monde danse et a l'air content, il se demande s'il y a un lien avec ce qui vient de se passer

Enfin le soir tombe, les danseurs prennent congé et, seuls ou en couple, s'éloignent lentement. Quand il fait tout à fait noir, la fille aux bottes jaunes vient s'asseoir à ses côtés ; elle allume une cigarette, se tourne vers lui et enlève ses lunettes : ses yeux, non maquillés, sont de simples fentes horizontales. Elle lui reprend sa casquette :

- What's your name ?

- Louis.

- Lou..i, good, do you know what "ou" means in chinees ?

- No.

- Luck, "ou" means luck, then.. good luck Lou..!"

Elle a un petit rire, se lève et disparaît dans la nuit.

Louis est seul, il fait à peine moins chaud, il n'y a plus personne sur le square mais on entend plus loin de la musique traditionnelle, des conversations, et au-delà le bruit de la rue. De temps en temps des ombres silencieuses le frôlent, des joggeurs ou des promeneurs tardifs. Il est désespéré, revenir à l'hôtel, impossible, se rendre au consulat ? "Bonjour, mon faux passeport est resté à l'hôtel et j'ai peur qu'on me tire dessus." Inimaginable, alors que faire, sans argent ni papiers ? Dans la nuit de Shanghai, il pense à Clap-pique : "Combien sa destinée était indifférente aux êtres, combien elle n'existait que pour lui." Il s'approche d'un réverbère, sort une des enveloppes, au hasard. À l'intérieur, deux billets de train, le premier recouvert d'idéogrammes chinois, incompréhensible, le second également, mais surchargée d'une inscription imprimée en caractère occidentaux : "Baijing-Moscow". Il n'y a ni destinataire, ni expéditeur, ni indication d'aucune sorte.

Il prend l'autre, comme si son contenu pouvait donner un sens à la précédente, elle contient un passeport belge. Il le feuillette, ce n'est pas son nom, c'est sa

photo, mais pas la même que celle qui figure sur celui resté à l'hôtel : le cliché, beaucoup plus ancien, date d'au moins dix ans, avant qu'il ne pratique la boxe. Il y apparaît bien plus jeune, avec une chemise à carreaux, des cheveux mi-longs ; ce n'est pas une photo d'identité produite par un de ses appareils qui vous donnent l'air idiot ou désespéré, mais un cliché pris sans doute lors d'un repas : il ne regarde pas l'objectif et sa bouche est pleine. Le visa chinois est là, avec le tampon d'entrée daté du sept juillet, la veille. En dernière page, il y a quelques coupures de vingt dollars et un bout de papier plié en deux, le reçu pour un café et un croissant d'une brasserie à Metz au verso duquel on a écrit, en caractère bâtonnets : "ATOUT HAZARD"

Et soudain il se retrouve dix-huit ans plus tôt, il n'a pas de mémoire, mais il ne pourrait l'oublier, Jan et lui, les parties de belote à "L'Abreuvoir", lorsqu'ils arrivaient encore à tenir leurs cartes, c'était devenu un jeu de mot aussi rituel que vaseux: "Atout ?" demandait Louis, et Jan, avec un air trop sérieux, les sourcils froncés, presque fâché derrière son jeu en éventail annonçant d'une voix forte : "Atout trèfle, atout casser, atout tankamon, atout rrrdeflandres !" Les "r", roulés, énormes, brueghéliens, résonnent encore dans sa tête.

## Le train

Le lendemain à sept heures, avec pour tout bagage un faux passeport et une centaine de dollars, il est dans le train qui quitte Beijing pour Moscou.

Il n'a pas réfléchi, a laissé parler les circonstances, s'est laissé porter par les événements, il se demande ce que ses amis musulmans penseraient de cet accès de fatalisme.

Sans retourner à l'hôtel, il a montré les tickets à un chauffeur de taxi, qui l'a déposé devant une gare. Il a passé la journée dans le train Shanghai-Beijing et la nuit derrière les quais, entre un homme endormi, la tête posée sur un ballot, et un couple âgé qui n'a pas arrêté de parler d'une voix forte, ou de se disputer. Lorsqu'il a présenté son billet au contrôleur, il a eu une légère appréhension, mais tout s'est bien passé, on l'a installé dans un compartiment de seconde classe. Une famille s'y trouve déjà, le père la mère et l'enfant, tous les trois avec un air sérieux, des lunettes et quelques kilos de trop. Dès que le train démarre, ceux-ci déballent une quantité invraisemblable de nourriture : soupe lyophilisée, petits pains briochés, fruits secs, sucreries, morceaux de volaille emballés dans du papier aluminium, concombres, radis, il y a de quoi nourrir le train jusqu'à Moscou.

Il n'a pas faim, bien que son dernier repas date de

quarante-huit heures. Il accepte un biscuit qu'on lui tend, fait un petit signe qui peut passer pour un remerciement, se cale dans l'angle du compartiment près de la fenêtre et essaye de faire le vide en laissant, dans le jour qui se lève, son regard se perdre sur la banlieue chinoise. Sous un ciel blanc opaque, des entrepôts noyés dans la poussière, des autoroutes chargées de trafic, un canal, six ouvriers en jaune, la pelle à la main, prenant la pose en ligne au passage du train.

Il n'a aucune idée de ce qu'il va faire, même à court terme il n'a jamais eu aussi peu d'avenir et cette situation ne lui procure pas la légèreté habituelle. À ces pensées se mêlent des regrets : il n'a pas agi comme il le fallait, il a eu peur c'est bien normal, mais il s'est enfui trop vite et n'importe où. Un regard vers le passé, c'est nouveau aussi pour lui, peut-être faut-il un moment s'arrêter de penser, juste regarder au-dehors la ville qui se désurbanise en douceur, les petites gares qui s'espacent, le train et le paysage qui entrent à l'unisson dans une sorte de torpeur, les lignes du relief mollissant comme les gens sous l'air moite que le ventilateur n'arrive pas à dissiper ; est-il possible de ne penser à rien ?

Ensuite la brume envahit des pans de collines jaunes, comme dans un livre de contes chinois qu'il lisait gamin, il y a une succession rapprochée de tunnels et de viaducs qui lui rappellent l'autoroute

Nice-Vingtimille, quand il partait en vacances avec ses parents, encore un souvenir d'enfance...

Quand il ouvre les yeux, le soir tombe, il a dû s'endormir ; le train longe à mi-hauteur une vallée abrupte, en contrebas une rivière à l'eau rougie et tumultueuse, vers le haut des rochers sévères effacés en partie par les nuages. Puis la nuit, le train arrêté, son compartiment vide, mais les bagages de ses voisins sont toujours là. Il sort dans le couloir, l'angoisse revient, il n'y a plus personne dans le wagon. Dans le suivant, un homme, seul, un Russe sans doute, une veste beige, des yeux délavés, un nez en pomme de terre. Il lui demande en anglais "Qu'est ce qui se passe ?" L'homme n'a pas l'air de comprendre et fait un vague signe comme pour le rassurer, puis le train repart d'un coup en marche arrière et après quelques centaines de mètres s'arrête dans une gare. Il a eu le temps d'avoir peur, d'imaginer un retour, les deux jumeaux élégants sur le quai de Beijing, prêt à le cueillir. Les voyageurs remontent, Louis récupère son refuge près de la fenêtre.

Par un hiver très froid, alors qu'il s'entraînait dans la campagne sur un chemin dur bordé de saules têtards, un paysage de désert blanc pointé de quelques corneilles, il avait vu un petit attroupement : deux hommes, emballés dans des couvertures grises, s'apprêtaient à nager dans l'eau d'un étang dont on avait cassé la glace. Il s'était arrêté pour les regarder, avait

imaginé des cris, des gesticulations, de grands mouvements de bras comme font ceux qui tentent de se réchauffer, mais tout s'était fait dans le silence. Comme au ralenti, ils s'étaient lentement immergés et, presque sans bouger, éloignés de la berge. Il avait compris qu'en agissant ainsi, une pellicule d'eau, à peine réchauffée par leurs corps, pouvait se maintenir autour d'eux et leur faire comme une fine couverture. Lui aussi dans son coin, il ne bougera pas et l'air immobile autour de lui, chargé d'odeurs de nourriture et de transpiration, le protégera jusqu'à Moscou.

Le matin de bonne heure, il entrouvre le rideau, tout le monde dort encore, le sévère paysage de la veille s'est mué en paradis. Sous un ciel bleu et frais, des collines à la douce courbure se succèdent jusqu'à l'horizon. Çà et là des animaux en liberté, chevaux, chèvres, moutons, et parfois une tente hémisphérique blanche, comme une demi-balle de ping-pong.

Quand la famille chinoise se réveille, le banquet commencé la veille reprend comme s'il n'avait cessé. Il a faim, il ne se souvient pas à quand remonte son dernier repas ; tout à-coup, il n'en peut plus de les voir manger, il se lève et va chercher quelque chose à grignoter. Dans le wagon suivant, le Russe est toujours là, dans la même position que la veille, Louis se demande s'il va le laisser passer, mais l'homme se redresse avec un petit sourire narquois, comme s'il ne voyait pas d'inconvénient à ce qu'il découvre par lui-



même l'étendue de sa prison. Au bout du couloir, il se retourne : l'homme a allumé une cigarette et le regarde de loin. Dans le couloir suivant il y a deux hommes, deux Chinois. Parce qu'ils sont bien habillés, parce qu'il a l'impression qu'ils le dévisagent, parce qu'il est fatigué, la peur revient : et s'ils n'étaient là que pour lui, et si le troisième couloir révélait quelque chose de plus terrible encore, des policiers, des agents secrets ou des tueurs amateurs d'art ? Arrivé au soufflet, entre les deux portes coulissantes, dans le bruit obsédant des traverses et l'odeur de métal chaud, Louis sent la panique le gagner, trop tard pour faire marche arrière, du calme, il n'est qu'un touriste ordinaire à la recherche du bar ou du restaurant. Il regarde par le hublot : à gauche, la porte entrouverte de la toilette qui bat doucement avec le roulis du train ; en face, une sorte de tableau de fusibles aux lumières rouges et vertes alternées, clignotantes, mystérieuses, incompréhensibles ; à droite le samovar et ses tuyauteries compliquées d'où se dégage un petit jet de vapeur à intervalles réguliers, comme une usine thermique miniature. Il s'élance : chaque compartiment peut cacher un piège, chaque traversée de couloir se fait dans la hâte, après quoi il se réfugie dans le soufflet suivant, où il appréhende les dangers de la voiture à venir.

Enfin, après un nombre incalculable de wagons, le dispositif change : un dégagement central, une sorte

de vestibule formé par un claustra en lattis rouge foncé croisé en losange, des trophées de chasse factice et dorés aux murs - un cerf, une biche, un élan - des banquettes revêtues de velours au décor d'entrelacs dont le dossier s'achève par un motif en bois torsadé sur des thèmes floraux : le wagon-restaurant. La salle est quasi déserte ; des rideaux jaune paille assortis aux nappes sur lesquels le soleil matinal donne un reflet doré. Au fond, un employé s'ennuie derrière le comptoir. Seule une table, au milieu, est occupée par un occidental dont il voit le dos large, la chemise à carreaux, les cheveux blonds mi-longs.

Il s'assied sur le premier siège, examine le menu mais personne ne vient. Son regard se perd à nouveau sur les prés et les collines souples, puis revient vers la salle : à part le léger roulis du train, la scène semble figée. Après une demi-heure, il se lève et se dirige vers le fond de la salle pour passer sa commande. Alors qu'il est à mi-chemin, il sursaute : par l'arrière, une main a agrippé son coude "Alors, tout est sous contrôle ?"

"...Finalement la question, ta question Louis, c'est que tu agis en amateur, je veux dire dans le premier sens du terme, celui qui aime, qui désire."

Louis s'est assis en face de Jan, à contresens, et la grande steppe mongole s'enfuit sous son regard.

"Tu observes quelqu'un de loin, dans la rue, dans un

champs, au volant d'une voiture, et soudain cette personne te plaît, t'attire...alors que tu ne la connais pas, la distance ne te permet que d'appréhender un corps, une forme, une action aussi, parce que ce corps bouge et c'est ce mouvement même que tu envies. Tu ne sais pas de qui il s'agit, tu ne t'en soucies pas, ce qui t'intéresse, c'est de t'imaginer en lui... on ne peut pas dire que tu te préoccupes des gens plus que quiconque, si ce n'est par cette espèce d'attitude possessive... anthropophage j'allais dire, mais le terme est trop fort, tu les aimes moins pour eux que par ce qu'ils représentent pour toi comme occurrence, comme occasion, comme possible de vie..."

Il y a entre eux un silence gêné, tous deux regardent à l'extérieur, Louis pense que tout ce qu'il voit défiler - poteaux, collines trois chevaux sauvages au loin - a été vu au préalable par Jan, qui maintenant ne dit plus rien. Il a démarré son discours vite, comme pressé de débiter une série de convictions souvent ressassées, et il doit reprendre son souffle. Quant à lui, abasourdi par cette rencontre, il a trop de questions à poser pour arriver à en formuler une seule. Après quelques minutes, Jan reprend :

"Tu es dans ce train, entre Pékin et Moscou et par la fenêtre tu aperçois, sur la piste en terre battue qui longe la voie, un homme âgé sur un side-car. Il y a quelqu'un à côté de lui, on devine une ombre derrière le coupe-vent, peut-être une jeune fille, ou un gamin

curieux, ou simplement un chien ou un mouton ligoté. L'homme est trop loin et noyé dans la poussière, mais tu imagines qu'il sourit, tu supposes que, dans la chaleur écrasante de cette fin d'après midi, l'air le rafraîchit, tu le sens libre, dégagé, heureux, tu l'imagines tellement bien, et avec tant de bienveillance aussi - parce que tu vois toujours le bon côté des choses et des gens - que tu voudrais être lui, ce vieillard sympathique, et parcourir au hasard ce pré grand comme cinq fois la France.

"Tu voudrais être cet homme, tu es cet homme, tu n'en peux plus d'être enfermé dans ce compartiment, dans ce train où l'action la plus fatigante consiste à aller jusqu'au wagon-restaurant, et la plus courageuse à se servir de l'eau pour le thé au samovar, sous la bonne garde de la provonista, qui a enfilé ce matin - sans doute n'est-elle plus de service - une incroyable chemise bariolée mauve, verte et rouge.

"Alors ce side-cariste te plaît, tu voudrais être lui et par ailleurs, je n'en disconviens pas, tu t'en donnes les moyens, tu seras lui. Tu finis ta bière au bar, tu paies, tu remercies encore - es-tu toujours si poli ? Ça nous avait frappé mon père et moi, ce n'était pas que de la bonne éducation - tu rejoins ton compartiment, tu descends du train à la prochaine gare - au curieux nom de Qiare, depuis le temps que je t'attends dans ce wagon, j'ai eu le loisir d'apprendre tous les arrêts par coeur - mais quand le convoi

redémarre, tu restes sur le quai, sous le regard médusé de la provonista, mais surtout des chiens de garde, très nombreux ici, chinois et russes - si c'est toi qu'ils surveillent et bien mon vieux - tu leur fais même un petit signe de la main, tu n'as pas de doute, rien ne peut arrêter le train, la bureaucratie du chemin de fer a survécu à la chute du rideau de fer, les agents qui te pistent doivent être en train de pianoter sur leurs portable pour demander des instructions, mais à Moscou ou à Pékin, les lignes sont encombrées ou les bureaux déserts et personne ne leur répond.

"Donc te voilà libre, mais ton énergie est déjà en action, dirigée vers ce motard qui, depuis longtemps, n'est même plus un nuage de poussière à l'horizon. Tu prends une chambre dans cette petite bourgade mongole, c'est un hôtel à l'ancienne avec des couloirs larges encombrés de fauteuils au skai déchiré, et dans la chambre un lavabo ébréché dont l'unique robinet coule depuis Staline et t'empêche de dormir. Mais tu n'as pas besoin de beaucoup de repos, tu apprends les rudiments de la langue, puis tu travailles comme cheminot, comme trafiquant, comme égorgueur de moutons que sais-je, tu es patient, tu passes le permis moto, un matin, tu t'achètes un side-car et tu prends la route, sans direction précise. Il fait chaud, la moto, qui n'est plus de première jeunesse, vibre sur la piste et le tremblement passe de ton poignet crispé à ton avant-bras jusqu'à ta mâchoire, la poussière n'est pas

qu'un nuage d'or fin derrière toi, elle est aussi dans ton nez, dans tes oreilles, dans ta bouche, tu n'as ni jeune fille ni gamin à tes côtés et l'odeur de l'essence de mauvaise qualité que l'on t'a refilée au prix du kérosène dans une station service qui vendait aussi des poules, des peaux et des grains, ternit le parfum du soir. Mais, je te fais confiance sur ce point également, ça ne te démoralise pas, l'air frais glisse sur ta peau pleine de coup de soleil, un sourire apparaît sur ton visage. Et si tu aperçois un train dans le lointain, longiligne et serpentant, sans doute le Transmanchourien qui va vers Oulan-Bator le vendredi, tu longes un instant l'enfilade des wagons qui lézarde dans les herbages et tu te sens chez toi, dans ton nouveau toi."

Louis observe Jan : c'est bien lui, c'est même un concentré de Jan. Sur son visage, les jours sont passés - bien passés par ailleurs - mais il retrouve les yeux clairs que les orbites en léger creux mettent en valeur, les cheveux fins et raides, le nez grand, droit ; enfant, il avait déjà un nez d'adulte, ce qui lui donnait l'air sérieux, un peu tragique aussi, comme en ont ceux qui gardent un secret, et des secrets, il en avait. C'est ce qui l'avait attiré chez lui : très jeune, avec un passé, un avant. Le phrasé aussi, un débit en cascade mais modulé, qui lui permettait de parler longtemps sans paraître bavard, une langue beaucoup plus fluide qu'avant - il avait dû beaucoup lire ou beaucoup

penser - et enfin ce riche mélange de personnalités enchevêtrées "On ne sait jamais ce qu'il pense" disait-on de lui, mais Louis avait compris qu'il suffisait de considérer son ami au pluriel : "ce qu'ils pensent".

C'est le même et il est différent. Le Jan qu'il connaît : l'emphase, la complexité, la maigreur, la belle voix rauque, et celui qu'il découvre : une certaine assurance, un débit plus rapide et de fines rides autour des yeux. Louis n'a pas dit deux mots depuis leur rencontre, il a commandé du thé, il tient son verre devant sa bouche, il écoute. De toute façon il n'a pas envie de parler.

Jan, dans le train (Damas)

"Essaie de te rappeler, je sais que pour toi la mémoire est une question difficile, mais te souviens-tu rien que de ce fragment d'une de nos conversations d'enfants, non, nous n'étions plus des enfants à l'époque, et depuis longtemps. Nous étions... grands, enfin du moins physiquement, la maturité est venue plus tard, si elle est venue, as-tu remarqué comme l'être humain arrive vite à sa taille définitive - oui je sais c'est lent comparé aux animaux, mais ça reste peu de chose, quatorze quinze ans, puis c'en est fini de la croissance - alors qu'il met tant de temps à acquérir la maturité ? Parfois je me regarde dans un

miroir et je me dis "Alors, je l'ai ou je l'ai pas ?"

Donc on avait peut-être seize ans, dix-sept tout au plus, tu lisais beaucoup à l'époque, tu lis encore ? De nous deux, c'était toi le plus cultivé, enfin, ce n'est pas tout à fait vrai, moi j'étais imbattable en cinéma, tu n'arrêtais pas de me le faire remarquer, un peu trop peut-être et malgré tout je l'entendais avec plaisir, tout en restant réaliste, trop évident que cette répartition des savoirs entre nous, la concrétion de notre héritage culturel en quelque sorte : pour toi la lecture, par simple filiation des douze mètres courants de bibliothèque qui remontaient du salon de tes parents jusqu'aux murs de leur chambre, et pour moi l'image, le produit de la télé comme un phare allumé sur le buffet du salon. Tu as remarqué l'usage des mots ? Les mots sont primordiaux, dans les livres comme dans les films, ça vient aussi de toi, j'ai dit "filiation" pour toi et "produit" pour moi, je me dévalorise même quand je te fais la leçon peu importe, y a-t-il des mots plus nobles que d'autres ?

Eh oui, tu souris parce que je m'égare à nouveau, donc tu lisais, souvent, en tout cas plus que moi, encore qu'avec tous les sous-titres que je m'envoyais huit heures par jour - "la version originale, indispensable, obligatoire", ça aussi tu me l'avais appris - il y aurait eu de quoi remplir quelques bottins, annuaires comme disent les Français, tiens, j'ai reçu la visite de Français, il n'y a pas si longtemps, ils s'intéressaient



à toi, pas tous les deux de la même manière d'ailleurs. Donc un jour, je m'en souviens très bien, tu étais assis chez moi, du moins chez mon père - pas de livres mais des images, des images sans son, enfilées en boucle les unes sur les autres comme un kaléidoscope - tu te redresses tout à coup, ce qui était une prouesse, quand on se souvient à quel point les fauteuils du salon étaient défoncés, je m'étonne encore aujourd'hui que mon père n'aie pas mal au dos, il t'aimait bien, mon père, tu n'as pas pu l'oublier, tu te redresses et tu lâches, comme si c'était définitif - je ne sais plus de quoi nous étions en train de parler, sans doute comme d'habitude du résultat de nos larcins qui dormaient dans la cabane aux lapins, derrière la remise, mon père était parfaitement au courant, tu sais ? Il a mis des années à m'en reparler, et tu ne peux pas t'imaginer ce qui l'inquiétait le plus ? C'est reparti, mais rassures-toi, c'est comme avec ce train : sans arrêt sur la voie se présentent des chemins de traverse, des aiguillages, des déviations, mais au final, il arrivera bien jusqu'à Moscou. Et les voyageurs, resteront-ils tous jusqu'au terminus ou certains, plus futés que d'autres, s'envoleront auparavant ? Allez, je vais essayer d'être un peu plus concis, ces diversions continuelles en arrivent à m'insupporter moi-même. Tu étais toujours assis, mais tendu, c'est à peine si tu effleurais le dossier et tu as dit ou plutôt tu as conclu, je ne me souviens plus du début

de la tirade : "... parce qu'en définitive, l'être est plus important que l'avoir." Ah, tu lèves un sourcil ? Ça te dit quelque chose, c'est très vague ? Pour moi c'est précis, je pourrais te décrire la scène entière, acteurs, costumes et décors : pas beaucoup de lumière, la table encombrée par les restes du petit-déjeuner, te rappelles-tu des "Choco-Pops" ? Tu adorais, il n'y en avait pas chez toi, à la limite des "Corn-Flakes" ou des "Rice-Crispies", mais rien d'aussi merveilleusement crapuleux que ces grains de riz soufflés au chocolat. Donc la télé sur le buffet, et sur l'autre fauteuil la chatte aux trois couleurs que mon père avait recueillie et qui, elle aussi, se trouvait bien chez nous et n'arrêtait pas de grossir, bien qu'on ne la nourrisse que très peu. Tu me dis, sans broncher, que l'être est plus important que l'avoir, alors que la cage aux lapins déborde de walkmans, de C.D., de câbles électriques de divers formats, de sets de pinces multi usages, d'assortiments de tournevis, de bombes de peinture - on ne taguait pourtant plus - d'accessoires automobiles - on ne conduisait pas encore - housses de siège en billes de bois, porte verre pour tableau de bord, pommeaux de changement de vitesse en imitation loupe de noyer, et même une étoile qu'on avait arrachée sur le capot d'une Mercedes dans le parking du Brico ! Bien sûr je n'ai pas répondu, je n'ai rien dit, je ne disais jamais rien à l'époque et je pensais rarement... je croyais ne pas penser. Tu vois, je ne

sais plus ce que je trouve le plus extraordinaire, que tu te sois exprimé de la sorte alors, ou que tu ne t'en souviennes plus aujourd'hui, en tout cas tu y croyais, tu étais convaincu, tu crois toujours ce que tu penses, c'est peut-être ça ton problème.

J'aurais pu répliquer "Être, d'accord, mais qu'est-ce qu'on fait de l'avoir dans la cage aux lapins ?" Mais je ne l'ai pas dit, je n'ai jamais eu de répartie, ou alors trop tard, lorsque je repasse tout en flash-back, ce que je fais très bien par contre."

Louis voudrait intervenir, lui dire que l'image qu'il a de Jan n'est pas celle qu'il imagine, que bien qu'ils ne se soient pas vus depuis des années, une part de Jan est ancrée en lui, comme une sorte de référence indispensable, mais il ne trouve pas les mots justes. Depuis toujours, quand il rêve, cela se passe chez Jan, même quand ce rêve est lié à des événements récents. Dans leur jardin à l'arrière, ou dans le salon. Souvent il doit s'expliquer au préalable, surtout à son père, pourquoi il fait de la boxe, pourquoi il s'est intéressé à la religion, pourquoi il a commencé des études, pourquoi il les a arrêtées, pourquoi il n'est plus là et Léo finit toujours par comprendre, mais Louis s'obstine à lui expliquer à nouveau, ce qui prend du temps de sorte qu'il a l'impression que ce qu'il devait rêver n'arrive jamais à se conclure.

"Tu vois Louis, j'ai pas mal réfléchi à la question, moi le bouffeur d'image, réincarné en lecteur par

l'intermédiaire d'Alice, tu vois de qui je parle ? Non ? Alors disons pour faire bref que tu l'as déjà vue, au moins une fois et que c'est grâce à elle que j'ai le plaisir d'avoir avec toi, aujourd'hui, dans ce train, cette petite conversation, elle voulait que je te sauve, la rédemption tu connais ? Le concept est aussi très populaire chez les athées. Laisse-moi revenir sur cette maxime, je ne suis pas sûr qu'elle était à ta taille, à ta pointure, mais on ne peut pas t'en vouloir, tu étais jeune, disons plus jeune. Être, ce n'est pas aussi simple, ça demande des efforts, il faut lâcher une série de choses, et pas seulement l'avoir. Pour abandonner, te défaire du matériel, tu n'aurais pas eu de difficultés, moi non plus, je serais d'ailleurs incapable de me souvenir de ce qui est advenu du contenu de la grotte d'Ali Baba, peut-être est-il toujours là, ou un peu plus loin dans une de ses remises qui, dans ces parcelles longues et étroites, s'égrènent en profondeur. Donc pas de problème avec la disparition de l'avoir, restait à être. Or, pour être, il faut lâcher, perdre prise - et sans perdre pied bien sûr. La question, c'est ton rapport avec le temps, cette difficulté avec le hier et le demain. Sans passé ni futur, "être" n'existe pas, ou si peu, il a la fugacité, la volatilité terrible du présent. Alors que faire avec ce si peu ? C Tu as biaisé, une sorte de petit accommodement. Il t'a suffi simplement de transformer "être" en "faire", le tour était joué : ne pas penser à être mais agir, et là

on est dans le sujet que tu maîtrises avec brio : l'action. C'est ma théorie. Vois-tu, au cours de ces années, tu n'as pas été, tu as fait. Tu n'as pas successivement *été* un voleur, un étudiant, un boxeur, un musulman ; tu as *fait* des cambriolages, des études, de la boxe, tu as cambriolé, étudié, puis boxé. Ensuite, pour la religion, j'ai plus de difficultés, se convertir, c'est une démarche, quasi une action, mais après ? Tu as prié sans doute. Et le choix de cette religion ne m'étonne qu'à moitié : cinq prières par jour, ça occupe - ne voit aucune condescendance dans ce terme, j'ai appris tout le bien qu'on peut trouver à juste s'occuper - et dans le mouvement de surcroît, pas de longues prosternations comme chez les Chrétiens ; assis, debout, à genoux, front à terre ou vers le ciel, impossible de fixer seulement un autel, un surplis, un oiseau ou un nuage.

"Tout ça j'en conviens n'est pas très clair, j'avance un peu à tâtons, je pêche, je laisse une ligne filer dans le courant, le mouvement régulier du convoi, les prés, les tentes mongoles, mais comme je n'ai pas appâté - je n'ai même pas d'hameçon - je n'attends pas de prises miraculeuses. Peut-être as-tu changé entre-temps, le temps a passé, je n'ai pas cherché à te revoir, toi non plus et les raisons ne sont sans doute pas les mêmes, mais je me souviens que lorsque nous étions des Arsène Lupin en culottes courtes, des apprentis monte-en-l'air, des aigres fins débutants,

c'était moins le butin qui t'intéressait que la manière, la stratégie, l'organisation. C'est pour ça que tu t'en es lassé : tu avais rêvé d'être voleur et tu volais, tu te découvrais volant, mais la finalité du vol, le produit du larcin t'était indifférent. Tu as dû vivre la même expérience avec les études qui ont suivi - alors que, à "l'Abreuvoir", je sombrais soir après soir dans un océan de bière - puis avec la boxe, je t'ai vu boxer, un soir de novembre, à Saint-Gilles, rue du Métal, rassure-toi, si ça ne te dit rien, ce n'est pas de l'avoir oublié, tu ne m'as pas remarqué, j'étais, ce soir-là, un simple ouvrier soudeur de tuyaux en salopette grise, mais ce qui m'avait frappé, c'était le degré énorme de ta concentration, l'énergie, la rage que tu mettais à boxer, ou à te convaincre d'être boxeur.

"Et la suite, Louis, comment tu vois la suite ? Moi je vais disparaître, mon billet ne va pas jusqu'à Moscou, je suis parti avec une telle précipitation que je n'ai pas réussi, comme pour toi, à me procurer un faux visa Russe, eh oui les amis de Léo, tu te souviens ? Donc je vais m'évanouir, la taïga est grande, je n'ai jamais voyagé, à part notre petite expédition soudanaise pour laquelle je ne t'ai jamais remercié, les vrais copains, pensions-nous alors, n'ont pas à se répandre en politesses. Je vais faire un peu de tourisme pourquoi pas ? De toute façon il n'est pas bon que l'on nous voie trop longtemps ensemble, ils finiraient par imaginer que nous nous connaissons, voire

que nous sommes amis. Tu vas donc rejoindre bien sagement ton compartiment, il est midi, pourquoi pas un petite somme, tu as l'air épuisé, je ne sais pas si c'est la vie que tu mènes depuis douze ans ou ces trois derniers jours, mais les banquettes sont confortables, le roulis berçant, et quand tu te réveilleras, dans le bruit régulier des roues sur les traverses, tu ne pourras même pas dire si notre conversation était réelle ou s'il s'agissait d'un songe.

contrebande

Après des heures de prairies inhabitées - ni villages, ni maisons, parfois une tente, une tache blanche avec quelques moutons ou des chevaux en liberté - le paysage se modifie, le train longe à petite vitesse des baraques en tôles colorées, du bleu, du rouge, du vert. Puis elles font place à des maisons très simples, du parpaing de béton maçonné grossièrement, ensuite quelques immeubles, des barres de quatre étages plantées comme des sucres, tristes souvenirs de l'ancien voisin soviétique. À l'arrière-plan, des blocs de bureaux aux vitrages fumés, une ou deux tours à l'horizon. Le train freine dans ce qui semble être la banlieue d'une ville de province, mais la gare est grande, solennelle, un palais néo-classique aux chapiteaux corinthiens. Sur le fronton en briques vernissées : ULAANBAATAR. Presque personne ne descend, de toute façon il n'a pas vu grand monde, mis à part la provonista, les anges gardiens et lui. Jan - si ce n'était une apparition induite par le roulis et le manque de sommeil - a disparu. Le quai par contre est encombré, quelques Mongoles et surtout un nombre considérable de bagages : de grands sacs en toile plastifiée ficelés, prêts à éclater

Quand le train repart, Louis est seul dans son compartiment, mais le couloir déborde de marchandises et de passagers bruyants. Les arrivants se faufilent



entre les colis, passent et repassent, s'apostrophent, ouvrent les sacs et en redistribuent le contenu dans d'autres, plus grands ou plus petits : une sorte de marché, sans étals ni échoppes, s'est ouvert dans le train.

Quelques heures plus tard, Louis sursaute quand la porte s'ouvre brusquement : une femme mongole, les cheveux noirs et brillants dénoués sur un survêtement rouge, le dévisage un instant, puis met la main devant sa bouche avec un air surpris, comme si elle s'était trompée, et, dans un anglais hésitant : "I come in ?" Louis lui montre les autres sièges inoccupés "Thank you", elle se retourne, siffle entre ses dents et une autre femme la rejoint, toutes deux chargées. Sitôt entrées, dans le même mouvement, elles mettent un doigt devant la bouche ; la porte est fermée, les rideaux tirés, les sacs ouverts. Sont extraits une quantité invraisemblable de vêtements : t-shirts, jupes, jeans, articles pour enfants de tous âges, chaussettes, sandales, mais aussi des lunettes, des ceintures et deux complets en lin bleu nuit. Chaque pièce est l'occasion d'un petit commentaire, éventuellement traduit en anglais à son intention "nice", "beautifull", "cute" et pour les costumes "Armani, spécial from Italy".

Louis ne se sent pas prêt à engager un débat sur l'origine de tous ces made in Italia, il aurait voulu rester seul, la conversation avec Jan, un monologue

plutôt, l'a épuisé. Se concentrer, essayer pour une fois de réfléchir au passé. Que lui est-il arrivé, comment a-t-il réussi à se mettre dans cette situation, pourquoi a-t-il échoué, parce que c'est un échec à n'en pas douter, il n'a pas réussi à transmettre, il a fui. Mais aussi au futur, il a regardé son billet : Moscou. Et après, continuer vers Bruxelles, reprendre son métier d'animateur ? L'année scolaire est finie, en Belgique ce sont les vacances, attendre septembre, retrouver un contrat ? Dans le couloir, il a lu le nom des gares qui se succéderont, les distances et la durée des arrêts : il reste six mille deux cent soixante-cinq kilomètres et donc un peu de temps pour penser passé, ou futur. Mais l'activité dans le compartiment ne laisse pas de place à la réflexion, ni aux spéculations existentielles. Le contenu des sacs, vidé, commenté et débarrassé de tout emballage et étiquetage, forme maintenant deux grands tas multicolores sur la banquette ; les femmes sortent, avec un léger "bye-bye" accompagné d'un signe de la main.

Le temps passe, les prés se succèdent et Louis n'arrive à aucune conclusion. En somnolant, il déroule le fil des jours précédents, se demande ce qui ne s'est pas bien passé, ce qu'il aurait dû faire. Dans une sorte de demi-rêve, il voit Jan - à vrai dire ce n'est que la moustache de Jan, encore ourlée de mousse de bière - qui déclame d'une voix grave "Pas faire, Louis, nee, être". De temps en temps les femmes entrent dans le

compartiment avec l'une ou l'autre pièce supplémentaire, modifient l'ordre du tas, tout doucement, on entend à peine le froissement du tissu, comme si elles voulaient voir sa rêverie s'imprégner de ces douces collines, de ses petits échassiers blancs, de ses chevaux au loin, un pays sans mur, ni haie, ni clôture.

À son réveil, le visage doré de la femme est tout près du sien et le soleil beaucoup plus bas sur l'horizon. Par un geste, elle lui demande de quitter le compartiment. Louis a vu certains voyageurs, sitôt entrés dans le train, adopter des tenues plus décontractées, le costume ou le tailleur se muent alors en training bariolé et les chaussures en tongs. Il se lève et sort. Le couloir est quasi désert, les sacs ont disparu, il ne reste que quelques cartons, des papiers d'emballage vides et frémissants dans les courants d'air, et un homme, pas le même que la veille mais tout aussi russe, qui fume une cigarette en regardant l'horizon où se mêle de l'or et du bleu. Louis pense qu'il est là pour lui, pour le surveiller ; il prend la même position, le buste un peu incliné vers l'avant, les avant-bras posés sur la main courante, le front sur la vitre qui fait comme une lame de fraîcheur, il fumerait bien une cigarette. Et là comme souvent, il s' imagine être cet homme, il se transfère en lui, il serait cet agent, ce solitaire, celui qui n'a qu'une mission, qu'un objectif : filer quelqu'un, le filer. Il voudrait mettre ses pas dans celui qui est attaché aux siens. Il pour-

rait alors se suivre lui-même, s'observer, peut être se comprendre.

Alors que le soir tombe, la porte s'ouvre dans son dos, il se retourne, la femme lui fait signe d'entrer. Elles ne se sont pas changées, mais le contenu des sacs a disparu, il reste le même désordre d'emballage que dans le couloir. Il jette un coup d'oeil sur le filet à bagage, il est vide ; au crochet derrière la porte pend le costume Armani. La première femme le décroche, le place devant lui, puis recule un peu, son bras se tend, elle penche la tête, cligne des yeux : "Very cute!" Les couchettes ont été descendues, les lits faits, il y a des draps, une couverture et un oreiller pour chacun. Avec un sourire, elle lui montre la couchette du bas "Your bed", puis le costume "Your suit" et trois paires de Ray Ban sur la tablette "Your glasses". Louis s'assied à la place qu'on lui a assignée, cassé vers l'avant pour ne pas se cogner la tête, puis, gêné par cette position, s'allonge.

Par la fenêtre, il aperçoit le disque orange du soleil couchant qui disparaît et réapparaît au gré des collines. En quelques minutes, il y a six couchers et autant de levers. Si ceux-ci étaient effectifs, il serait à Moscou, mais que ferait-il à Moscou ? Il regrette son départ précipité, personne n'est venu chercher son message, on lui a tiré dessus, il a reçu deux enveloppes, était-ce une raison pour s'enfuir ? Ces six crépuscules l'ont fatigué comme autant de journées, il

voudrait s'endormir, mais les pensées continuent à se bousculer dans sa tête, un fouillis absurde et embrumé dont rien de constructif n'émerge, et il reste éveillé en se retournant sur sa couche, alors que l'extérieur vire au bleu, au gris, puis s'éteint. La couchette est inconfortable, une succession de bosses et de creux. Il ouvre les yeux, se retourne sur le ventre, passe sa main sous les draps, il entend un soupir : la femme qui s'est couchée en face de lui, allongée de profil le regarde, il devine sa silhouette voit ses yeux briller dans l'ombre. Sa main glisse sous l'oreiller, accroche une déchirure dans le skaï de la banquette, ou plutôt une découpe d'où un pan de tissu dépasse, il glisse deux doigts et dégage un t-shirt, puis trois layettes. Quand elle voit son air perplexe, la femme éclate de rire "No problem, no problem !" Elle allume, l'invite à se lever et il reste là debout, piteux sous la lumière crue, comme un gamin qui aurait mouillé sa couche, pendant qu'elle remet soigneusement les vêtements dans la doublure, mais cette fois avec plus de soin, avec l'attention d'une mère, en y passant plusieurs fois le dos de la main pour que l'ensemble soit régulier.

Plus tard on toque, elle déverrouille prudemment, mais ce sont deux connaissances qui apportent de nouvelles marchandises. Uns à uns, les vêtements sont extraits de leur emballage, dépliés, roulés avec soins puis glissés dans tous les creux offerts par le

décor du wagon : entre stores et vitres, derrière les accoudoirs et les appuie-tête, sous les revêtements en feutre usé du sol et les plinthes en aluminium, dans les caches opalins des luminaires et les gaines de ventilation. Tout est effectué avec lenteur, il pourrait dire avec langueur, tant chaque pièce fait l'objet d'une amoureuse évaluation avant de lui choisir sa cachette. Enfin, la femme plus âgée va reprendre sa position sur la couchette supérieure, au-dessus de Louis. Alors sa voisine sort un couteau de chasse au magnifique manche de corne polie, à la lame effilée, crantée à la base. Elle saisit un oreiller, en sectionne la couture par petits coups secs, vide son contenu, un mauvais kapok qu'elle jette par la fenêtre dans la nuit mongole, puis le remplit avec d'autres jeans, d'autres t-shirt, d'autres layettes. Louis est fasciné, tant par l'opposition entre le grand couteau et la fine main brune que par l'habileté du geste. "Everything made in Italia" assure-t-elle entre ses dents, tout en enfilant une aiguille pour recoudre la taie d'un coussin qui a maintenant doublé de volume, enfin elle se tourne vers lui :

- Where is your stuff ?
- No stuff !
- You travel without stuff ?
- Yes.

D'abord étonnée, elle se ressaisit : avec un grand sourire, elle lui montre un nouveau sac en toile plas-

tifié, ligné de brun et de rouge, qu'elle glisse sous sa banquette : "Your stuff !" Puis en se retournant : "Your stuff, your suit, your glasses !" Tout semble l'amuser "In one hour, the border, good night." Mais elle n'éteint pas. Il reste encore quelques effets sur la banquette, des collants, des t-shirt ; les femmes les enfilent lentement, méthodiquement, une série de couches qui, l'une après l'autre, transforment leurs corps. Puis, alors que le train commence à ralentir, elles s'asseyent - non sans raideur - et se maquillent avec soin, le dernier geste est pour dénuder les épaules, échancrer le corsage : elles veulent se faire belles. Louis y voit une évocation de toutes ses vies superposées, les "manteaux" comme disait Jan, le temps ne fait rien à l'affaire dit-on, mais le costume ? Il pense à ces voyageuses qui veulent rester femmes malgré les trois collants, les cinq t-shirt, et aussi à lui, chacune de ses couches a-t-elle oblitérée la précédente, est-il toujours le même, que reste-t-il du boxeur, de l'étudiant, du voyou, du petit garçon sous les couvertures ?

Le train est maintenant tout à fait arrêté, elles ont éteint le plafonnier : "Now, sleep !". Il a mis sa tête côté fenêtre et regarde à l'extérieur. D'abord il ne voit rien, la nuit est noire, une poussière d'étoiles, un aboiement au loin ; puis, des fanaux, surgis de nulle part, des douaniers ou des cheminots, comme un ballet de lucioles, virevoltent, longent la voie,

sondent le dessous du train. L'air est étouffant, il se lève baisse la fenêtre, mais de nouveau : "Sleep!" Il se recouche, on entend des conversations dans la nuit, femmes et hommes, en russe, il entend cette langue pour la première fois, cela coule et chante à la fois, impossible de reconnaître s'il s'agit d'une conversation de routine ou exceptionnelle. Ensuite le train a comme un soubresaut, démarre, fait quelques centaines de mètres et s'arrête dans une gare : Des lampes à arc, fixées haut sur des mats, doublées de bandes de néons forment un dôme de lumière blanche, une atmosphère glacée. À l'intérieur du wagon, les mouvements et les bavardages sont restés en suspens, tout le monde retient son souffle.

Sur le quai, plusieurs groupes, immobiles, indifférents au convoi, des militaires armés, des officiers bardés de médailles, divers types d'uniformes. "Sleep !", encore, mais à mi-voix cette fois, plus une supplique qu'un ordre. Peuvent-elles s'imaginer que lui aussi a peur ? Dans le couloir, on entend du bruit, des pas, des interpellations : des gens sont montés. Brusquement la porte du compartiment s'ouvre, une forme peu aimable s'est immobilisée en contre jour. Sans lever la tête, elle lève le bras, trouve l'interrupteur, une lumière crue se déverse dans le compartiment. C'est une femme petite, épaisse, avec un uniforme vert foncé et des lunettes qui doivent dater de l'ère communiste. C'est la frontière russe ; elle tient



les billets et les passeports entre ses doigts boudinés. "Control !" Louis se dit que ni lui - avec son faux passeport et son visa trafiqué par une quelconque relation de Léo - ni ses amies contrebandières n'ont la moindre chance. Maintenant qu'il fait clair, il a l'impression qu'une série d'objets, mal dissimulés, sautent aux yeux : les rideaux, doublés de layettes, sont trop lourds, un morceau de tissu orange dépasse d'un oreiller et la trame usée de la moquette laisse transparaître les jeans. Quant aux deux costumes Armani brochés de Ray Ban, il sont comme un accessoire incongru dans un décor de théâtre. Mais la douanière, aux lunettes de fond de bouteille, ne s'attarde pas aux détails : elle jette quelques interjections aux femmes, qui n'y répondent pas, puis se retourne. Dans la scène, il joue assez bien son rôle de voyageur endormi et se lève lentement, comme dérangé dans son sommeil ; elle soulève d'un geste ample sa banquette, il y a deux grands sacs de toile plastifiée en tissu écossais "Your luggage ?" Par-dessus l'épaule de l'employée des douanes, il voit la femme mongole qui hoche vigoureusement la tête : sa bouche est énergique, mais ses yeux supplient. "Yes, my luggage." "O.K.." dit la femme avec une moue dubitative. Elle tourne les talons, une volte-face quasi militaire, et quitte le compartiment. La porte à peine refermée, les deux femmes mettent le verrou et remercient Louis avec effusion. Celle qui occupe la

couchette du haut ouvre un porte-monnaie, en extrait quelques billets, et il s'apprête à refuser mais elle sort sur les traces de la douanière, sans doute pour la remercier de sa myopie. L'autre femme s'approche alors de Louis, lui dit encore "Thank you", l'embrasse sur les deux joues, puis s'écarte rapidement, comme gênée par son audace.

Après une heure, le train redémarre et le processus reprend en marche arrière : les vêtements sont sortis de leur cachette, pliés, remis dans leurs emballages, puis dans les grands sacs. La couture des oreillers est sectionnée, mais non recousue, le rembourrage est resté en terre mongole. Les femmes partagent avec Louis quelques bières et une pièce de mouton fumé, emballée dans du papier journal, dont les tranches sont découpées avec le même couteau. On mange avec plaisir, on plaisante, on mime la douanière, puis tout le monde va se coucher.

Mais Louis ne dort pas. Dans le noir, il garde les yeux ouverts : il est en Russie, il s'est fait des amies, il pourrait même prétendre à un faux costume Armani en guise de commission à la contrebande, mais il n'a pas récupéré son passeport, toujours dans les mains du chef de train, et surtout il ne voit pas d'issue à sa situation. Tout est dans l'obscurité, mais certaines choses sont plus noires que d'autres ; il se lève, regarde dehors, puis entend une petite voix, chuchotée : "Thank you, again. » Il se retourne, elle est

allongée de profil, il voit la moitié de son visage et la forme de son corps.

À son réveil, il voit de l'eau, il voit la mer. Le train longe une grève de sable blanc sur lequel s'épanchent quelques bouleaux, le ciel est bleu pâle et quelques nuages moutonnent à l'horizon. Il ne comprend absolument pas où il est et il lui faut un moment pour dérouler l'histoire de ces derniers jours. Shanghai, la galerie, le coup de feu, le parc, les danseurs, la fille aux bottes jaunes, puis le train, le train depuis trois ou quatre jours, il ne sait plus. Il se demande si le convoi, qui roule à petite vitesse, n'aurait pas pendant son sommeil achevé son périple sibérien et rejoint la mer Baltique, mais ce n'est pas possible ; il abaisse la fenêtre, l'air est frais et l'eau d'un bleu parfait. Sur la couchette d'à côté, les cheveux de la fille endormie forme une chute d'encre jusqu'à terre.

Puis le train quitte la rive, ralentit encore, traverse une banlieue parsemée des mêmes blocs de logements qu'à Ulaanbaatar, puis s'arrête : Irkoutsk. Le quai est bondé ; le convoi n'est pas encore arrêté que des Russes montent, brandissent des billets, négocient l'achat des vêtements. Les femmes mongoles ont passé des jeans par les fenêtres, ou en gros par sac entier. Tout va très vite, pas plus de quelques minutes. Sur le quai il y a aussi des policiers pour interdire la vente mais, dépassés par le nombre, ils réagissent avec la rage de celui qui est débordé dans

sa tâche, ou qui n'a pas reçu son pourboire : des sacs sont arrachés, éventrés et leur contenu jeté sur les rails, entre les roues. En dépit de la violence des échanges se font et, les négociations terminées, les effets comme les acheteurs disparaissent par magie.

Juste avant que le train ne reparte, la femme remonte, entre dans son compartiment "I am Batbolor, come back soon" puis elle lui donne un rapide baiser sur la joue et saute alors que le train roule déjà. Louis se penche par la vitre, fait quelques gestes, sans vouloir en faire trop, qui sait, il la connaît à peine, de toute façon, quand pourrait-il revenir, elle reste là à le regarder au milieu du quai soudain désert, dans une nuée d'emballages et de sacs en plastique.

## L'architecte

L'homme a extrait, d'un porte-document marron, un cahier à la couverture de toile et pour autant qu'il puisse en juger, prend plaisir à ce qu'il écrit. Louis a d'abord cru qu'il prenait des notes, comme le font les voyageurs pour se souvenir des impressions de voyage - ou pour tromper l'ennui, parce que la lecture ou la contemplation du paysage ne suffisent pas à agrémenter l'intervalle entre les différentes gares, le temps ou l'espace entre la couchette, le samovar, les toilettes ou le wagon-restaurant - d'autant qu'il lève souvent les yeux au-delà de la vitre.

Louis n'a ni livre ni carnet, et sa seule distraction, pour sortir de l'impasse des pensées, est la steppe russe. Pourtant il n'y a pas grand chose à voir, une succession de bouleaux en bosquet continu bordent la voie comme des fantassins, une armée innombrable au garde-à-vous, depuis certainement plus de trois mille kilomètres, sans qu'il soit possible de déterminer si la Russie entière, de la Sibérie à Moscou, n'est qu'un tapis unique et arboré au milieu duquel, tel un serpent bleu et rouge, le train s'enfonce et se tortille, y creusant un sillon, une chenille dans un plan de cresson. Ou alors, plus simplement, les arbres ne seraient qu'un liseré, une bordure infinie en passepoil

le long des voies, chargée de l'agrémenter, voire de cacher le solde du paysage, jugé trop pauvre, trop triste, une sorte de décor linéaire de troncs et d'écorce noire et blanche, de frêles feuilles frémissant au vent, dans la lignée des villages que Potemkine avait érigé quelques siècles plus tôt, pour cacher à la grande Catherine la non moins grande misère russe... Cet homme devait avoir une imagination débordante pour trouver une source de réflexion dans ces éléments banaux et soporifiques.

Un peu plus tard, il s'aperçoit que l'homme s'est endormi, lui aussi peut-être : il n'est pas toujours conscient, dans ce voyage interminable, des moments de veille ou de sommeil. Il se prend à penser aux premières images de "Dead man" de Jim Jarmush, celles où le héros incarné par Johnny Depp traverse, d'est en ouest, les grands espaces américains de la fin du XIXe siècle pour occuper dans une ville sauvage un emploi qu'il n'obtiendra pas : on ne voit pas le paysage, mais son immensité est suggérée par ces alternances entre rêve et conscience, rythmées par la guitare abstraite de Neil Young. Jan adorait les Jarmush, tous, mais avec une tendresse particulière pour ce film-là, qu'il ne comprenait que trop, celle de quelqu'un qui sait ce que la dérive veut dire et à quels extrêmes elle peut mener. Jan est-il encore dans le train ? Louis n'ose plus trop bouger, parfois il se réveille et ne sait plus si cette conversation a eu lieu

ou s'il l'a rêvée, cela paraît tellement incroyable de l'avoir vu ici, aussi loin de chez lui. Il se souvient de leur expédition à Khartoum, tentative pitoyable, donquichottesque, qui en fait ne s'était pas si mal terminée. Le principe de Cervantès : tenter l'impossible au risque d'échouer, et l'énergie induite finira par produire un effet à un endroit inattendu.

Il y a un choc. Pour une raison inconnue, le train a ralenti sans que l'on aperçoive le moindre début d'agglomération, toujours les bouleaux, le carnet a glissé à terre et l'homme s'est réveillé. Louis ramasse le carnet et le lui tend. Non pas des notes mais des dessins, une série de doubles traits parallèles, serrés, avec l'intervalle intérieur finement hachuré, entrecoupés de pointillés, le tout surchargé de chiffres et d'annotations minuscules "Merci, ce sont des plans" dit-il, comme pour s'excuser et peut-être aussi pour engager la conversation. "Ah" dit Louis sans savoir s'il faut d'abord féliciter l'homme pour sa maîtrise du Français, s'inquiéter du fait qu'il a deviné sa langue ou le questionner sur la nature de ses dessins. L'homme lui explique qu'il revient de Sibérie où il s'est rendu pour affaires, et qu'il a appris, il y a longtemps, le Français à l'école d'architecture de Moscou, avec un enseignant lyonnais qui avait rejoint le camp communiste après la seconde guerre mondiale sans pouvoir revenir ensuite dans son pays. Le train accélère et, machinalement, ils regardent à l'extérieur : un

ouvrier est là, sur le côté de la voie, seul. Il porte sa pelle comme s'il s'agissait d'un fusil, au garde-à-vous, l'oeil dans le vague et le mégot aux lèvres.

L'architecte lui avoue qu'il trompe l'ennui du voyage en travaillant sur l'esquisse d'un petit bâtiment qui doit se construire dans une ville à l'est de Moscou. Il lui explique comment ces dessins qui paraissent si anodins, des pattes de mouches sur un papier blanc de format ordinaire - on voit un morceau de plan et en regard une façade, peut-être une porte, une série de fenêtres et, sans doute pour donner l'échelle, des petits personnages caricaturés, à peine un triangle surmonté d'un cercle pour figurer la tête - comment ces dessins vont évoluer en éléments plus précis, plus stricts, moins imagés, moins concrets, moins beaux peut-être, en un système graphique plus technique, à une échelle convenue, puis, par les vertus de l'informatique, se muer en une représentation codifiée chargée d'exprimer comment cet objet doit être construit et les différentes pièces le constituant mises en oeuvre, le tout étayé par des calculs chargés à la fois d'en vérifier les capacités constructives, ou de tout simplement pouvoir définir les quantités nécessaires, des mètres cubes de béton, de maçonnerie ou de gravier, des mètres carrés de cloisons, d'enduit ou de carrelage, des mètres courants de plinthes, de canalisations ou de frises, des kilos d'aciers, des unités de portes ou de citernes, et tous ces chiffres,



ces calculs, ces nombres dotés de zéros et de virgules, accompagnés d'une sorte de mode d'emploi précisant à la fois la technique à adopter et le cadre légal de l'entreprise.

Il s'est animé en parlant et Louis suit avec fascination l'expression de ses doigts mobiles aux phalanges épaisses et poilues, puis remonte sur le visage carré, les arcades sourcilières marquées au-dessus desquels il a rejeté de fines lunettes aux montures d'écailles. Il s'est enthousiasmé à son propre discours, à moins qu'il ne cherche à se convaincre que ce qui n'est aujourd'hui qu'une mince couche de carbone de quelques microns sur de la cellulose, dont une partie raturée, et que le roulis du train à travers la taïga a rendu tremblante, puisse un jour se muer en matière, en coffrage et en béton, en espace et en usage. "Je me suis toujours demandé, poursuit l'homme, à quel moment on peut considérer que le projet se réalise. Etudiant, je croyais que c'était lorsqu'il germe dans l'esprit du concepteur puis, jeune architecte, je me suis intéressé à la matière et aux ouvriers qui la façonnaient, vous savez nous étions encore au communisme, les héros étaient ceux qui mettaient en oeuvre. Ensuite, j'ai discoursé sans fin sur les notions de concept, de processus, comme s'il fallait que la théorie et l'abstraction nous nettoient de soixante-dix ans de matérialisme. Aujourd'hui, j'ai une autre interprétation, qui n'est pas moins fausse, ni moins vraie que

les précédentes : le projet se concrétise quand les usagers, les hommes et les femmes... Je ne trouve pas le mot exact, "prennent possession"? Je n'aime pas ce terme, il est trop viril, il nous faut autre chose, "s'approprient" ? Cela ne va pas non plus, il ne s'agit pas de propriété, pas du tout... Vous savez dit-il avec un sourire, je suis resté très communiste malgré tout." Il fronce les sourcils, concentré et hésitant, sans que Louis puisse déterminer s'il s'agit d'un effort pour s'exprimer dans une langue qu'il maîtrise mal ou pour développer une idée qu'il n'a jamais formulée. Puis il s'arrête brusquement et, comme toujours, leurs regards se reportent sur le paysage de bouleaux qui n'a pas changé, ce qui fait revenir chacun à des pensées plus personnelles, plus incertaines aussi. La conversation reprend un instant, puis s'épuise, Louis n'a rien à dire, écrire l'aiderait, mais il n'ose pas demander du papier à l'homme qui s'est remis à dessiner. Alors il reste là, à regarder ses propres mains posées sur ses cuisses.

Bien plus tard, le rythme des roues change de nature, le staccato se fait plus métallique et la lumière plus forte dans le compartiment. Ils lèvent la tête : le serpent a quitté sa frange de tapis vert et s'engage sur un pont qui enjambe un fleuve, une série de portiques métalliques sur des piliers de briques. L'eau est à l'image des forêts, de la nature, du voyage, démesurée et monotone, large comme la mer. En regardant

vers un fleuve immense où des barges dérivent avec mollesse, il y a comme un espace de liberté, une possible fuite en avant. Louis pense alors l'eau comme une échappée, les bouleaux comme une clôture, un couloir de prison qui le mène à Moscou, et les ponts et les gares seraient les portes par où s'échapper.

Puis il y a un moment où tout paraît clair : pourtant le train est rentré dans la nuit, doucement, sans résignation mais avec la langueur et la circonspection de celui qui allant vers le soleil couchant et donc vers ce qui reste de lumière, devra s'armer de patience. Et c'est le même défi pour l'aube, se levant à l'arrière du convoi, se voit sans-cesse repoussée par le mouvement même des wagons qui roulent vers l'obscurité, veulent voir la nuit se prolonger, comme on tire une dernière fois la couverture sur soi pour ne pas voir le jour : " Assabr miftah al frraj", "La patience est la clef du succès." Il est venu à l'Islam par la Turquie, mais les proverbes sont toujours en arabe.

Quelle heure est-il ? Qu'importe, pourquoi tenter encore de maîtriser le temps, alors que tout est mis en place pour le déconstruire, les fuseaux horaires qui changent sans constance et exigent à tout moment que l'on remette les pendules à l'heure, les arrêts Tatarsk trois minutes et plus loin Omsk dix-sept, aussi irréguliers que les distances qui les séparent, le

rythme interne des voyageurs qui, sans repères, ont choisi de manger et de dormir à tout moment, la peur aussi, sa propre angoisse qui ne le fait jamais dormir qu'à moitié et ne veiller qu'en suspens.

Il est inquiet pour le passé, pour l'avenir aussi et c'est nouveau, pour la femme d'Irkoutsk, celle qui a disparu à Irkoutsk, la brutalité des flics sur le quai l'a choqué, une violence terrible, disproportionnée.

Oui, tout est clair, ou plutôt dans ce crépuscule prolongé, et la courte nuit qui suivra, une seule chose est claire, il n'a plus rien à faire dans ce train. Il ne fait rien, depuis quatre jours, mais il n'est pas encore. Jan avait raison, puis il a disparu, de même que l'architecte. Il ne reste que les Chinois, s'ils n'ont pas passé la main aux Russes.

Se souvenir de ce qu'a dit l'architecte : "D'ordinaire, nous travaillons dans un sens précis, nous allons du projet au réel, du plan au chantier, de l'imaginaire à l'usage, c'est la logique-même de la conception, de la construction. Durant mes congés, je fais l'inverse : j'effectue une série de relevés, des bâtiments construits depuis des siècles dont plus personne n'a les plans ni ne s'est soucié de comprendre pourquoi ils ont été édifiés de cette manière, des immeubles qui ont vécu plusieurs vies, plusieurs affectations, des églises reconverties en mosquées, puis retournées à la chrétienté au gré de l'histoire et des conquêtes. Des marchés couverts édifiés au centre d'une

ville autrefois prospère, mais plus tard tombée en disgrâce parce que tel prince, depuis la lointaine capitale, a décidé la modification d'une route commerciale, ou que la guerre entre deux états l'a transformée en ville-bastion et le marché aménagé en cantine de garnison, puis, la paix revenue, en silos à grains.

"Il y a les exemples célèbres, Sainte-Sophie à Istanbul ou la Giralda de Séville, ces icônes médiatisées du carrousel des religions, mais aussi des choses moins connues, plus modestes, des entrepôts devenu parking pour des raisons de rentabilité, des chapelles transformées en crêperies parce que plus personne n'avait pensé à en vénérer le saint, ou des étables devenues sanctuaires parce qu'une bergère analphabète y aurait croisé la mère du Christ.

"Par le dessin, par le relevé, on fait marche avant et marche arrière ; marche avant parce qu'au début on ne sait rien et que cela représente un vrai travail de connaissance, marche arrière parce qu'une fois les dessins réalisés - plans des niveaux, coupes élévations - on arrive parfois à comprendre, pas toujours, ce qui s'est passé, quelle était l'intention de celui qui l'a édifié, comment il a imaginé le bâtiment, ligne de composition, tracé régulateur, influences, proportions, et comment celui-ci a évolué ensuite, comment il s'est transformé indépendamment de son concepteur initial."

Prendre les choses à l'envers, c'est clair, ne pas considérer que parce qu'il est impossible de revenir en arrière on ne puisse envisager la réalité dans l'autre sens, passer de la matière à l'idée, enlever l'une ou l'autre couche.

Encore quelques heures puis le train ralentit, il consulte l'horaire : "Kotelnitch" c'était l'arrêt précédent, le prochain : "Nijni-Novgorod", trois minutes, ce sera ici, et c'est déjà l'aube. Il sort dans le couloir, il n'a ni sac, ni valise, ni passeport, l'homme de faction ne le remarque pas ou feint de l'ignorer. Dehors, dans le début du jour, la banlieue russe : des usines gigantesques, complexes comme des villes, hérissées de cheminées tordues et mangées par la rouille, des silos en batterie, des mers de toitures, des sheds, des grues et des tourelles, le tout à l'abandon. Mais aussi des rangées de boxes de garages, en séries monotones, alignés par milliers le long du talus de chemin de fer, comme si la fermeture successive des lieux de travail avaient concordé avec l'achat des voitures, et la consommation suivie la production. Les grilles qui entourent les industries semblent condamnées, l'activité éteinte, les cheminées ne fument plus, mais les parkings sont éclairés, surveillés par des caméras et défendus par des miradors.

Le train néglige des arrêts secondaires, des quais blafards, des voyageurs endormis, puis s'arrête. La gare, comme celles qui l'ont précédée, est impres-

sionnante. Sur le quai voisin, un train local s'arrête dans le sens opposé. La provonista, suivant le rituel, ouvre la porte, descend, fait un pas de côté et se met en faction, alignée sur ses collègues, une par wagon, mains serrées derrière un dos bien droit. Quelques voyageurs la suivent, se frottent les yeux, se grattent la tête, allument une cigarette, sans s'éloigner. Deux minutes trente. À chaque arrêt, des commerçants sont là pour les voyageurs. Il ne sait pas pourquoi mais, par ville, c'est toujours le même article qui est proposé, ici des lapins en peluche rose, une clochette dorée retenue au cou par un ruban rouge. Il tend un billet à une femme épaisse au fichu gris, qui lui donne trois lapins, hésite, en ajoute un quatrième. Il remonte dans le train, puis se ravise comme s'il avait oublié quelque chose. Deux minutes. Sur le quai, le seul vendeur sans lapins est un vieil homme avec des concombres emballés par trois dans un sac en plastique, disposés avec soin au milieu d'un étal en bois en équilibre sur une charrette. Louis lui donne un de ses derniers billets, le marchand le froisse plusieurs fois entre le pouce et l'index comme pour en vérifier l'authenticité. Une minute trente. C'est beaucoup trop d'argent pour des concombres, l'homme lui fait signe qu'il va faire de la monnaie et entre dans une sorte de kiosque au centre du quai, à peine plus qu'un auvent où l'on trouve des bancs, des vendeurs de cigarettes et des toilettes publiques. Louis le suit et, comme

chaque fois, un de ses gardiens, cette fois-ci un Chinois, est sur ses talons. Une minute. Le vendeur, tout en gestes, commence à négocier le change de son billet avec le préposé des toilettes, mais déjà, sur le quai, les appels qui demandent aux retardataires de monter dans le train se font entendre. Trente secondes. Louis montre le convoi, feint d'être énervé, lui rend les concombres et sort. Alors, comme il l'a prévu, l'homme l'appelle pour lui rendre son billet. Louis regarde le Chinois pour quémander son approbation et celui-ci, selon son habitude, détourne les yeux. Louis, au petit trot, revient vers l'homme, prend le billet, mais au lieu de faire demi-tour, le dépasse, rentre dans le kiosque et en ressort par l'autre quai au moment où le train de banlieue démarre et s'y engouffre sans se retourner. Il entend derrière lui des coups de sifflet, des cris, mais le convoi continue sur sa lancée.

C'est un train local, usé et bruyant. Dans une odeur rance, des voyageurs somnolent sur des banquettes en bois brûlé de mégots. À la gare suivante, il descend, monte dans le premier omnibus qui se présente, et ainsi de suite une dizaine de fois. Il ne sait absolument pas où il est, il n'a presque plus d'argent et une idée en tête : la contrebandière.

Trois jours plus tard il est à Irkoutsk, trois jours encore il arrive à Shanghai. À Irkoutsk, il a retrouvé Batbolor, sans même remarquer la coïncidence : la



voir assise là, dans l'immense salle d'attente de la gare. Elle avait l'air aussi peu surprise que lui, et très contente de le revoir. Ils ont été faire des photos d'identité dans une minuscule boutique qui vendait aussi de la bière, des soupes lyophilisées, des poupées encastrables et de la vodka. Elle a tenu à en faire une d'elle-même, en deux exemplaires. En trois heures elle lui a procuré un passeport espagnol - Luis Sanchez - un visa d'une semaine pour la Chine et un autre, longue durée, pour la Mongolie : "One week for China, one life for Mongolia !" a-t-elle déclaré avec un demi-sourire ; elle a aussi glissé une photo d'elle, en regard du visa mongol. C'est son troisième passeport en moins d'une semaine.

Au "Continental", le réceptionniste ne paraît pas étonné de ces quelques jours d'absence et lui remet sa clef. Il remercie, hésite entre l'ascenseur et l'escalier, finit par se décider pour la marche mais pousse la porte sans appréhension, c'est le dernier endroit où l'on viendrait le chercher. Sa chambre a été rangée, son lit refait. Son passeport, son billet d'avion et son argent sont là, dans le tiroir. Les documents imprimés pour les Ouighours ont disparu, mais la clef usb, dissimulée derrière une prise de courant, n'a intéressé personne.

Alors qu'il range ses affaires, on frappe à la porte : c'est un livreur, très grand, les cheveux bouclés et les yeux souriants, avec un paquet emballé dans du pa-

pier de soie rouge. Louis se demande comment il va lui expliquer qu'il n'a rien commandé, mais l'homme lui tend une carte de visite, celle d'un restaurant ; en minuscules, on peut lire en anglais : "spécialités chinoises et ouïghoures". Il remercie, accepte le colis - qui sent très bon - l'ouvre et rend l'emballage au serveur après y avoir glissé la clef usb. Celui-ci lui prend les deux mains, les serre, hoche la tête puis sort sans un mot. Il s'assied sur le lit ; à l'extérieur, le flot de voitures sur l'autoroute ne s'est pas tari, pas plus que les piétons sur les passerelles et les escalators, mais le centre commercial clignote avec bienveillance, tout lui paraît plus accessible, apprivoisé. Avec le mouton partagé avec Batbolor, c'est son meilleur repas depuis longtemps. Quand il a terminé, il descend, paye sa chambre, jette le billet d'avion et son premier passeport dans une poubelle, garde l'argent et revient à Ulaanbaatar, comme si c'était chez lui.

Alice Beersel avril 2017

Il y a des jours ordinaires. Il y a des jours si normaux, si minces, si plats qu'une fois achevés, une fois vécus, ils s'en vont rejoindre les autres et s'y agglutiner, serrés, si compacts que très vite il n'est plus possible d'en détacher un, de le décoller des autres, de le faire revenir à la lumière. Ils forment alors des ensembles un peu gris, identifié en "époques", en "périodes". Quand elle était étudiante, quand elle vivait au Soudan, quand Jan était à l'hôpital, quand il a fait sa rechute, etc..

Mais aujourd'hui c'est un jour particulier, elle le devine, ou plutôt elle le craint parce que, comme pour toute chose, il y en a de bons et de mauvais. Et qu'est ce qui révèle de ce jour d'avril clair et sans nuages en un jour caractéristique, qu'est ce qui fait sa spécificité ? Juste une lettre, une enveloppe quelconque en bristol blanc satiné, toute petite, glissée - presque perdue - dans la boîte entre un folder pour une grande surface et une facture d'électricité au nom du "Vidéo club des Étoiles". Adressée à Monsieur Jan Dulieux, avec une mention en bas à droite, d'une calligraphie un peu ampoulée : "Fondation Religieuse Islamique Turque Kanuni Sultan Suleyman Camii".

Tout de suite la boule, la petite boule bien dissimulée au creux de l'estomac, celle qui réapparaît quand, le soir, Jan met du temps à revenir, qu'il a son air fermé parce qu'il s'est passé quelque chose qui lui a rappelé une autre, ou que, au téléphone il cherche ses mots. On dit que les gens qui arrêtent de fumer mettent des années à en perdre l'envie et gardent longtemps le réflexe de tâtonner le matin à la recherche de leur paquet ; tant qu'elle vivra avec lui, cette inquiétude, ce sera son paquet à elle. Tout ce qui de près ou de loin la ramènera aux mauvais jours de Jan, à la triste époque, à la sinistre période, lui feront revenir la boule, comme un vulgaire morceau de baudruche avalé par inadvertance et que l'angoisse ferait gonfler. Et bien sûr tout ce qui touche à sa dernière rechute, sept ans déjà ; la visite des inspecteurs d'opérette - en fait elle n'a jamais su s'il s'agissait de policiers - la piste ridicule du terrorisme, son départ improvisé pour la Chine, il s'était décidé en vingt-quatre heures, alors qu'avant c'était tout une histoire pour un week-end à la mer. Il ne faut pas se demander quel était le poids du passé, d'une enfance vécue sous le signe de l'abandon. Ce départ pour l'Asie en forme de mauvais rêve, à la poursuite de quoi ou de qui, un ancien ami qu'il n'avait plus vu depuis des années, et surtout ce retour en cauchemar, elle l'entend encore au téléphone, dans cette ville mongole au nom impossible, il avait dû descendre du

train, c'était juste avant qu'il ne jette au loin son portable, Dieu sait ce qu'il avait bu, elle n'avait pas compris le tiers de ce qu'il lui avait raconté, entre sanglots et éclats de rire. Son rire, plein de rage, comme s'il grinçait, encore plus douloureux que ses larmes : "Je l'ai vu, tu comprends, je lui ai parlé", elle s'en foutait qu'il l'ait vu, ce n'était pas le messie quand même, elle voulait simplement que Jan revienne, en train en avion ou en chameau, peu importe, mais il ne l'écoutait pas "Il y avait des flics partout, forrrmidable", elle ne pouvait plus l'entendre rouler les "r" dans ces circonstances, comme une régression, insupportable " Il s'est fait tirer dessus, carrément, mais j'avais un passeport pour lui, tu sais, le copain de mon père..." Incompréhensible, la seule chose qui était claire c'est qu'il était désespéré, mort saoul, cuit et si loin, la communication avait été coupée, elle était resté là, prostrée, à attendre qu'il rappelle. Apparemment il avait vu Louis ; quel discours avait-il pu lui balancer, il était tellement réservé, tellement pudique d'une certaine manière et plus il se sentait gêné moins il était clair. Il avait dû lui sortir une de ses tirades alambiquées dont il était spécialiste et dont on ne comprend le sens que plus tard, si l'on arrive à faire la synthèse des deux discours contradictoires qu'il a poursuivis en même temps. Puis deux jours plus tard, un matin - elle avait fermé le magasin, ne mangeait plus, dormait dans le salon sur

le fauteuil - le téléphone avait sonné à nouveau, un appel en P.C.V., "Vous acceptez un appel de l'étranger ?" " Oui oui ." Il avait parlé comme si leur conversation venait d'être interrompue "Et tu sais, je suis descendu, avant lui... et d'ailleurs pour le portable, c'est fini, je l'ai lancé le plus loin possible, moi.., je ne pouvais plus..." Il avait une toute petite voix, bien sûr il ne lui avait pas demandé de ses nouvelles, tout était à nouveau centré sur lui, elle s'était sentie comme ce portable, évacuée, oubliée dans une ornière mongole. Toujours cette histoire d'abandon : par crainte de se voir délaissé, que l'on ne s'intéresse plus à lui, il était prêt à faire le premier pas, à partir, à quitter. Au loin on entendait des voitures, des klaxons et de la musique lente, comme une plainte, un déchirement. Elle ne savait même pas exactement où il était, elle avait regardé sur une carte pendant la nuit, cette horrible nuit où elle avait bu elle aussi, comme pour se mettre - malgré les kilomètres et les fuseaux horaires - à son niveau, elle avait renversé la bibliothèque, elle n'était plus maîtresse de ses mouvements, c'est quoi ce train à partir de Pékin, elle avait trouvé une vieille carte du monde des années 80, Union des Républiques Socialistes de Russie, Mongolie, Sainchan, Kazan, Omsk, Novossibirsk, moitié Michel Strogof, moitié Guerre et Paix.

Bref tout ce qui, de près ou de loin, touche à ce voyage, au dénommé Louis - dont par la suite ils

n'avaient pas eu de nouvelles, tu parles d'un ami, un fantôme, mutant de surcroît - à leur passé commun, à la boxe, l'Islam, les Turcs, les Ouighours, elle n'en veut plus ! Elle prend la lettre, la glisse dans son sac et part à son travail.

Dans le tram, comme toujours elle observe les autres, elle se souvient de ce que Jan lui a dit : "Tu sais, son problème c'est qu'il lui suffit de voir quelqu'un, au hasard, pour avoir envie d'être lui", elle a toujours l'impression qu'il le défend. De quoi, elle ne l'attaque jamais, elle n'évoque jamais ni Louis ni le passé, elle a décidé d'oublier, mais c'est peut-être une erreur, si seulement elle pouvait se conseiller elle-même avec la même pertinence qu'elle met en oeuvre chez les autres, elle devrait peut-être en parler à Jan, eh puis non. Elle n'arrive pas à se calmer. Elle regarde les gens, bien serrés dans la foule du matin, chacun dans sa bulle, chacun avec son histoire. Elle a de la compassion pour eux, elle voudrait mieux les comprendre, les plaindre, les aider, mais surtout pas *être* eux, pour quoi faire, pour les posséder, les contrôler ? Une sorte d'impérialisme en fait, bien un truc de mec ça. Depuis ce matin, depuis la lettre dans la boîte, maintenant dans son sac qu'elle serre contre elle, elle se sent remontée contre tout le monde et surtout contre ce Louis, avec ses neuf vies comme les brahmanes ou les chats, qu'il aille au diable, qu'il nous foute la paix, on était si bien sans

lui.

Elle pose l'enveloppe sur son bureau, calée bien droite contre la lampe, face à elle, dans une attitude de défi, puis se force à ne plus y penser, donne quelques coups de fils, ni importants ni nécessaires. Au téléphone, elle essaie d'être précise, compétente, professionnelle, et gentille aussi, mais la boule d'angoisse ne disparaît pas, se mue en culpabilité. À midi, elle appelle Antoine, il sera de bon conseil, ils sont restés en contact. Quand Jan était là-bas, perdu dans l'alcool, il avait été parfait, discret, efficace. D'abord "Je vais voir ce que je peux faire", ensuite une semaine de silence pendant laquelle elle était restée à l'appartement, assise par terre face au téléphone, dans le cas où Jan aurait essayé de la contacter. Elle avait décroché dans la seconde "Voilà, il est dans l'avion, il sera à Francfort dans douze heures". Elle avait dit merci et était partie tout de suite, avec une voiture empruntée, cinq heures de trajet, cinq heures de larmes sous la pluie, et à l'aéroport, elle avait réceptionné Jan comme un colis. Ce n'est que bien plus tard, lorsqu'elle avait appelé Antoine pour le remercier, qu'il lui avait expliqué ce qu'il savait : ça s'était mal passé depuis le début, trop de mystères, trop d'enjeux, Louis avait échappé à toutes les prévisions, mais fallait-il s'en étonner ? Maurice, inquiet, lui avait laissé une enveloppe à l'hôtel avec des billets de train pour qu'il puisse sortir du pays si ça



tournait mal, c'était une très bonne idée, inattendue de la part de ce pauvre Maurice qui ensuite avait été blessé dans une galerie d'art, une malheureuse balle perdue dans une rixe entre voyous d'après les autorités chinoises. Puis ils avaient perdu sa trace, celle de Jan aussi, jusqu'à ce qu'il aille le chercher en Mongolie.

Antoine paraît de bonne humeur :

- L'invitation des Turcs ? Oui j'ai reçu la même ce matin.

- C'est quoi ?

- Vous ne l'avez pas lue ?

Elle se sent terriblement découragée, n'a pas envie de lui expliquer qu'elle ne l'a pas donnée à Jan, ne l'a pas ouverte, mais il continue :

- C'est une invitation pour une fête, le premier anniversaire de leur nouvelle mosquée, à Liège, ça doit venir de Levent, un copain de Louis, un boxeur, un Liégeois, enfin un Turc....

- Mais qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse ? Elle s'est emportée, puis tout de suite après "Excusez-moi, je suis désolée, vraiment, vous avez le numéro de ce Levent ?" "Je vous l'envoie" "Merci Antoine, excusez-moi encore". Elle a l'impression que depuis qu'elle le connaît, d'abord elle se fâche sur lui, puis elle s'excuse ou le remercie.

Le dénommé Levent est enjoué :

- Ce sera à Liège, ça me ferait plaisir, c'est pas loin,

c'est comme vous voulez, j'ai invité Louis aussi..."  
L'angoisse remonte d'un cran :

- Louis, vous avez son adresse ?

- Ben, oui..., enfin, ses parents.

Elle est furieuse : colère, jalousie, mensonge, orgueil, voilà où elle en est.

- Et bien nous on ne l'a pas, on ne sait même pas où il est !

- Vous savez, Jan est très important pour Louis, il m'en parlait...

- Il aurait pu lui dire ! Puis devinant que ce n'est pas le problème de Levent : désolée, non, nous ne viendrons pas.

- Si si, il m'en parlait souvent, quand ils étaient enfants, très important, je vous assure, mais... je peux vous rappeler plus tard ? Elle doit l'avoir interrompu dans son travail, il crie au milieu d'un chantier.

- Non, ce ne sera pas nécessaire.

À six heures, l'enveloppe n'a pas bougé, elle aurait tant aimé qu'elle disparaisse, comme ces documents qui s'évanouissent, qu'on ne retrouve que des années plus tard, coincés derrière un meuble ou entre mur et radiateur. Elle lui jette un dernier coup d'oeil, par défi, est tentée de l'ouvrir, non, trop indiscret, puis au moment de partir, très vite elle la prend, la jette à la poubelle et quitte le bureau.

Et maintenant elle est là, couchée, Jan à ses côtés, qui accompagne son insomnie de son souffle puissant. Si

c'était dans le cadre de son travail, ce serait plus simple, elle en parlerait à des collègues, au besoin, elle organiserait une réunion et le collectif prendrait le relais ; mais elle est seule à ruminer dans le noir.

Alors elle se lève, s'habille, traverse le magasin, le parking et finalement la ville. Son bureau est plongé dans l'obscurité, et pour une fois, elle est ravie que personne ne se soit occupé de la poubelle.

Le lendemain, l'enveloppe n'est plus dans la boîte aux lettres, mais Jan ne dit rien. Après une semaine, elle se demande si elle n'a pas rêvé tout ça, mais un soir il dit "Tiens, j'ai reçu une invitation pour Liège, samedi, on irait ?"

À son réveil, le matin de la fête, Jan est déjà prêt. Il a soigné sa tenue, ce qu'il ne fait jamais, même quand il l'invite au restaurant. Il a mis cet absurde pantalon en velours qu'il tient de son père, une chemise bleue - comment se fait-il qu'elle soit repassée - qu'il a rentré dans son pantalon avec une ceinture marron. Il s'est lavé et peigné les cheveux, puis les a séparés avec une raie au milieu, ce qui lui donne un air de paysan endimanché. En temps normal, elle éclaterait de rire. Mais la dernière fois qu'elle l'a vu habillé de la sorte c'était pour les obsèques d'une amie de sa mère, une femme qu'il connaissait à peine et dont il n'avait aucune nouvelle, mais comme tout ce qui tournait autour de sa mère - comme autour de Louis - c'était la même réserve, la même sensibilité. Il ne lui

parle jamais de son passé, il la juge trop proche pour lui faire des confidences. Il peut raconter des tranches entières de sa vie à des inconnus mais vis-à-vis d'elle il se montre d'une pudeur extrême. Elle pense "Il sait que Louis est invité, qu'il ne viendra pas, il veut aller le constater, il va à un enterrement, celui de cette relation."

Jan a déjà déjeuné, il s'est organisé pour le magasin et a étudié le trajet, bus et tram jusqu'à la gare, puis le train. Dans le wagon, elle l'observe qui regarde la campagne, lumineuse en ce matin de printemps. Songe-t-il à la dernière conversation qu'il a eue avec Louis, dans ce train russe ? Il s'y était passé quelque chose, mais quoi ? Qui avait abandonné l'autre ? À leur enfance commune, dans ce village sordide, grignoté par les lotissements ? Lorsqu'elle l'accompagne chez son père, elle garde le silence : elle a l'impression que quoi qu'elle dise, en bien ou en mal, c'est toujours déplacé. Songe-t-il à sa mère, sujet encore plus tabou, là c'est le mutisme général, elle a vite compris que de toutes ses forteresses, ce serait la plus imprenable. Elle ne veut pas être indiscrete, elle souhaite simplement comprendre.

À Liège, quelqu'un les attend à la gare, un colosse souriant qui les reconnaît et se présente : Levent Osküz. Ils montent dans un minibus, d'autres personnes sont déjà installées, tout le monde a l'air content, Levent s'assied avec eux à l'arrière, au mi-

lieu. Il se réjouit du beau temps "On a de la chance", de la nouvelle mosquée "Très moderne, très spéciale... mais on reconnaît plein de choses à nous, le minaret, la coupole, le lustre..." surtout de ce qui va se passer "Vous ne comprendrez pas grand-chose aux discours, mais il y aura des musiciens, et des roses, beaucoup de roses". Puis il parle de sa ville "Bien plus belle que Bruxelles", de la gare "On dirait un squelette préhistorique", de l'importance de cette fête, puis évoque son village, il est né ici bien sûr, mais celui de son père, en Anatolie, qui a travaillé très dur, quand la métallurgie marchait encore. Quant à lui, il est dans le bâtiment.

Jan ne dit rien et écoute d'un air poli, elle comprend qu'il n'a qu'une question en tête "Et Louis ?" qu'il ne posera pas, que derrière le flot discontinu de Levent se cache une réponse "Non, il n'est pas venu." Tous ces hommes si réservés, des êtres de non-dit. En se tournant vers Levent qui est assis entre eux, elle voit Jan, elle le plaint, ses traits sont creusés, ses paupières à demi-fermées, elle comprend à quel point toutes ses disparitions l'ont éprouvé. Sa mère, quand il était tout petit, Alice n'a jamais su ce qui s'était passé, là aussi conjuration père-fils : silence. Puis Louis qui s'évanouit dans la nature, revient au moment où on l'attend le moins, disparaît à nouveau.

La camionnette se gare sur le parking d'une grande surface, une cérémonie dans un centre commercial ?

Mais Levent explique : "On se gare un peu plus loin, parce que là-bas ce sera la grosse foule" Ils suivent une rue animée, un magasin sur deux est turc : boulangerie, restaurant, café, on se croirait chaussée de Haecht à Saint-Josse, puis ils prennent à droite, la rue descend. D'un côté des maisons ouvrière serrées, comme dans n'importe quel quartier pauvre, de l'autre des pavillons à quatre façades. On tourne à gauche, la rue des Hotteuses, nouveau commentaire de Levent sur la signification du mot - il a l'air d'être au courant de tout - porteuse de hotte, les femmes qui transportaient le charbon "Il y avait un puits de mine juste ici, à l'emplacement de la mosquée, on a dû renforcer les fondations, couler des pieux, ça a coûté cher" puis, comme si tout à coup, il se souvenait de quelque chose "À propos, j'ai reçu une lettre, pour vous, je crois que c'est de Louis". Il l'extrait de sa poche, c'est une grosse enveloppe bleue surchargée de timbres et d'affranchissements étrangers. Jan ne dit rien, il y a un moment de silence, ses longs bras ballants devant lui, il regarde alternativement l'enveloppe, puis Levent. Avec sa tête immobile et sa moustache tombante, il a l'air d'un terrier à l'arrêt. "Ah merci, c'est gentil, ah oui, c'est son écriture, merci. Enfin il tend la main, Alice a l'impression qu'elle tremble, il prend la lettre, la plie en deux et la met avec difficulté dans la poche arrière de son pantalon. "Tu ne l'ouvres pas ?" pense Alice très fort

mais elle ne dit rien.

- Voilà, nous y sommes. En effet, sur la gauche, la rangée de maisons s'arrête sur un bâtiment récent, construit en recul. Les murs sont en béton d'une teinte claire avec une texture végétale, les fenêtres sont grandes, la salle de prière est sans doute à l'arrière, en second plan. Devant eux, un groupe est déjà rassemblé, des hommes bien habillés : chemises blanches, cravates, vestons foncés, les femmes ont les cheveux couverts d'un foulard aux motifs géométriques, les enfants sont comme les copies miniatures de leurs parents.

Des voitures s'arrêtent, débarquent des officiels, Levent salue à gauche et à droite, il y a de plus en plus de monde. Alice connaît l'horreur de Jan pour la foule, il est raide, son sourire crispé. "Avant que ça commence, voulez-vous visiter ?" propose Levent qui a senti le malaise et fait diversion "Volontiers" dit Alice.

La mosquée, qui développe une courte façade sur la rue, s'enfonce en profondeur vers le centre du terrain. À droite un grand jardin avec des chemins bordés de graminées, au loin des cèdres et des pins, un pavillon au toit débordant, à gauche, sur la rue, une cafétéria, on a mis des chaises et des tables dehors. Malgré la fraîcheur matinale, des hommes sont là à boire du thé noir dans de petits verres. Alice aimerait tant s'asseoir, prendre un thé, se laisser envahir par le

soleil, réfléchir, mais le groupe est déjà loin, longe un mur, s'engage sous un porche. Derrière, un petit jardin, de grandes tables autour desquelles s'affairent des femmes et courent des enfants. Dans le hall, Levent montre à droite une pièce en gradin "C'est là que se dérouleront les discours" puis ils pénètrent dans la salle de prière, presque vide. Un grand espace carré couvert d'un tapis et surmonté d'une coupole, dont la structure fines en lattes de bois entrecroisées fait penser à un nid. Levent s'arrête sur le lustre en ferronnerie, sur le minbar aérien, sur la belle mosaïque des murs, colorée, simple, géométrique. La lumière naturelle filtre de la coupole elle-même qui, au-delà du lattis, semble faite d'une texture translucide, laiteuse.

Jan lève la tête, regarde les inscriptions au mur, hoche la tête, mais il n'a pas oublié la lettre ; son bras droit, bizarrement courbé, plonge dans la poche arrière de son pantalon. Alice le connaît, il n'en prendra connaissance qu'à l'abri des regards.

Levent s'est lancé dans l'explication de ce qu'il appelle l'aventure de la mosquée, depuis que la communauté a décidé de quitter l'ancien local de la rue des Bons Buveurs. Il décrit le premier projet, une copie de Sainte Sophie, avec quatre minarets "Mais en moins...euh, je veux dire en plus...", il ne va pas plus loin, comme s'il ne voulait pas revenir sur le passé, il parle du refus par les riverains, du désarroi



des fidèles, puis de l'idée du concours, la nouvelle équipe d'architectes, le contrat bien négocié "le couteau de la mariée n'était pas assez aiguisé" précise-t-il, certains sourient à cette allusion, puis la visite de toutes les mosquées récentes, Beringen, Duisburg, les premiers dessins, les maquettes, les rencontres avec les habitants voisins, la grande réunion d'information avec le quartier, les questions qui avaient fusées - quelle est la hauteur du minaret, que ferez vous avec les morts - la réaction de cette dame, d'origine espagnole qui avait regretté que les Turcs soient "trop souvent entre eux" et la réponse, magnifique d'émotion, du directeur de la mosquée qui avait parlé de sa femme italienne, de l'ami grec de sa fille et de la nécessaire évolution des choses. Au final, le seul opposant avait été l'architecte du projet précédent. Ensuite le chantier, les grues, le béton, les artisans, les discussions interminables sur les choses importantes comme sur les détails. "À l'étage, il y a la mezzanine, des classes, un local socioculturel, une salle de réunion, si vous voulez, je vous montre..."

Alors Alice a pitié de Jan et dans l'escalier, elle prend Levent par le coude et lui demande à voix basse "Excusez-moi, les toilettes s'il vous plaît ?

- Les femmes en haut, les hommes en bas.

Elle regarde Jan avec des yeux plissés.

- Ah, merci. Elle le voit s'éloigner comme un automate vers une porte surmontée d'une calligraphie.

Khajhivrdjié, avril 2017

Il est assis par terre, le dos appuyé contre un piquet. Passe un jeune homme sur un cheval, presque un gamin, qui souffle dans un pipeau ; à l'arrière il n'y a rien, si ce n'est le ciel et deux petits nuages blancs.

Avant, il lui suffisait de croiser quelqu'un, au hasard, que cette personne à un degré ou à un autre l'intéresse, fasse vibrer quelque chose en lui, pas nécessairement une complicité, plutôt l'inverse, une complémentarité voire une différence, pour avoir envie de mettre ses pas dans les siens.

Être, devenir quelqu'un d'autre, un plaisir, une excitation, celle de l'enfant qui voit l'avenir devant lui et dont l'imagination offre toujours une possibilité pour se déguiser, pour jouer un rôle, mais aussi une douleur, un signe d'insatisfaction, une marque de faiblesse ou d'absence de personnalité.

Depuis qu'il habite dans ces lieux et qu'il vit comme il vit, tout s'est atténué. Ici les choses sont simples, les actions réduites, de petits faits ancrés dans le quotidien, des gestes sans cesse répétés de sorte qu'il n'arrive pas toujours à discerner ce qui s'est passé de ce qui va se passer. Est-il déjà sorti ce matin ou va-t-il sortir, a-t-il scié ce bois, éteint le feu, mis à couvert l'herbe coupée la veille, regardé les étoiles disparaître à l'aube ? A-t-il déjà ramené du marché cette poupée de chiffon rouge dont rêve Termeulen, ou doit il

encore l'acheter ? Parfois une sensation, la simple présence d'un objet peuvent attester, servir de confirmation à tel ou tel acte : l'odeur de l'herbe juste fanée, les chaussures trempées de rosée sèchent près du feu, un bout de tissu écarlate dépasse de la couverture qui borde l'enfant endormi.

Mais cette impression ne concerne pas que la routine, le quotidien, elle s'étend aussi aux événements plus ponctuels, ceux qui n'arrivent que deux fois par hiver ou une fois l'an. D'autant que, de par leur importance, ils sont anticipés : telle fête rituelle, la première neige au matin, le rassemblement de juin, le vol de ces oiseaux dont il ne connaît pas le nom et qui annonce le passage de saison... Alors, il ne pourrait affirmer si ceux-ci se sont déjà passés - puisqu'il les a imaginés auparavant - s'ils se passent, s'il pense au moment où ils se dérouleront, ou s'il en rêve, tout simplement, parce qu'ici, les rêves ont pris une importance considérable.

Comme pour l'éventualité de son retour en Belgique. Il y a trois semaines, il a reçu cette lettre de Levent, que ses parents avaient fait suivre jusqu'à la poste restante. À l'intérieur, un carton d'invitation à la typographie ampoulée : "À l'occasion du premier anniversaire de l'inauguration, la Communauté Turque de Liège vous invite dans leur nouvelle mosquée". Au verso, quelques lignes, il reconnaît l'écriture appliquée de Levent "Bonjour Louis, si on se voyait à

cette occasion ? Tu t'entraînes encore ?" Et plus bas "J'ai aussi invité Jan."

Jan. Depuis qu'il est ici, Louis ne lui a pas fait signe et pourtant il l'a aidé, il était même là au moment où il le fallait, comme tombé du ciel avec son passeport et son argent. Il ne se souvient même pas de l'avoir remercié, était-ce important, oui sûrement, mais il n'a rien dit, tout s'est passé très vite, il est apparu comme par miracle, a parlé, puis n'était plus là. Il se dit : je dois lui expliquer, mais expliquer quoi ? Ce qu'il est devenu, ce qu'il fait, ce que Jan continue à représenter pour lui ? Ou simplement ce qui s'est passé dans le train après leur entrevue, après sa disparition, encore qu'il soit incapable de dire qui des deux a quitté le train le premier. Explique en quoi les paroles de Jan avaient été, une fois de plus, décisives. La borgade la plus proche n'est pas très grande, mais il y a un magasin, dans un appartement reconverti au rez d'un immeuble de la période soviétique. Quelques marches ont été bricolées depuis la rue en terre battue, avec des pierres, du ciment et du fer à béton pour la main courante. À l'intérieur, il fait sombre, les enduits se détachent par plaques aux murs et plafonds, il s'y vend de tout, bien qu'on n'y trouve presque rien. Il achète un cahier d'écolier, un bic et commence une lettre. Cela lui prend cinq jours, il n'a plus écrit autant depuis des mois, des années peut-être. Au début les phrases ne viennent pas et son

écriture, maladroite, est presque illisible. Il ne veut pas en dire trop, mais quand enfin il achève, craint de ne pas avoir dit assez. Il envoie la lettre aux parents de Levent, ceux-ci n'auront pas déménagé, et puisque Levent a trouvé l'adresse de Jan, il fera suivre. À la sortie de la poste, il réfléchit, la lettre est-elle suffisante, a-t-il été assez clair, ne vaut-il pas mieux s'expliquer là-bas ? La journée, il y pense et, dans cet univers simplifié, une pensée peut tenir une place énorme. La nuit, il en rêve et c'est chaque fois une version différente de son voyage qui s'offre à lui : il prend l'avion et assiste à la cérémonie, tout le monde est habillé de noir, il voit Jan à l'avant, ce sont les obsèques de sa mère, il se place au dernier rang. Une autre fois il y va en train, mais descend plus tôt ; à Varsovie, il doit expliquer au douanier et à un chef de gare maigre et agressif que les vêtements qu'il porte sont bien à lui. Il n'arrive jamais au bout, soit il doit s'occuper de Jan, qui a trop bu, soit il faut d'abord aller chercher Léo, qu'on a oublié chez lui, soit c'est Levent qui s'en mêle et lui propose d'assister à un match de football entre le Standart de Liège et Besikstas ; dans des tribunes muettes, il le tire par la manche et lui demande s'ils ne vont pas rater la cérémonie, mais Levent répond toujours : "Plus tard, plus tard...". Une autre fois il arrive à la fête, mais trop tard, et il remarque qu'il porte le costume d'un chaman : caftan en cuir, tablier, rubans torsadés et mi-

roirs. Il entre dans la mosquée, c'est une grande église gothique avec une nef austère et d'obscurs bas-côtés. Il essaie de se dissimuler derrière un pilier mais quelqu'un le remarque et le signale aux fidèles qui se retournent en un bloc, comme l'avaient fait les spectateurs des derviches, à Omdurman. Une nuit, ce retour lui apparaît comme un combat : la mosquée est immense, presque sans fin et tout en largeur comme celle de Damas. Un rang de fidèles, serré, infini, est en prière sous la conduite d'un imam ; un vieillard recroquevillé dort au pied d'un pilier, la bouche ouverte peut-être mort ; sur le côté, tout au bout, dans la pénombre, il y a un ring, il s'approche, il ne veut pas monter, il entend des cris de plus en plus fort, de plus en plus vite : "Vas-y, vas-y, vas-y", mais il n'y a personne, que des banderoles en plastique rouge qui flottent dans le vent... Il se réveille en sursaut, il a dû crier. Sous ses couvertures, il est trempé. Il sort, fait quelques pas sous les étoiles, se calme dans le silence de la nuit, il faut qu'il y aille, il ira.

Enfin il quitte Ulaanbaatar par le train de Moscou, en soirée, avec le sentiment d'accomplir un voyage commencé il y a très longtemps, dans une autre vie. Son programme est simple : aller à Liège, s'assurer que Levent a transmis la lettre, revenir le lendemain. Quant à Jan, qui déteste les voyages, la foule et les cérémonies, il n'y sera sûrement pas.

Ce n'est pas encore l'été, et le printemps n'a ici

qu'une valeur relative ; il traverse, dans une pluie ininterrompue, les paysages d'un hiver à l'agonie : torrents de boue, tas immenses de congères, fleuves tumultueux charriant des blocs de glaces. Il retrouve le passepoil de bouleaux, les mêmes provonista moroses, le même abrutissement mais il n'y a personne sur ses talons et les couloirs des wagons sont déserts. À Nijni-Novgorod, il achète des concombres et deux lapins, en se demandant si Jan est devenu père de famille. Il n'a presque pas d'argent, à Moscou, il dort dans la gare. Le printemps occidental vient à la rencontre du train au milieu de la Pologne : des prés verts et de minuscules feuilles sur les arbres. À l'aube, il descend à Cologne et s'endort aussitôt sur le quai. Vers dix heures, il est réveillé par un homme qui balaie, il a raté sa correspondance et donc la cérémonie. Il hésite à faire demi-tour, ce voyage n'a pas de sens ; il s'en remet au tableau des horaires : il y a un express qui revient à Varsovie en soirée mais un départ pour Liège au milieu de l'après-midi. Il sort de la gare pour se dégourdir les jambes, le soleil se reflète sur le Rhin dans un éclat d'argent ; il dépose un lapin au pied d'une femme qui mendie avec son enfant. Quand il arrive à Liège, le soleil est déjà très bas. Pour son premier rendez-vous en cinq ans, il n'a même pas réussi à arriver à l'heure. À la sortie de la gare, il demande la direction de Glain. Il remonte un boulevard bruyant, s'égare, lit sur un panneau :

chaussée Roosevelt.

À Bruxelles, il y a plusieurs chaussées qui furent le centre, comme les lapins devant le chasseur. Quand il vivait là-bas, il ne connaissait aucune des destinations que celles-ci promettaient, il ne savait pas où étaient Neerstalle, Rodebeek, Vleurgat, Boendael, Helmet ou Haecht, il n'avait jamais été à Ninove, à Stockel ou à Mons, ni à Tervuren ou à Tongres, mais ces chaussées façonnaient la ville comme elles avaient cadré certaines époques de sa vie. La chaussée de Waterloo et celle d'Alsemberg, qu'il suffisait de descendre à vélo pour tomber sur la foire du Midi lorsqu'ils séchaient les cours, à l'époque où Jan et lui se voyaient devenir forains, les chaussées d'Ixelles et de Boendael de sa vie d'étudiant, fenêtres ouvertes sur le monde, post-it frémissants et canicule de juin, les deux salles de boxe des chaussées de Louvain et de Ninove, la sueur, les cris de Rachid, les mosquées des chaussées de Gand et de Haecht, où, un moment, il avait cru voir un nouveau sens à sa vie.

À Liège, les chaussées ne vont nulle part, elles renvoient à l'histoire plutôt qu'à la géographie ; la chaussée Churchill succède à la chaussée Roosevelt puis c'est la chaussée De Gaulle. Mais ensuite, il n'y a pas - ou plus - de chaussée Staline : c'est la rue Emile Vandervelde, sans doute pour s'assurer que le socialisme l'emporte une fois pour toute sur le communisme. Au carrefour suivant, alors que tous les com-



merces qu'il longe sont depuis longtemps turcs, il demande son chemin à un homme âgé, rasé de près, qui transporte un panier rempli de poireaux : "Vous n'êtes pas loin, je vais vous indiquer au plus court, suivez par ici la rue Saint-Nicolas, juste avant la clinique il y a un Aldi, l'accès est derrière le parking". L'accent est turc et liégeois mélangé.

Devant la grande surface, deux caissières très maquillées fument en bavardant. À droite, il aperçoit le minaret, il était dessiné sur le carton d'invitation : une fine dentelle de métal enroulée sur elle-même, comme les petits feuilletés au fromage qu'on appelle beurek, percée d'une myriade de petits trous. Il s'arrête, la fête n'est peut-être pas tout à fait terminée, il a soudain peur d'arriver à temps ; le soleil couchant projette son ombre immense sur le bitume du parking. Il est encore loin, mais il est tout près, il fait le tour du supermarché, le minaret disparaît un instant de son champ de vision. Au fond, une ouverture pratiquée dans la clôture, sans doute pour permettre aux habitants d'une cité sociale, dont il voit à gauche se profiler les barres anonymes, d'aller faire leurs achats.

Une mosquée derrière un parking de modeste supermarché, il n'est pas étonné. Il longe un chemin puis tombe sur une grille de parc, ouverte. "Mosquée Cami Paça" la grille n'est pas droite, mais ondule comme les blés sous le vent. Le jardin est quasi

méditerranéen : à l'avant des lauriers et des pins, puis un pavillon, une fontaine ; la mosquée plus loin, en contrebas, une masse confuse gris-clair.

Le soleil est maintenant tout à fait couché, seul le sommet du minaret accroche encore quelques rayons qu'il renvoie en reflet orangé. Une famille quitte le parc, deux femmes, une poussette, un gamin hirsute qui suce une brindille et lui fait la grimace. La fête est terminée, tant mieux, il n'est pas sûr qu'il aurait pu le supporter, il espère simplement que Jan ait reçu la lettre. Sous l'auvent du pavillon, deux hommes jouent aux dames malgré la température qui descend. Il s'assied sur un banc et les observe. Lorsque l'un des joueurs lève les yeux il demande :

- La fête, c'est fini ?
- Demain.
- Ce n'était pas aujourd'hui ?
- Demain.

Il dépasse les deux hommes et se dirige vers la mosquée ; juste à droite du minaret, il y a une porte, il s'approche et lit "MOSQUÉE ENTRÉE DES FEMMES", juste à côté une feuille collée : "AVRIL, POUR LA FÊTE, VENEZ NOMBREUSES". Il s'est trompé d'un jour, comme Philéas Fog ; pourtant, bien qu'il vienne de l'autre côté du monde, il n'a pas franchi la ligne de changement de date.

Les murs de la mosquée sont en béton beige clair, ce n'est pas le ciment gris foncé des usines soviétiques,

ni celui, trop blanc, des immeubles des quartiers d'affaires, plutôt un béton de terre sur lequel les traces du banchage sont visibles, on dirait des couches de limon. L'ensemble est tout en obliques et en pentes, mais sans agressivité, comme une série d'animaux juxtaposés, certains rampant, d'autre à demi surélevés et enlacés autour de la coupole. Une femme le dépasse, un groupe d'hommes arrive lentement depuis une rue en contrebas, disparaît par un porche aménagé sous une aile qui semble s'être détaché du sol, bientôt rejoints par les joueurs de dames.

Demain, la fête sera demain, une sorte de paix flotte dans ce jardin, il se sent protégé des rumeurs de la ville comme de ses propres questions. C'est l'heure du "Maghrib", la prière du soir. Il pourrait se joindre à ce groupe, prendre place sous la coupole, mais il n'est pas prêt, il ne prie pas, du moins pas de cette manière, il se sent différent. À la gare, il l'a compris dans le regard des autres, même si ses vêtements sont occidentaux, ordinaires, un jeans, des baskets, une veste fourrée. Il s'est regardé dans le miroir des toilettes du train, il ne s'est pas reconnu, creusé, incroyablement marqué par le temps, le soleil, le froid.

C'est sa prière favorite, peut-on dire cela ? Mais non, il n'est pas prêt. Au pied du minaret, il y a une porte, ouverte, il n'a pas entendu l'appel, sans doute n'y a-t-il pas de muezzin ni même de haut-parleur ou d'appel préenregistré, il voit l'amorce d'un escalier

hélicoïdal, s'y engage. Il arrive au sommet après cinq tours et une centaine de marches, la tête lui tourne un peu. Il s'assied, à travers le voile en tôle perforée la vue est panoramique, presque nette, à peine atténuée comme par une sorte de brume : il découvre le parc à ses pieds, les pavillons, la fontaine et la trace bien dessinée des chemins, la coupole, un cercle parfait au milieu de ses annexes qui lui font comme un entre-lacs. Aux alentours, un mélange confus de friches industrielles, de corons soudés, de grandes surfaces commerciales - carré noir de toiture encombrée de machines de ventilations, rectangle gris des parkings. Plus loin l'autoroute et ses bretelles embouteillées, puis le centre-ville, la gare au loin comme un insecte, le fleuve qui disparaît dans le soir.

Il enlève son petit sac à dos, le cale contre la paroi, il a tout juste la place d'allonger ses jambes qui retombent sur les premières marches, il a quelques fruits secs et de l'eau.

Plus tard il se réveille, il ne sait plus où il est, une lumière crue l'aveugle, comme si on avait braqué sur lui une lampe pour un interrogatoire. Il se retourne, voit l'ombre de sa tête sur le métal rougi, il fait froid, ses pieds sont engourdis, il a mal au dos. Il comprend, il s'est endormi, le haut du minaret s'est allumé pour l'Isha, la dernière prière de la journée, la prière de la nuit. Il se jette en arrière, mais personne ne doit l'avoir remarqué ; après deux minutes,

la lampe s'éteint. Encore ébloui, il met quelque temps à voir ce qui l'entoure : dans le ciel, la lune, presque pleine ; au loin les lueurs de la ville et les guirlande des lampadaires de l'autoroute, à ses pieds, le disque de la coupole, très légèrement lumineux, en écho à la lune comme son reflet dans un bassin.

Ensuite tout s'éteint, trois hommes sortent de la mosquée, restent un moment à bavarder devant le porche en tapant du pied pour se réchauffer, puis prennent congé ; les deux premiers rejoignent la rue inférieure, le troisième remonte l'allée du jardin, allume une cigarette, sort en fermant la grille dans un bruit métallique. Il n'y a plus personne. Il attend encore une heure, puis descend de son abri, doucement, il a l'impression que les marches grincent. La lune permet de voir la mosquée et ses annexes, les rectangles noirs des fenêtres, le grain laiteux du béton. Il prend un chemin qui, par l'arrière, rase des murs aveugles, passe sous une aile du bâtiment, se retrouve dans un patio. Sur la droite une table en pierre sous un auvent : le lieu du défunt. À gauche, une grande baie vitrée qui donne directement dans la salle de prière, il fait coulisser le châssis et entre.

L'obscurité est presque complète, la lumière vient du patio dont le dallage clair renvoie la clarté, mais aussi d'une ouverture zénithale qui projette une forme triangulaire et déformée, comme un croissant plié entre la base du mur et le sol. Il perçoit instincti-

vement la hauteur de la pièce, la présence de la mezzanine, la direction du mirhab. Il trouve la salle des ablutions, une atmosphère bleutée, irréaliste, de l'eau s'écoule d'un bassin. Puis il revient dans la salle. Le tapis est tiède sous ses pieds nus, le silence est complet.

Bien plus tard il quitte la mosquée, apaisé, remonte dans le minaret comme si c'était son bivouac. Il n'a pas envie de s'endormir trop vite, il écoute les bruits de la ville : un train de marchandises au loin dans la vallée, une ambulance qui remonte la colline à toute allure et éteint sa sirène à proximité de l'hôpital, deux hommes qui attendent sur le bord de la route en fumant des cigarettes et montent dans une camionnette en faisant claquer les portières. L'air est vif et la tôle glacée, mais sa veste est chaude, il passera le reste de la nuit ici et demain peut-être, sans doute, il descendra.

Jan

La dernière fois qu'il avait reçu une lettre si épaisse, il avait six ans.

Après, il n'a plus revu sa mère. Elle n'était pas partie en voyage, ne s'était pas disputée avec son père, n'était pas morte, elle avait disparu.

Restait une lettre, une enveloppe bleue froissée, juste après, il avait connu Louis. Puis Louis était parti, et il y avait eu Alice, comme si chaque rencontre était destinée à gommer la trace des précédentes, à effacer les disparitions.

Il pousse la porte des toilettes, il s'attend à trouver un couloir, une rangée de portes, des cellules où s'isoler. Mais la pièce est vaste, rectangulaire ; au centre un bassin circulaire entouré de bancs en bois. Dans une lumière douce, une demi-douzaine de personnes sont en train de faire leurs ablutions, dans le silence. Le seul murmure provient de l'eau qui déborde du bassin. Ce n'est pas le bon endroit, il traverse la salle, croise une série d'hommes - une prière va commencer - se retrouve à l'extérieur, au pied du minaret. Sa base en acier rouillé a la forme d'un grand cylindre, on voit les premières marches de l'escalier qui permet d'accéder au sommet. Il pense monter : là-haut il trouverait le calme et la solitude nécessaires, mais il n'ose pas. Il prend un chemin qui s'engage dans le jardin et trouve un banc inoccupé, il

extrait la lettre de sa poche et s'assied ; il y a plusieurs feuillets, une écriture serrée, pas très régulière, sans marge. Avant de lire il lève la tête sur le jardin : quelques branches et des bourgeons.

Mongolie, mars 2017

À Jan,

J'aurais aimé être là aujourd'hui, mais j'aurais dû faire la route, et s'il me faut faire pour être, c'est que je n'ai pas compris ta leçon.

Je resterai donc ici, c'est-à-dire pour vous là-bas - vous je veux dire toi et celle qui s'appelle Alice - j'ai fini par comprendre - avec laquelle je n'ai jamais échangé un mot, mais qui aime les grandes roues et les quarts Vittel. J'utiliserai la poste, un mail ou un messenger quelconque, nous verrons.

Je commencerai par des excuses : de ne pas t'avoir remercié ni tenu au courant, de n'avoir rien expliqué, de ne pas avoir fait signe.

Depuis que nous nous connaissons, je n'ai pas toujours été à la hauteur de notre amitié. Je ne mettrai rien en avant qui puisse me justifier, je ne me vois pas atténuer mes regrets par des circonstances que je m'inventerais. Même mon initiative soudanaise



n'était dictée que par une forme d'orgueil, je ne pouvais pas supporter ton mal-être et m'étais persuadé que tout pouvait se résoudre par de la bonne volonté, de l'organisation, qu'il suffisait de quelques dispositions dans un cadre adapté, en bref et selon mon habitude, qu'il n'y avait qu'à faire.

Et d'abord parlons religion, bien qu'en la matière les clefs que je pourrais apporter n'ouvriraient sans doute aucune porte. Dans le train, alors que tout hébété par notre rencontre, je tâchais de comprendre ce qui m'arrivait, je me souviens avoir entendu que tu n'avais pas compris de quelle espèce de couche il s'agissait, et que si tu avais pu m'envisager boxeur, tu avais du mal à me voir musulman. Je ne peux pas aujourd'hui te donner une réponse qui me satisfasse. J'ai fini par comprendre que, malgré les costumes endossés ou enlevés, malgré les gens que l'on découvre ou que l'on oublie, on ne s'abandonne pas soi-même, quelle que soit la volonté ou les moyens mis en oeuvre. Mais il y a une marge entre intégrer quelque chose de cette importance et s'en faire une conviction. Disons que la foi sans doute se vit et se pratique, mais ne se fait pas, ni même ne se construit, et que l'analyse du parcours qui y mène n'est pas aussi évident que celui d'une éducation, d'une entreprise ou des différentes étapes de la vie d'un bâtiment. Dans le train, j'ai rencontré une sorte de spécialiste en la matière, mais je ne veux pas ici

rentrer dans le jeu des digressions, que pourtant tu apprécierais en connaisseur. Je n'étais sans doute pas plus musulman que le reste, et je n'ai donc pas dû changer mes convictions, pourtant je le suis toujours, tu vois, il n'y a rien de cohérent à ça.

Ici, dans les steppes mongoles, l'été au milieu des cieux sans fin, des prés immenses et des petits oiseaux blancs, l'hiver quand le froid, solide, gèle même l'air qu'on respire, j'ai trouvé quelque chose qu'il me sera difficile de te décrire mais dans lequel interviennent des idées de mouvement, d'ici, de maintenant, tout cet immédiat qui, tu le comprendras, me convient tout à fait. En fait, il faudrait que tu viennes, mais je connais trop ton horreur des voyages et je t'ai déjà fait bouger par deux fois. Je vais donc simplement te raconter ce qui me vaut d'être ici.

Après notre conversation dans le train, il m'a fallu plusieurs jours et près de quatre mille kilomètres pour me convaincre que je n'étais pas au bon endroit. Quand je suis descendu, à Nijni-Novgorod, je n'avais qu'une idée en tête, opérer un demi-tour, dé-faire ce que j'avais fait ou ne l'avais pu, revenir dans le temps.

J'aurais tant aimé que le train ralentisse, s'arrête puis reparte en marche arrière, comme le train électrique que ton père t'avait offert pour la Saint-Nicolas - un cadeau déjà à l'époque démodé - dont il suffisait d'orienter le curseur pour que la locomotive reparte

dans l'autre sens avec tous ses wagons. Mais ce convoi-là, même s'il n'était pas rapide, s'approchait dangereusement de Moscou et n'était pas prêt à obéir à ma volonté, quelque grande qu'elle fût. Je suis donc descendu, j'ai semé mes gardiens comme le Petit Poucet ses cailloux et, revenu à Shanghai, fait ce que j'avais à y faire en me promettant bien que ce serait, avant longtemps, ma dernière action.

Ensuite le temps pouvait reprendre son cours, et moi ma route pour l'ouest. J'avais l'intention de m'arrêter en Mongolie, pour voir une femme qui m'avait aidé à revenir en Chine et qui se livrait à la contrebande de vêtements. Mais arrivé à Ulaanbaatar, je n'ai pas retrouvé sa trace : où aurais-je pu la chercher, je ne connaissais que son prénom, Batbolor - qui est ici plutôt commun - j'ignorais tout de cette ville qui a la taille de Bruxelles, et de ce pays qui a celle de l'Europe. Je ne savais pas non plus qu'on était un mardi et que c'est le jour de la semaine où aucun Mongol n'entreprend un voyage, fût-il professionnel.

J'ai donc continué jusqu'en Russie, espérant qu'elle apparaisse dans mon compartiment comme la première fois, avec sa collègue, ses deux grands sacs et son beau sourire, ce qui ne s'est pas produit, évidemment, les contes de fées existent, j'en suis persuadé, mais ne se programment pas. Arrivé à Irkoutsk je suis descendu, fouillant les quais, la gare et les échoppes, traînant dans le parc ou sur les berges de la

rivière avant de comprendre l'absurdité de ma situation : je ne pouvais plus revenir en Mongolie, sur le passeport qu'elle m'avait procuré, le tout aussi faux visa mongol était devenu caduc à ma sortie du pays.

Je suis resté là tout l'été, qui ici n'est pas bien long. Il est vrai que l'automne et le printemps sont courts aussi, mais l'hiver dure plus de huit mois, coupe les routes, brise les canalisations, gèle le lac, tue les bêtes et les gens.

Tous les deux ou trois jours, sans trop espérer, j'allais attendre à l'arrivée du train d'Ulaanbaatar. J'arrivais trop tôt, comme les retraités qui sont toujours en avance, je prenais un thé au buffet comme un touriste que je n'avais jamais été. Je suivais des yeux la mise en place du dispositif policier, l'entrée en coulisse des acheteurs et une fois le train en gare, j'assistais au ballet de ceux-ci avec les contrebandiers, le coeur serré, malgré la mise en scène toujours recommencée. Tout ça n'avait pas beaucoup de sens, j'en conviens, je n'avais aucune idée ni de la fréquence de ses voyages - pourquoi pas une fois par an, le temps d'acquérir des layettes et des Armani - ni de ce que je ferais s'il m'arrivait de la croiser.

Le reste du temps, comme je me l'étais promis, je ne faisais rien. J'avais trouvé, dans un petit village non loin du lac, une chambre bien moins chère que ce qu'on pouvait trouver en ville, et je vivais de très peu. Sur les chemins en terre battue bordés de clôtures

opaques en tôle de récupération, entre l'ancienne plaine de jeux qui n'était plus entretenue depuis la fin du communisme et l'église orthodoxe toute pimpante, je croisais des enfants curieux, des adultes sombres et méfiants qui ne pouvaient comprendre la présence de cet étranger encore plus pauvre qu'eux. En montant sur les collines qui bordaient le village, on découvrait peu à peu, derrière ces enceintes sévères, des maisons en bois minuscules, des potagers soignés, au loin le lac, large comme la mer. Mais en redescendant, tout disparaissait et il ne restait que les chemins poussiéreux, les tôles rouillées dans toutes les nuances de l'ocre, et derrière elles le bruit furieux des chiens.

Parfois je rejoignais la nationale qui longe le lac et relie entre eux des villages à l'allure vaguement balnéaire, avec des restaurants qui proposent, pendant la courte belle saison, de la vodka et du poisson fumé. Le dimanche, s'il fait beau, c'est presque une image de Riviera des années soixante : de la musique sort par les fenêtres, il y a des terrasses en bois qui surplombent l'eau et l'on voit un crooner à la chemise à jabots, les cheveux gominés plaqués vers l'arrière et les yeux bleu acier faire danser des couples dont les partenaires s'accrochent l'un à l'autre entre des tables chargées de bouteilles vides, de cendriers pleins et d'arêtes de poisson.

Mais en semaine il n'y a presque personne et les

marchands de souvenirs qui disposent le long du quai leurs étals de pierres de la région, de petits animaux en bois et de médailles sportives de l'époque soviétique en sont réduits à discuter entre eux en s'échangeant des cigarettes et des bonbons.

Jamais je n'avais aussi bien ressenti ce que pouvait signifier le terme désœuvrement. Au début c'est seulement une absence d'action, je ne faisais rien, mais ensuite ce vide gagne l'esprit qui s'accorde alors avec l'absence de mouvements, je ne pensais rien.

Par la fenêtre du car qui fait la navette entre les villages et Irkoutsk, j'avais remarqué un grand ours empaillé, debout, qui face au lac semblait en humer l'air rafraîchi. Un jour que je revenais comme chaque fois dépité de la gare, j'ai fait signe au chauffeur qui m'a déposé à l'arrêt suivant.

Je suis revenu sur mes pas, au milieu de la route, comme un enfant en équilibre sur la ligne blanche. Sur ma gauche le lac, du même bleu aiguisé que le ciel, et sur la grève une barque toute rouillée échouée parmi les rochers. À droite la silhouette de l'ours, noire et puissante, sur un fond vert tendre de collines.

Arrivé tout près je découvris un homme d'une soixantaine d'années avec un bonnet en laine et un mégot éteint au bord des lèvres, assis sur une chaise en métal ; derrière lui une baraque, comme l'entrée d'un tunnel qui aurait rejoint la colline. Autour d'eux flottait une odeur puissante, animale, je ne savais pas

si je devais l'attribuer à l'homme ou à l'ours empaillé.

En me voyant approcher, il tira de sa veste une feuille plastifiée, une coupure de presse jaunie et mangée par l'humidité sur laquelle il apparaissait en photo, beaucoup plus jeune, à côté d'un ours, vivant celui-là, avec à l'arrière-plan un décor de cirque de velours grenat. Je ne comprenais rien à ce qui était écrit en cyrillique, pas plus à ce qu'il essayait de m'expliquer à grands renforts de gestes, indiquant plus particulièrement l'intérieur de la baraque, y jetant des coups d'oeil égrillards, comme s'il s'était agi d'une sorte de cabaret louche. Puisque cela n'avait pas l'air de suffire, il retroussa une jambe de son pantalon pour me montrer une cicatrice large, du genou à la cheville, en répétant plusieurs fois avec un rictus qui lui déformait le visage : "Afghanistan, Afghanistan !" Je jetai un coup d'oeil à l'intérieur, la baraque n'était qu'une palissade sommaire formée d'une juxtaposition des mêmes tôles rouillées qu'au village, assemblées par du fil de fer et des madriers. À l'intérieur, il y avait un ours, vivant celui-là une silhouette en contre-jour dont on entendait la respiration rauque et puissante.

Je payai à l'homme vingt roubles et passai à l'intérieur, telle Alice - celle du livre - traversant le miroir. Malgré la belle lumière de cet été, l'intérieur était plongé dans l'obscurité, l'ours énorme, noir, indifférent. Comme toutes les bêtes enfermées, il avait

adopté un trajet régulier, rituel, maniaque, qu'il reproduisait à l'infini avec toujours les mêmes pauses, les mêmes lourdes enjambées, les mêmes volte-face résignées en fin de parcours. La cage, doublée de treillis métallique renforcé par des fers à béton, était large, surtout profonde assez pour lui permettre d'aller à la fois vers l'arrière, là où les collines remontent rapidement dans un dédale de ronces et de bouleaux chétifs, mais aussi vers l'avant où, en se dressant sur les pattes arrière, il devait apercevoir, par-delà la route, un segment de lac, comme un regret bleu.

J'étais encore perturbé par tout ce qui m'était arrivé les semaines précédentes, vaguement amoureux comme on peut l'être de quelqu'un avec lequel on n'a partagé qu'un moment, et je cherchais, je voyais dans tout des signes. La fumée blanche dégagée par un petit vapeur qui cabote au loin, un orage qui déploie ses éclairs au large et laisse les rives à sec, cinq chiens furieux qui aboient derrière une clôture. Il m'apparut clairement que, privé de liberté, cet ours avait été contraint à ne plus *être* cet animal magnifique et dangereux, parcourant la steppe ou pêchant dans les rivières, dormeur l'hiver, heureux au printemps et s'était résolu, de par son statut de prisonnier, à *faire*, c'est-à-dire à effectuer ce parcours absurde entre colline et lac.

Je restai là si longtemps que l'homme s'inquiéta et entra dans la cabane. Il m'expliqua que moyennant



dix roubles supplémentaires, je pouvais aussi prendre des photos, ce que je déclinai bien-sûr.

Je revins le lendemain, et trois jours plus tard. Je n'avais pas besoin d'entrer saluer l'ours, mais je percevais son pas traînant, son odeur, le bruit de la tôle à chaque demi-tour. Je finis par convaincre l'homme, il s'appelait Illiev, avec quelques signes, des grimaces et une bouteille de vodka, de me laisser trois jours par semaine prendre sa place. Je me voyais parfaitement être un montreur d'ours sur la nationale. De toute façon, presque personne ne s'arrêtait. Une famille endimanchée - la mère et ses deux garçons, le père est resté au volant sans couper le moteur - deux jeunes filles qui se tiennent par la main, des amis d'Illiev venus à pied du village voisin, déjà ivres, déçus de ne pas le trouver pour en boire un dernier.

J'arrivais le matin, il prenait le car en me laissant la chaise ; adossé à la tôle, le souffle dans mon dos et le lac en face, je pouvais m'efforcer de ne penser à rien. Il passait la journée à Irkoutsk, occupé à je ne sais quel trafic et revenait vers six heures, les bras chargés de paniers ; nous passions nos soirées à deux, ou plutôt à trois, et comme Illiev avait moins de conversation que son ours, c'était dans le silence.

Un matin je me suis réveillé couvert de neige : dans ma chambre minuscule, je dormais la fenêtre ouverte et l'hiver était venu pendant la nuit. C'était mon jour d'Irkoutsk et, dans l'abri de bus qui sentait l'urine et

le poisson, je grelottais. Le car est arrivé avec une heure de retard. Sur la nationale, le montreur d'ours avait replié la chaise et rentré son ami empaillé, je me suis dit que c'était pour procurer de la compagnie à l'autre.

Le car peinait dans la neige qui effaçait tout. À mi-chemin, sur le bord de la route, une forme blanche a fait signe, une femme très âgée est montée et s'est assise à côté de moi. Il nous a fallu plus de deux heures pour atteindre la ville. La femme m'a expliqué, dans un Allemand aussi approximatif que le mien, qu'elle avait été exilée ici avec sa famille en janvier 53, parce que sur un marché de Moscou, elle avait par inadvertance emballé un poisson dans une feuille de papier journal avec la photo de Staline. "Toutes les pages avaient sa photo, vous comprenez, toutes".

Quand je suis arrivé à Irkoutsk, le train était reparti depuis longtemps vers Moscou. Des sacs en toile plastifiée déchirés, des emballages et des vêtements sur la voie attestaient encore de la véhémence de l'échange commercial, mais au bout du quai Batbolor était là, au milieu de la neige, enveloppée dans une couverture vert pâle.

Comme la première fois, elle m'a donné un passeport, norvégien cette fois, au nom de Sorensen. C'était mon quatrième passeport et ma troisième nationalité, ce qui, tu dois t'en douter, ne me dérangeait

pas, bien au contraire. Je n'étais pas prêt à *faire* n'importe quoi, mais à *être* n'importe qui, à commencer par le compagnon d'une trafiquante mongole.

Nous faisons le trajet deux fois par semaine, Batbolor s'occupait de tout, de trouver les cachettes - parfois j'en suggérait une, mais je n'avais pas sa pratique - de déballer et d'emballer, de découdre et de coudre, d'acheter et de vendre. Quant à moi, je me contentais d'être le touriste de passage, l'innocent de service, l'homme aux lunettes noires et aux multiples costumes Armani qu'on rassasie de bière et de mouton.

Nous rejouions ainsi sans fin notre première rencontre, mais cette fois c'était l'hiver : le vent soufflait derrière les vitres, le Baïkal gelé, couvert de neige n'offrait qu'une plaine sans fin, nous étions seuls dans le compartiment surchauffé et je n'ai pas de souvenir plus doux. Nous ne sortions du compartiment que pour aller au samovar faire du thé ou des soupes chinoises, nous parlions peu et les autres femmes nous laissaient tranquilles, comme si elles avaient compris la nature singulière de notre relation. J'ai appris à connaître par coeur le nom de toute les arrêts entre Ulaanbaatar et Irkoutsk, les trois mongols : Züünkharaa, Darkhan, Soukhe-Bator, les six russes: Naouchki, Zagoustai, Zaoudinsky, Oulan-Oude, Myssovsk, Slioudianka, les gares après la frontière où commençait la vente. Parfois l'affluence des acheteurs y était telle que nous n'avions pas besoin

d'aller plus loin, le stock était épuisé avant même d'arriver à Irkoutsk. Nous descendions alors, ravis d'avoir plus de temps avant de retourner en Mongolie, traversions en courant la voie couverte de neige, puis la place devant la gare pour nous réfugier à l'hôtel le plus proche. Dès les premiers arrêts russes, je me mettais à guetter le nombre de gens sur le quai, en espérant qu'ils nous délivrent au plus vite de nos marchandises. Si j'en avais eu les moyens, j'aurais tout acheté moi-même .

Au début du printemps, qui ici vient très tard et ne dure que quelques semaines, l'accueil à Irkoutsk se fit encore moins aimable que d'ordinaire et une collègue de Batbolor fut arrêtée. L'attitude pleine de morgue de la police et des douaniers, la position de la femme étendue sur le sol, repliée sur elle-même dans la boue et les congères, immobile pour ne pas leur donner envie de la frapper d'avantage avait quelque chose de sinistre. Batbolor n'était pas inquiète, son amie serait sans doute relâchée le lendemain, mais elle voulut rester en ville pour l'attendre. J'en profitai pour prendre le car avec l'intention de saluer Illiev. Il se montra plus ému que je ne l'avais imaginé et nos retrouvailles se prolongèrent toute la nuit. Il me fit visiter sa cage comme un prince son palais et je compris quelle avait été son occupation pendant l'hiver : agrandir, étendre avec tout ce qu'il pouvait récupérer de ferraille, de grillages et de barres la prison de son

compagnon. Celui-ci, toujours endormi, enlacé avec sa réplique empaillée, formait dans un angle comme une gigantesque pelisse de fourrure.

Les matériaux de la transformation n'étaient pas tous neufs, loin s'en faut, mais en étudiant soigneusement la disposition des éléments, l'épaisseur de la rouille, l'usure du sol, le niveau de corrosion des soudures, je parvins à comprendre les différentes opérations d'extension de la cage. Comment la cellule initiale, d'abord réduite à quelques mètres carrés - l'ours, s'il avait déjà sa taille adulte, avait tout juste pu s'y allonger - s'était agrandie peu à peu jusqu'à lui offrir une aire de circulation confortable, sur des niveaux étagés, avec de multiples points de vue depuis la colline jusqu'au lac. Je pris quelque croquis en espérant que l'architecte - celui que j'avais rencontré dans le train - aurait été content de moi.

Il y avait ici comme une alternative optimiste à la fable du loup et du chien, encore que je n'avais pas les moyens de demander l'avis au principal intéressé : à quoi pense un ours quand il dort, était-il plongé dans un rêve merveilleux de grands espaces et de ciel infini ou dans de petits songes bourgeois d'appartement douillet, de pantoufles et de cuivres astiqués ?

Je revins en ville le lendemain, ayant à peine dormi et beaucoup bu. Dans le car, je fus pris de panique : et si elle ne m'avait pas attendu ? La banlieue, que nous ne finissions pas de traverser, était incommen-

surablement triste, la fonte de la neige déversait des torrents de boue sur la route, salissait tout.

Je trouvai Batbolor nerveuse, sa collègue avait été libérée, mais elle avait reçu des coups et la police était chaque jour plus dure, ou plus chère à corrompre. Peu de temps après, une nuit où je feignais à nouveau de dormir à la frontière, la porte qui s'ouvrit laissa passer la petite contrôleuse myope de ma première traversée. Au regard mauvais qu'elle me jeta je compris qu'il n'y aurait pas de deuxième coïncidence et qu'il fallait peut-être suspendre pour un moment nos sempiternels allers et retours.

De toute façon, le ventre de Batbolor commençait à s'arrondir, et il lui était de plus en plus difficile d'enfiler l'un sur l'autre ses six paires de collants.

Je pouvais passer à une autre existence, une autre manière d'être, qui ne préfigurait pas d'une manière de faire : j'allais être père, et bien sûr je le suis toujours.

ton ami,  
Louis



